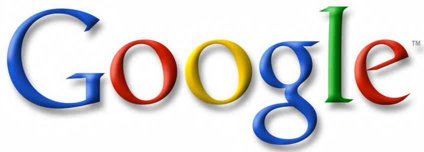





600046498.


600046498.

314.

IDIOMOLOGIE

DES

ANIMAUX.



PARIS,
A LA TOUR DE BABEL,
Quai Voltaire, 13.

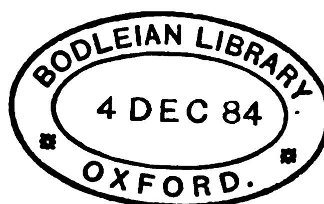
1844.

IDIOMOLOGIE

DES

ANIMAUX.

BOURGES, IMP. DE P.-A. MANCERON.



IDIOMOLOGIE

DES

ANIMAUX.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

LES OUVRAGES SUIVANTS DU MÊME AUTEUR :

Histoire Littéraire, Philologique et Bibliographique des Patois, in-8°. Paris 1840.

Recherches sur l'Y, in-8°. Paris 1841.

Recherches sur le mot patois Évaline (Osselet), in-8°. Paris, 1841.

Idiomologie des Iles Marquises, in-8°. Paris 1843.

L'Origine de la Langue Basque ramenée au XI[e] siècle. (Ad cal. France Littéraire.)

Traité de la Folie des Animaux, 2 vol. in-8°. Paris 1839.

De l'Unité de l'Espèce Humaine, in-8°. Paris 1841.

Réflexions Philosophiques et Médico-Légales sur les maladies intellectuelles du sommeil, in-8°. Paris 1829.

Réflexions sur un Cas d'Hermaphrodisme et d'Hypospadias, in-8°. Montpellier 1823.

De l'Arithmétique Politique de la Folie, in-8°. Paris 1829.

De la Peine de Mort et de son influence sur la santé publique, in-8°. Paris 1831.

Attila sous le rapport iconographique, in-8°. Paris 1843.

Réflexions Physiologiques sur le Sommeil des Plantes, in-8°. Paris 1840.

Réflexions philosophiques sur l'Homme et les Animaux, etc.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT.

Idiomologie antique et moderne de la France Naturelle, 4 vol. in-8° et 1 vol. de Bibliographie.

Le Christ et les Langues, in-8°.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTORIQUE.

> Si nous n'avons pas donné à notre travail toute la méthode qu'il exigeait ; si nous avons été trop diffus sur quelques points, et si d'autres ne paraissent pas avoir été suffisamment développés, il n'en faut accuser que la faiblesse de notre talent et la nouveauté du sujet que nous avons eu à traiter
>
> DUPONCEAU.

A Messieurs

F. FLOURENS,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PROFESSEUR DE PHYSIOLOGIE COMPARÉE AU MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE DE PARIS, ETC.

E. BURNOUF,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE SANSCRITES AU COLLÉGE DE FRANCE, ETC.

Comme aux deux plus belles illustrations de la Zoologie et de la Philologie.

EST DÉDIÉ

cet ouvrage de Zoologie et de Philologie

COMME UN TÉMOIGNAGE D'ADMIRATION.

IDIOMOLOGIE

DES

ANIMAUX.

La Bible avait dit le premier et le dernier mot sur l'Idiomologie des Animaux, et, d'après ce Livre de l'éternité, le philologue peut maintenant, et avec toute raison, conclure hardiment qu'à l'époque où Dieu peupla l'univers d'intelligences organisées, la langue de toutes ses créatures était identiquement la même, sauf toutefois les nuances infinies tout naturellement déterminées, à perpétuité, par une foule de circonstances puissantes quoiqu'inappréciables et qu'il serait hors de propos de rechercher ici. C'est là une belle question que j'avais soulevée en plus d'un endroit de mon *Traité de la Folie des Animaux* (1); dont j'ai toujours senti toute l'importance et que je m'étais promis d'aborder et d'approfondir un jour. C'est ce que je fais enfin, après de longues études.

A l'époque de l'existence humanitaire dont la

(1) Deux vol. in-8°. Paris 1839, tom. 1, pag. 158, 175 à 185, etc.

Bible nous a seule transmis les traits, tous les êtres intelligents conversaient ensemble et se comprenaient parfaitement. Cependant une légère différence devait exister, sans doute, entre eux sous ce rapport, et elle était le résultat naturel du timbre de la voix d'abord, de la forme des parties accessoires à l'organe de la parole, de celle du second et du troisième tube, ajoutés au tube phonétique, de la prononciation spéciale, et enfin de l'accentuation plus ou moins pathétique ou prosodiée, selon le caractère particulier de chaque famille et même de chaque être. C'était en un mot, comme dit Gœthe, l'unité constante, variée à l'infini : ou mieux, c'était la plus grande variété dans l'unité.

Les différences immenses, remarquées depuis entre les innombrables variétés des idiomes humains, morts ou vivants, qui se succédèrent tour à tour, grâce à la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine ainsi qu'à l'étonnante hérédité physiologique des idiomes des animaux, fixés, pour ainsi dire, dès le jour même de leur création, sont deux faits complètement opposés sans doute, mais qui ne découlent pas moins d'une seule et même loi. Quoique donnant des résultats différents sur des fonctions identiques, produites par un même organe, ils sont on ne peut plus naturels, car, comme nous le disions, ce sont là les conséquences inévitables de la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine, ainsi que ceux de l'éducabilité si limitée de l'intelligence des animaux. Aussi, dans le cas où la tradition biblique serait, comme toujours, la vérité, quant à cette communauté primitive d'un idiome antérieur au

déluge, quel qu'il soit d'ailleurs et que démontrent en outre ces conversations fréquentes entre l'homme et les animaux, c'est un fait qu'on ne saurait plus nier. Il est lié à l'enfance et à la tradition de tous les peuples. Dans la Bible, ai-je dit ailleurs, les choses se passent de même : Dieu punit le serpent parce qu'il a abusé de son éloquence pour séduire Ève. Voilà donc bien évidemment des êtres homophones, comme dirait le fabuliste grec. Plusieurs autres passages des Livres Saints font encore mention d'animaux parlants. Le Seigneur, y est-il dit, par exemple, ne dédaigna pas de faire un pacte tant avec les animaux sauvages qu'avec les animaux domestiques. Dans la loi juive les animaux sont encore traités comme les hommes. Le repos du Sabat leur est commun, ainsi que la législation afflictive (1).

La Bible n'est pas la seule à le raconter. Platon dit positivement aussi que les enfants de Saturne vivaient et conversaient, non seulement entre eux, mais encore avec les animaux. Ils pouvaient parler à tous les êtres, tous pouvaient leur répondre et leur apprendre à devenir plus sages et plus heureux. Ainsi, auprès de l'ânesse de Balaam se trouvent les chevaux d'Achille : ainsi Platon et Fl. Josephe pensent comment la Bible, et Saint Basile-le-Grand va même jusqu'à dire que le Paradis était peuplé de bêtes qui s'entendaient entre elles et qui parlaient sensément. Si l'on veut prendre la peine d'y penser, c'est là l'origine réelle de la Fable ; c'est là aussi ce que ne vit point Silvain Bailly, dans son volumineux Essai sur l'Histoire des Fables, qui ne sont, après

(1) Traité de la Folie des Animaux, tom. 1, pag. 182.

tout, que cette vérité mise en scène et constituant un drame zoologique, dans lequel les bêtes parlent à l'homme d'une manière sensée. Aussi trouvons-nous ce genre de littérature chez toutes les nations et même chez les tribus sauvages où il a toujours une ravissante perfection. C'est là enfin ce que la religion primitive d'Iran annonçait aussi, en proclamant un Dieu suprême, consacrant la fraternité humaine et prescrivant une tendresse compatissante envers les animaux doués de la parole (1), et l'on peut retrouver des traces de cette croyance, de cette tradition jusque dans la langue immobile du Céleste Empire.

Que de questions intéressantes pourraient déjà faire naître cette faible partie de l'Historique de l'Idiomologie des Animaux! Qu'il nous suffise, pour le moment, de demander à quelle époque de la vie humanitaire cessa complétement cette communauté philologique ou phonétique ; à quelle époque enfin la différence des idiomes devint une ligne insurmontable de séparation, non-seulement entre les familles humaines, mais encore entre celles-ci et les familles zoologiques?

Ici la Bible elle-même reste muette ; mais il me paraît assez probable que nous sommes suffisamment autorisés à en fixer la date à l'époque, si bien étudiée par le grand Leïbniz, où il plut à Dieu de fractionner inintelligiblement la langue primitive ; cataclysme philologique calamiteux qui parqua l'humanité en hordes ennemies et sans relations fraternelles, prin-

(1) Willam Jones, Mém. de la Société de Calcutta, tom. 11, pag. 39.

cipe éternel de disgrégation humanitaire et sociale auquel les hommes opposèrent vainement, et si fréquemment, des tentatives impuissantes pour y échapper, dans lequel l'homme seul fut frappé, comme si l'Éternel avait voulu consoler les animaux qui avaient péri dans un précédent cataclysme, auquel l'homme seul avait échappé, ainsi que l'attestent unanimement la Bible et la Géologie.

Ainsi je ne serais pas éloigné de supposer que la langue primitive, perfectionnée progressivement par l'homme jusqu'au désastre phonétique de Babel, fût intelligible pour tous les êtres doués d'intelligence et d'appareils vocaux, (en complète harmonie de relation avec les besoins de cette même intelligence) jusqu'au moment où Dieu rendit le langage des hommes si multiple qu'ils cessèrent instantanément de se comprendre. Depuis ce jour ils se disputent sans s'accorder, et les bêtes même ne se comprennent plus entre elles.

Si cette communauté d'idiome est, comme je suis porté à le croire, physiologiquement et philologiquement, un fait incontestable, il faut inévitablement que la philologie des Animaux donne un jour à la philologie humaine les moyens de l'établir, ou plutôt de le démontrer irrésistiblement. En d'autres termes, il faudra que l'on retrouve à la fin dans l'Idiomologie des Animaux quelques-uns des débris de ce premier système de phonétisation, qui nous est inconnu dans son ensemble et dont on reconnaît les traces du reste dans tous les idiomes humains, éteints ou vivants, de la surface du globe.

Selon toute probabilité, les paroles de cette langue

primitive, commune à toutes les intelligences servies par des organes, devait être d'abord, et personne n'en doutera, j'espère, monosyllabiques ou tout au plus trissyllabiques, et, ensuite, excessivement peu nombreuses. Cette pauvreté philologique, cette pénurie même, si l'on veut, dépendent nécessairement, d'une part, de l'âge humanitaire, et de l'autre du degré d'extension ou de perfection de l'intelligence naissante. L'esprit des hommes et des bêtes, nécessairement inexercé, inexperimenté, agissait donc très-rarement sur les organes vocaux, dont l'Éternel, dans sa munificence, avait doté presque tous les êtres voisins de la perfection humaine. D'une autre part, l'inaction de l'appareil auditif était une barrière non moins insurmontable opposée aux développements comme aux perfectionnements de la parole, c'est-à-dire des expressions aériennes de la pensée.

La parole uniforme et générale de l'ensemble des êtres une fois jetée dans ce chaos inextricable, les familles humaines se fractionnèrent forcément et se groupèrent d'après les affinités philologiques des idiomes nouveaux. Chacune de ces tribus, ainsi parquées, cultivait un seul et même idiome, qu'aucune autre famille humaine ou zoologique ne pouvait plus apprécier. Des voiles plus impénétrables encore furent bientôt jetés sur ces paroles nées récemment, écho défiguré des anciennes, et si profondément altérées qu'on ne pouvait plus les reconnaître. D'autres même, issues de cette position nouvelle, venaient d'être créées aussi pour satisfaire à de nouveaux besoins, conséquence naturelle de la

marche de l'humanité, de la société, de l'intelligence humaine, et enfin de tout ce qui en émane directement ou indirectement.

Pendant que l'homme allait ainsi perfectionnant sa parole, à l'aide de son intelligence laborieuse et de ses progrès incessants, tous les autres anneaux de l'échelle zoologique, restés étrangers au grand cataclysme phonétique, avaient conservé intact leur idiome primitif et simple. Enfin comme leur intelligence ne pouvait guère s'agrandir ou s'étendre par suite de l'expérience et de la série des siècles, rien dans leur vie ni dans celle de leurs ascendants n'avait apporté la moindre modification, ni la moindre addition aux Vocabulaires primitifs de chaque famille zoologique. Ainsi les progrès phonétiques innombrables, faits journellement depuis lors par les familles humaines, de même que la fixité phonétique, pour ainsi dire absolue, des différentes familles zoologiques ne furent, après tout, que des accidents également inévitables, qui multiplièrent successivement les insurmontables difficultés que nous rencontrons aujourd'hui toutes les fois que nous tentons de nous mettre en rapport intellectuel avec les animaux, par l'unique secours de la parole, comme si Dieu avait arrêté, dans sa profonde sagesse, que les relations phonétiques établies entre tous les êtres ayant servi à lui désobéir dès les premiers jours du monde, ces criminels seraient privés à perpétuité de ces mêmes relations. C'est donc là, pour ainsi dire, l'unique témoignage de l'éternelle expiation de l'éternel péché; c'est là aussi que nous trouverons à la fin tous ces faits qui tendront en outre

à multiplier, d'une manière tout aussi singulière, les témoignages divers et les preuves nombreuses qui doivent concourir, un jour, à établir irrésistiblement la certitude de cette communauté philologique primitive entre toutes les intelligences créées, dans les premiers siècles du monde.

Quoique le Christianisme eût constamment maintenu, dans les esprits cultivés, cette théorie antique si naturelle et si parfaitement en rapport avec toutes les lois éternelles des sciences anatomiques et physiologiques, il n'en est pourtant pas moins vrai qu'immédiatement avant ou après la révélation cette vérité palpable avait disparu, comme un très-grand nombre d'autres, du vaste ensemble de la science humaine. Cette connaissance, en un mot, n'existait plus qu'à l'état de vague tradition, et le peuple disait comme La Fontaine :

Du temps que les bêtes parlaient.

L'observation par-ci par-là venait bien révéler cette lumière et frapper l'attention des philosophes, chez lesquels elle restait pourtant sans éclat et finissait par s'éteindre. Pas un seul écrivain grec ou romain ne fit de cette question l'objet de ses études ou de ses réflexions. Vers le second siècle seulement un philosophe épicurien, dont l'homonyme forme toute la gloire médicale de Rome antique, lui accorda quelqu'attention. Mais Aristote, Empédocle, Démocrite et Pline (1) tout en croyant à l'Idiomologie des Animaux, n'en firent nullement l'objet de leurs précieuses méditations. Cependant il faut bien avouer

(1) Histor. Natur., lib. x, cap. 9.

aussi que les idées, pour ou contre l'Idiomologie des Animaux, furent plus d'une fois poussées un peu trop loin par les apôtres du Christ même, et que le grand Origène combattit peut-être avec trop de violence le philosophe que nous venons d'indiquer, parce que, dans son *Discours de vérité*, Celse avait aussi, de son côté, dépassé un peu les limites raisonnables de la belle question de l'intelligence des bêtes.

Quoique Plutarque eût parlé et que Théophraste eût écrit sur l'Idiomologie des Animaux, ainsi que sur les moyens de parvenir à comprendre leurs langues, ouvrage que la bibliothèque du Vatican possède, dit-on, ainsi que celui d'un grec nommé Syrach, écrit sur le même sujet, il n'en est pas moins vrai que ces travaux n'éclairèrent pas plus la grande question que celui de Zénodote (1), (*Philetœre de differentia vocum animalium*) ou de son concurrent anonyme, sur la voix des animaux, publiés tous deux par le savant éditeur d'Ammon, Valckenaer. Le profond Iriarte cite plusieurs manuscrits grecs appartenant à la Bibliothèque royale de Madrid, et qui rapportent aussi les différents noms donnés aux langues des animaux, par les Grecs (2).

Ce ne fut guère qu'au XVIIe que fut agitée sérieusement, et par conséquent passionnément, ce point si intéressant de philologie générale, bien

(1) Περι φωνων ζωων. *Ad calc. Ammonius de ad finium vocabulorum differentia edente Valkenario*, in-8°. Erlangue, 1787, p, 282 et seq. Pollus, Lib. V, cap. 3.

(2) *Regia Biblioth. Matritensis codices græci.* Mss. In-fol. Matriti 1769, tom. 1, pag. 306 à 313.

plutôt qu'on ne l'examina sous son véritable jour, c'est-à-dire sous l'action des lumières anatomiques, physiologiques, philosophiques et philologiques. Quoique cette méthode éminemment féconde et positive n'ait même point été entrevue alors et qu'elle ne fût pas soupçonnée postérieurement, il n'en est pas moins vrai que cette tradition était encore en pleine vigueur du XII au XV[e] siècle, ainsi que l'attestent les immenses et précieuses recherches de M. P. Paris (1); mais ce fut un médecin qui eut tout naturellement l'honneur de prendre le premier la parole et de résoudre affirmativement le problême à la fois si intéressant et si piquant de l'Idiomologie des Animaux. Ce médecin n'était pas seulement homme d'esprit et de talent, il avait en outre à son service, dans cette occasion, l'anatomie et la physiologie qui le servaient peut-être à son insu, et qui l'avaient inévitablement conduit à résoudre cette belle question d'après les lois les plus sévèrement rigoureuses de l'inflexible logique (2). Mais quel est l'homme de mérite qui n'est point contredit ou contrarié par l'ignorance et surtout lorsqu'il a raison? Or donc, comme tant d'autres écrivains célèbres, l'illustre médecin de Louis XIII rencontra un critique de ce genre qui, fort heureusement, n'avait pour lui ni science, ni esprit, ni logique, enfin ni aucune des qualités ou des connaissances nombreuses que réclamait le consciencieux examen d'une semblable ques-

(1) Les Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi, tom. v, pag. 206.

(2) Traité de la Connaissance des Animaux, in-4°. Paris, 1661.

tion. Pour lui aussi, il en est des animauxcomme d'un souflet qui rendrait un son par la pression, et le chien, qui menace en montrant ses dents, le fait sans nulle intention, sans aucun mal ; et cela devait être ainsi puisqu'on ne peut comprendre le langage des animaux qu'alors que l'on a mangé du cœur et du foie d'un dragon (1) ! Aussi le nom de l'aventureux Chanet est-il resté dans sa primitive et légitime obscurité. Sa hardiesse n'eut pour toute récompense que l'honneur de voir La Chambre descendre dans la lice qu'il avait si imprudemment ouverte, et réfuter un pamphlet que ne réfutaient déjà que trop et sa faiblesse et sa déraison.

Quoiqu'il en soit, Cureau de La Chambre n'en persista pas moins à soutenir, à démontrer que les animaux se communiquaient leurs propres pensées par l'incontestable secours d'un idiome particulier, que nous ne connaissons pas plus que les langues humaines que nous n'avons jamais apprises, pas plus enfin que le Quitchoua, l'Aymara, le Moxa, l'Otomite, la Tarasque, la Zapotèque, la Mistèque, l'Yucatan, la Lotonoque, la Popolouque, la Matzalingue, la Cakikelle, la Taraumare, la Cépéhouane, la Core, que l'on parle au Mexique, ou bien que l'Yameos de l'Amérique Méridionale, etc.

Nul doute que l'Anatomie et la Physiologie ne décident cette grande question *à priori*, de même que la philosophie et l'Idiomologie des Animaux, ne la confirment ensuite *à posteriori ;* car c'est là une

(1) De l'Instinct et de la Connaissance des Animaux avec l'Examen de ce que M. Marin Cureau de La Chambre a écrit sur cette matière, in-12. La Rochelle, 1646, p. 174.

vérité bien évidente, que l'on ne saurait jamais établir, sans doute, par l'unique preuve de l'interprétation et surtout telle que l'ont conçue Dubartas, Gamon, Dupont de Nemours, etc. Le dernier de ces écrivains en a déjà démontré le spirituel abus. Il est clair, enfin, que ce ne saurait être par un système de traduction arbitraire, dont on peut nier l'application et le résultat avec tant de raison, que l'on arrivera à la solution du problême. Il faut, au contraire, établir cette vérité d'une manière incontestable, et seulement par des faits aussi certains que bien compris, qui, sans cela, resteraient sans aucune explication naturelle et plausible, ce qui ne rentre nullement dans le cadre que nous nous proposons de remplir maintenant. Ils appartiennent en effet aux diverses séries de preuves qui attestent l'intelligence des animaux (1).

La plupart des naturalistes illustres épousèrent la même opinion : Camper, Cuvier, Adelon (2), Dugès, Virey, etc., n'hésitèrent point à admettre, en principe absolu, que la présence des organes de l'ouie et de la voix était l'indice évident de la faculté particulière qui les accompagne, ou dont ils sont doués. En un mot, qu'un organe ne saurait jamais être séparé de ses fonctions nécessaires, ou bien enfin que les animaux de chaque famille avaient très-certainement entre eux des relations phonétiques incontestables, expressions inévitables,

(1) Pierquin, Traité de la folie des Animaux, 2 vol. in-8°. Paris 1839.

(2) Physiologie de l'Homme, tom. 11, pag. 315 et 318.

matérielles et naturelles de fonctions cérébrales tout aussi certaines.

Ainsi l'immense et belle question du langage des bêtes, ne fut donc jamais abordée avec le soin et la science qu'elle réclamait. C'est pour cela que les écrivains dont nous venons de parler, n'atteignirent pas complètement leur but, comme on a du s'en apercevoir. Les uns, en effet, comme le célèbre auteur *de l'Histoire du Traité de Paix de Westphalie*, jugèrent bien ce sujet digne de leurs hautes méditations, mais eurent le tort de présenter les réflexions les plus justes, les plus logiques, sous une forme dont la frivolité nuisait au fond, en sorte qu'on prit en plaisantant le sérieux et philosophique *Amusement sur le langage des bêtes* (1), qui n'a de badin ou de léger que le titre. La plupart des lecteurs sans réflexion ou sans science le prirent pour une brochure paradoxale; on ne peut plus propice à des développements spirituels, mais dont le savant Jésuite a su pourtant se garantir. Vinrent ensuite les travaux de Dupont de Nemours, remarquables par la forme autant que par l'aventureuse sagacité de l'auteur, dont le philologue ne peut rien espérer, dont nous parlerons encore plus d'une fois, et qui ne sont autre chose, après tout, qu'une élégante et pure débauche d'esprit, destinée seulement aux gens du monde et de bon goût.

Les philologues entraînés par l'évidence, ou peut-être par des opinions aussi nombreuses que respectables, ne crurent pas non plus cette question tout-

(1) Un vol. in-12. Paris, 1734.

à-fait étrangère à l'objet de leurs études, et ils crurent qu'alors qu'ils s'occupaient à tracer l'*Histoire des langues de cet univers*, ils ne pouvaient passer sous silence *les langages ou langues des animaux et oiseaux*. C'est ce qu'a fait le Bourbonnais Duret (1).

Depuis la renaissance des lettres, un homme bien autrement illustre, mêla sa puissante voix à cette discussion scientifique : c'est le grand Leibniz, et il n'hésita point à la résoudre affirmativement. Le célèbre Isaac Casaubon accorda aussi les lumières de ses fécondes veilles au sujet de nos études actuelles, et composa une curieuse et riche dissertation (2) dont le manuscrit paraît s'être égaré, si l'on en croit Iriarte. Enfin, Bindseil (3), dans un judicieux et précieux ouvrage de philologie, publié récemment en Allemagne, a cru devoir aborder aussi ce sujet difficile ; mais égarée par une espèce de logomachie, sa profonde érudition n'a pu se résoudre à accorder la parole aux animaux et il ne leur a concédé que la faculté de pousser des cris. Mais nous répondrons à ce savant, ainsi qu'aux partisans de ses opinions, qu'est-ce donc que le cri ? Est-ce qu'il diffère d'un mot plus ou moins long, et l'homme lui-même ne crie-t-il pas sa parole comme l'animal ? Crier, c'est parler avec une voix à la fois accentuée et forte. On dit des gens mal élevés, qu'ils crient en parlant. Ainsi Bindseil n'a pas vu

(1) Cl. Duret, Trésor de l'Histoire des Langues de cest univers, in-4°. Yverdon, 1619, chap. LXXXIX, pag. 1017.

(2) *De Vocibus animalium, Diatriba.*

(3) Abhandlungen zur allgemeinen vergleichenden Sprachlehre, in-8°. Hambourg 1838

qu'il éludait la difficulté sans la résoudre, ou plutôt qu'il la résolvait affirmativement en la niant, tant les mots mal entendus ont d'influence sur nos jugements !

Sérieusement, très-sérieusement, la question du langage des bêtes appartient-elle à la philologie? Je ne saurais prévoir ce que pourra faire découvrir plus tard l'étude approfondie de l'Idiomologie des Animaux ; mais je ne serais pas éloigné de croire que nous arriverons un jour à confirmer pleinement le point de l'histoire biblique dont nous avons parlé en débutant, tout comme notre philologie arrivera peu à peu à démontrer l'unité de l'espèce humaine (1). Dès lors, je me crois en droit d'affirmer déjà qu'entre des sons propres à certains animaux, et quelques autres appartenant aux idiômes de certaines nations éteintes ou vivantes, il y a très-souvent une beaucoup plus grande analogie évidente, une plus profonde ressemblance, une plus incontestable affinité qu'on n'en trouve réellement, les trois quarts du temps, entre certains mots français, par exemple, et quelques expressions latines qui ne sont point évidemment ni dérivatives ni congenères.

Les philosophes qui, de tout temps, eurent la manie d'aborder *à priori*, et par l'unique secours de leurs spéculations, les questions dont ils n'approfondissent ni n'effleurent même point la nature, ne crurent pas non plus cette question exclusivement du ressort de la médecine ou de la philologie, plutôt que de

(1) Pierquin de Gembloux, de l'Unité de l'espèce humaine, in-8o. Paris, 1840.

lascience qu'ils cultivent. C'était là une conséquence rigoureuse de leur usurpation à propos d'idéologie. Partout ils appliquent leurs réflexions isolées aux lois qu'ils n'étudient point, et créent arbitrairement des faits imaginaires, sans analogie même avec la vérité.

La question du langage des bêtes devait donc, comme tant d'autres, fixer aussi l'attention des philosophes. Ceux-ci crurent que sa complète solution dépendait bien évidemment, non pas de l athéorie qu'ils adoptaient sur l'intelligence des bêtes, mais bien de l'opinion plus ou moins raisonnée ou raisonnable que l'on pouvait se faire sur cette curieuse partie de l'idéologie. Il faut bien convenir qu'il y a réellement entre ces deux grands faits si merveilleux, une inséparable liaison dans toute l'échelle zoologique; mais l'on se tromperait néanmoins si l'on osait en conclure tout naturellement que l'intelligence n'existe pas où la voix ne se fait jamais entendre, et si, ce qui est certainement inévitable, l'Anatomie et la Physiologie sont appelées à déclarer que la pensée est partout concomittante à l'existence des organes cérébraux, elles démontreront inévitablement aussi que partout la parole est le produit immédiat et nécessaire de l'appareil vocal, et secondairement de l'appareil acoustique. C'est précisément pour avoir perdu de vue l'indissoluble relation des organes et de leurs fonctions que tout récemment encore un professeur de physiologie, abandonnant le domaine et le but de sa chaire, nia l'existence de la parole chez les animaux.

En effet, la question qui va nous occuper en était,

depuis un siècle, où nous l'avons dit, lorsque le Professeur de Physiologie de l'Ecole de Médecine de Montpellier jugea ce problême zoologique digne de son cours. Nul ne pouvait être mieux placé pour bien traiter un pareil sujet: orateur habile, dialecticien profond: l'anatomie et la physiologie humaines ou comparées n'ont depuis longtemps aucun mystère pour lui; en un mot, M. Lordat était l'homme qui convenait le mieux à la question et auquel la question convenait le mieux. Dès-lors, comment expliquer qu'influencé je ne sais par quelle préoccupation, il ait cru pouvoir négliger complètement les richesses imposantes et décisives que l'Anatomie et la Physiologie fournissaient à la question? Toutefois, sentant parfaitement l'intime liaison, non pas de l'appareil encéphalique avec l'appareil vocal, mais de la parole avec la pensée, au lieu de l'embrasser en maître, avec l'immense ressource de toutes les lumières appropriées, il rapetissa son sujet jusqu'au terre à terre d'une simple conversation d'homme du monde, en se bornant à examiner dabord la grande question préalable de l'intelligence des bêtes.

Isolant ainsi l'étude pratique du systême nerveux et de ses fonctions, il se plut à rapprocher certains actes, d'une médiocre importance, de leurs causes déterminantes supposées, en faisant très-bon marché du problême. C'est ainsi que ce médecin célèbre, décidant à lui seul ce grave débat, déclare que les animaux ne sont point doués d'intelligence, et, comme dans les prémisses de cette étrange conclusion il n'avait pas dit un seul mot de l'encé-

phale ni de ses fonctions, pas plus que des appareils sensoriaux et de leurs labeurs habituels, il crut n'avoir nullement besoin de légitimer la présence, dès-lors inutile, superflue, inexplicable même, de chacun de ces divers appareils. En un mot, sans employer les faits recueillis par d'autres, sans être en aucune manière au courant des travaux immenses et nombreux des auteurs qui précédèrent ses leçons, il amoindrit tellement la question, qu'il finit, pour ainsi dire, par ne plus l'apercevoir; et, c'est en procédant ainsi que ce Professeur croit pouvoir conclure hardiment, et comme d'habitude paradoxalement, à la non-intelligence des animaux.

Une circonstance particulière, non moins extraordinaire aussi que la méthode employée pour arriver à une conclusion aussi étrange qu'inattendue, c'est que l'illustre Professeur ne se soit même point aperçu que, dès ce moment, il devenait parfaitement inutile de poser la question secondaire du langage des bêtes. C'était là un enchaînement logique, rigoureux, et qui pourtant échappa, je ne sais comment, à un esprit aussi supérieur. En effet, puisque l'habile dialecticien n'aurait certainement pu nier l'intime connexion de la parole et de la pensée, comment se fait-il donc que, sans s'apercevoir de cet enchaînement invincible, l'éloquent Professeur ait pu juger nécessaire de démontrer surabondamment que les animaux ne pensant point ne pouvaient conséquemment point parler, car bien évidemment parler n'est autre chose que donner à sa pensée une forme sonore, une existence matérielle, une traduction palpable. Enfin ce savant

pouvait-il bien ignorer que son opinion compte un très-grand nombre d'adversaires dont quelques-uns méritent l'honneur d'une réfutation ? Et puis, la Pathologie Mentale des animaux n'existe donc pas non plus, et cette vérité, vulgaire aujourd'hui dans les Ecoles Vétérinaires ou Médicales d'Allemagne, ne serait donc qu'une erreur? Gardons-nous de tirer de cette circonstance tous les avantages qu'elle nous présente, et bornons-nons à suivre un instant le célèbre Professeur de Physiologie sur le véritable terrain où il s'est placé, et qu'il voulait explorer. Quant à nous, gardons-nous bien aussi de répéter, même une faible partie de tout ce que nous avons déjà largement exposé ailleurs, et entrons en matière, comme si l'intelligence des animaux était un fait généralement admis, comme une inattaquable vérité, accessoire pourtant à la question actuelle.

Pour arriver à nier l'existence de l'Idiomologie des Animaux, M. Lordat n'hésite point à emprunter à d'autres qu'à lui des arguments si imbelles qu'il eût beaucoup mieux fait de les rejeter. Ainsi, se servant d'une objection digne à peine de l'antagoniste malencontreux du médecin de Louis XIII, et qu'un esprit aussi supérieur aurait dû regarder comme de fort minime valeur, M. Lordat dit, avec Chanet : en effet, pour me persuader qu'une bête raisonne, il faudrait qu'elle me le dît elle-même !

J'ignore si tout le monde me ressemble, mais ce que je sais très-bien, c'est qu'alors même que tous les Chanet, ou, ce qui revient au même, tous les Reiffenberg (1) du monde m'affirmeraient un mil-

(1) V. Annuaire de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, in-18. Bruxelles 1844. Passim.

lion de fois qu'ils ont autant de science et d'esprit que de raison, que de politesse et d'aménité, je ne les croirais jamais. Est-ce que l'affirmation n'est pas en général la figure la plus communément employée par l'ignorance ou l'incapacité? N'est-elle pas surtout à l'usage de ceux qui divaguent ?

Le célèbre Physiologiste va plus loin encore, puisqu'il ne craint point de dire : Oui, je sens comme Chanet (c'est lui faire, ma foi, beaucoup trop d'honneur !) que, pour être sûr de la rationalité de l'action d'un animal, j'aurais besoin qu'il m'en fît la déclaration formelle ou par un langage phonique (sic) ou par un langage muet, sans équivoque. A ce prix, je crois qu'un Osage risquerait de n'être pas plus heureux que tout autre mammifère auprès de M. Lordat. Plus loin, enfin, je remarque cette phrase qui me paraît encore moins logique : J'aurais besoin d'entendre un animal m'exprimer une pensée par le langage pour être sûr de sa raison. Et puis, ensuite, est-ce que les aliénés ne font pas usage de la parole chaque jour, sans être pour cela plus raisonnables ? J'avouerai en outre que je ne comprends pas trop quel langage muet pourrait exprimer clairement la rationalité de l'action d'un animal, et quant au langage phonétique, exigé avec un peu plus de logique, que prouverait-il donc, si M. Lordat ne le comprenait pas ? Dieu me préserve de mettre un seul instant en doute l'immense érudition du Professeur de Physiologie, mais je serais cependant assez porté à croire que tous les habitans actuels de l'Europe, moins une assez forte partie de ceux d'Italie, d'Espagne, de

Portugal, de Hollande, d'Allemagne, d'Angleterre, et même de la France qui parlent des patois (1) pourraient à peine être entendus. Quant aux autres, ils affirmeraient très-inutilement qu'ils parlent et qu'ils raisonnent, puisque M. Lordat ne les comprendrait pas. Le savant Professeur en est logé exactement à ce point relativement à l'Idiomologie des Animaux. Il n'entend point les langues des oiseaux ni celles des mammifères, parce qu'il ne les comprend pas. Il se trouve donc à peu près dans la même position que les savants qui nient l'existence du sanscrit, et si l'illustre Professeur de Physiologie était aussi exigeant pour toutes les races humaines, je crois qu'il arriverait inévitablement à refuser le don de la parole aux races nègres, cuivrées, jaunes, rouges et à la moitié au moins des hommes de la race caucasique.

En effet, en procédant ainsi l'on peut avec tout autant de raison, avec tout autant de fondement, dire que les Hottentots, que les Kamchaktdales, etc., ne jouissent point des fonctions de l'organe vocal, qu'ils possèdent pourtant aussi intègrement que nous. M. Lordat ne nous parait donc pas avoir plus raison lorsqu'il dit, à propos des essais de transcription et de traduction, plus libre encore que spirituelle, de Dupont de Nemours : pour les citer, dans un livre de physiologie, j'aurais attendu que les araignées et les rossignols eussent certifié la fidélité de la traduction !

(2) Pierquin de Gembloux, Histoire littéraire, philologique et bibliographique des Patois, in-8°. Paris 1840.

Ceci n'est pas plus que ce qui précède de la science; ce n'est pas de l'anatomie, ce n'est pas de la physiologie, ce n'est même pas de la littérature, c'est une simple causerie de salon. En effet, où le célèbre physiologiste a-t-il donc vu que les araignées étaient douées de l'appareil vocal? Je ne connais qu'un homme qui ait dit que ces insectes prononçaient les mots *tak* et *tok*, et cet homme n'était ni anatomiste, ni physiologiste, et de plus M. Lordat ne lui accorde absolument aucune confiance, c'est Dupont de Nemours. Mais, peu importe! est-ce que, dans tous les cas, il exigerait un certificat semblable pour toutes les traductions qui passeraient sous ses yeux? C'est également peu probable, car lui seul au monde aurait le courage, le temps et la puissance d'utiliser un pareil système de conviction. Enfin, à ses yeux, il n'y a guère plus de différence, par exemple, entre une locomotive et un cheval, qu'entre le poids d'un tourne-broche et un chien remplissant les mêmes fonctions.

En invoquant ensuite ces paroles du Psalmiste: « Ne devenez pas semblable au cheval et au mulet, qui n'ont point d'intelligence (de sagesse), et pour la conduite desquels il faut serrer les mâchoires avec les mors et régler les pas avec les rênes (Ps. XXXI), » M. Lordat, ignorant une foule de passages de la Bible disant tont le contraire, oublie en outre qu'en principe les rênes et les mors furent imaginés autant pour vaincre la résistance ou l'obstination que pour économiser de temps en temps la parole du commandement, et pour suppléer immédiatement à l'absence complète de toute relation antérieure

entre le cheval, le mulet et nous. Ceci est tellement encore une autre vérité, que dans la majeure partie des circonstances on obtient exactement la même vitesse ou la même lenteur, ou la même direction, sans employer en aucune manière le secours mécanique des rênes ou des mors, et cela exclusivement et tout simplement à l'aide de la parole bien comprise, lorsque l'animal, quel qu'il soit, a eu le temps de l'apprendre et d'en connaître toute la valeur; car, il est bien incontestable, quoi qu'en dise l'illustre Professeur, que les animaux partagent également avec nous la faculté d'apprendre toute langue vivante ou morte, et cela dans le cercle, très-limité sans doute, de leurs devoirs ou de leurs besoins, aussitôt que le maître le veut. Nos domestiques sont-ils plus savants ou plus habiles?

Tous ces faits sont incontestables, et pourtant M. Lordat n'hésite point à s'écrier encore : Je demanderai si la voix humaine, à laquelle les animaux obéissent, excite en eux le souvenir d'une idée ou bien si elle est simplement un bruit, prélude prochain d'un coup vigoureux, que l'instinct évite ou d'une perception voluptueuse qu'il recherche? Ne pourrait-on pas en dire exactement autant, et tout aussi raisonnablement à propos des domestiques ou des esclaves et de nous-même? Quoiqu'il en soit, tel est l'Historique rapide des travaux divers dont l'Idiomologie des Animaux fut l'objet jusqu'à ce jour; en nier l'existence serait agir dorénavant comme les Moscovites qui, jusqu'au XVII[e] siècle, appelèrent muets (nemoï) tous les étrangers, dont ils ne comprenaient point l'idiome, parce que ne point parler leur

propre langue, c'était, selon eux, être privé de la parole (1).

Tel est l'historique de la question, et pourtant le nombre des esprits supérieurs qui admettent comme un fait inattaquable l'existence de l'Idiomologie Zoologique, est bien loin d'être aussi restreint que celui des auteurs qui écrivirent en sa faveur. Il me serait on ne peut plus facile de faire ici une interminable liste d'hommes distingués regardant ce fait comme incontestable. Je me bornerai tout simplement à citer l'illustre descendant de Vasco de Gama, l'auteur de la *Théorie des Ressemblances*, M. de Gama Machado qui, depuis plus de quarante années, vivant au milieu d'oiseaux indigènes et exotiques, ne se trompe jamais sur la valeur idéologique du moindre de leur cri, du plus faible de leurs mots et les traduit avec une incroyable précision; M. Champollion-Figeac auquel on ne refusera ni l'esprit, ni la haute raison, qui avait un chien dont il comprenait parfaitement l'idiome extrêmement riche, précis et varié, etc. Je pourrais facilement multiplier à l'infini les faits de ce genre, mais je me bornerai à ajouter maintenant, pour prouver encore que cette opinion est le lot inévitable et l'opinion nécessaire des plus hautes capacités, que je n'oublierai jamais avec quel esprit, avec quelle sagacité, avec quel profond génie d'observation M. Dupin l'aîné m'exposa toute sa science sur ce sujet si neuf.

(1) Levesque, Histoire de Russie, t. IV, pag. 147.



DEUXIÈME PARTIE.

ANATOMIE ET PHRÉNOLOGIE.

L'existence des organes entraîne tout naturellement celle de leurs fonctions.

—

L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir, est une contradiction ridicule.

VOLTAIRE.

IDIOMOLOGIE

DES

ANIMAUX.

Les hommes à spécialité, si nombreux et si divers, qui s'occupèrent successivement de l'Idiomologie des Animaux; les différents genres de travaux qu'ils entreprirent, sous ce point de vue, suffisent déjà peut-être pour démontrer combien ce sujet immense est complexe. Comme la plupart des faits capitaux de l'observation de la nature, celui-ci ne saurait être apprécié non plus, dans toutes ses parties, que par le concours synergique d'une foule de sciences différentes, dont les domaines sont limitrophes sans doute, mais qui n'en sont pas moins tranchés et distincts. Ainsi en l'étudiant logiquement et dans toute son étendue, il est plus qu'évident que la première partie appartient complètement à l'examen purement anatomique des organes de l'audition et de la phonation, celui de l'encéphale une fois fait. Comment concevoir, en effet, une phonétisation idéologique, aussi limitée, aussi imparfaite que l'on voudra l'imaginer, sans l'existence préalable du cerveau et en l'absence des organes nécessaires à cette même phonétisation?

Il est donc manifestement évident que la première

condition essentielle, est la présence d'un appareil encéphalique, et nous ne répéterons point non plus ici tout ce que nous avons écrit ailleurs sur l'intime connexion de la pensée et du cerveau, mais je dirai en termes généraux que l'intelligence et la parole croissent en proportion de l'importance de l'encéphale, sans acception ni de forme, ni de volume. Je n'ai point à me prononcer sur la valeur des circonvolutions cérébrales; ce que je sais aussi, c'est qu'elles vont en diminuant, en s'effaçant, à mesure que l'on descend dans l'échelle zoologique. Le cerveau des Wistitis, qui par leur forme appartiennent aux quadrumanes, par leurs mœurs à ceux-ci et aux rongeurs, par leur intelligence aux animaux qui occupent le haut de l'échelle, ne fait nullement exception à cette règle générale, mais seulement ils se rapprochent encéphaliquement et, comme on le voit, moralement des rongeurs, puisque les circonvolutions sont si faibles qu'elles pourraient paraître douteuses. C'est ainsi que le cerveau du Maki, singe inférieur encore au Marikina, est une ébauche de celui de l'Orang-Houtang, de même que celui de ce quadrumane est l'ébauche de l'encéphale humain.

La seconde condition essentielle est un appareil phonétique servi dans ses fonctions par le secours si important de l'appareil auditif, et tous deux mis en rapport immédiat et naturel avec l'étendue et la qualité des sons vocaux nécessairement liés aussi aux fonctions physiologiques ou pathologiques de l'organe en tous points supérieur, dont nous venons de parler.

Après les manifestations irrécusables et décisives

de l'Anatomie comparée, vient aussitôt la Physiologie qui dit, de la manière la plus positive et la plus absolue : Qu'est-ce qu'un organe complet et sain ne remplissant absolument aucune des fonctions qui lui sont attribuées? De toutes les utopies scientifiques, celle-ci serait certainement la plus inexplicablement absurde.

Lorsque l'Anatomie et la Physiologie ont ainsi mis hors de doute un système de phonétisation quelconque, plus ou moins étendue, la Philosophie s'empare à son tour très-légitimement de la partie de la question qui lui revient de droit, et elle constate, jusqu'à la plus irrésistible évidence, les constantes relations de la pensée avec les sons vocaux; et, à propos de cette expression, hâtons-nous de dire que M. Lordat lui-même reconnaît, à l'exemple de de Brosses et d'autres écrivains, que l'expression de sons vocaux n'est pas employée seulement pour les cris du larynx qui forment la voix, mais qu'on donne collectivement ce nom à tousles bruits opérés par les organes qui contribuent à exercer la parole (1).

Après avoir successivement recueilli toutes les lumières fournies par chacune de ces sciences, viennent enfin l'observation et l'étude de l'Idiomoogie des Animaux dans chacune des familles zoologiques; puis, pour couronner le grand œuvre, arrive aussi jusqu'à la philologie humaine avec les immenses richesses qu'elle a déjà réunies sur tous les points du globe, soit pour les temps modernes, soit pour l'antiquité. C'est elle qui, dans les témoi-

(1) Journal de la Société de Médecine Pratique, in-8°. Montpellier 1843, pag. 228.

gnages qu'elle recueille journellement en faveur de l'unité de l'espèce humaine, établit et démontre péremptoirement entre les innombrables idiomes de l'espèce humaine et ceux des familles zoologiques, la même ressemblance décroissante, que celle que l'on remarque à chaque instant, entre l'anatomie et la physiologie des uns et des autres ; résultat admirable en lui-même, autant que dans ses conséquences, et qui confirme à sa manière la divine authenticité des Livres Saints.

Là n'est pourtant point encore, dans tout son entier, le cercle scientifique dans lequel est renfermé l'Idiomologie des Animaux. L'on doit très-bien concevoir en effet qu'alors que l'on a irrésistiblement constaté, chez les animaux, l'existence anatomique et physiologique des appareils phonétiques, et ils n'existent que là où il y a un cerveau ; lorsque l'on a clairement démontré ensuite les relations de la pensée avec la phonétisation, ainsi que l'intime analogie physique des sons pensés de l'homme et des animaux, l'on est encore bien loin d'avoir tout vu, tout dit sur cette matière inépuisable, puisque, ainsi qu'on ne saurait le nier, les fonctions de l'organe vocal ne cessent jamais, dans l'échelle zoologique, que là où l'organe lui-même disparaît complètement.

Si, après ces prolégomènes, nous jettons maintenant un coup-d'œil rapide sur l'anatomie de l'appareil vocal dans toute l'échelle des êtres ; si nous cherchons ensuite à expliquer la physiologie de chacun de ces appareils plus ou moins variés dans différents points de leur conformation ; en d'autres termes, si

nous mettons constamment en rapport l'organe spécial et ses fonctions, quelle que soit d'ailleurs leur étendue, nous arriverons inévitablement à pouvoir conclure, avec toute espèce de certitude, qu'il y a bien incontestablement une relation intime entre la phonétisation et les diverses circonstances anatomiques de l'appareil vocal; car si cette proposition, toute neuve qu'elle est, n'était pas la vérité même, comment expliquerait-on les modifications diverses, les variétés nombreuses et tranchées de l'appareil vocal et de la voix, que l'on remarque en parcourant l'ensemble du cadre zoologique? Ainsi, par exemple, comme certains singes, le cheval n'a-t-il pas derrière le pharynx, au niveau des arrières-narines, deux grands sacs dans lesquels l'air pénètre nécessairement aussi dans tout effort vocal? Pourquoi certains animaux, appartenant à des familles éloignées et différentes, ont-ils aussi cette même organisation particulière dans ce même appareil?

Il me semble qu'il ne saurait y avoir absolument aucun doute; si la voix et par conséquent l'appareil phonétique avaient dû être exactement identiques dans tous les animaux, ce qui n'arrive même pas dans l'espèce humaine, tous les êtres eussent eu aussi, très-exactement et très-nécessairement, la même conformité anatomique de l'appareil phonético-auditif. Ainsi la différence tranchée des idiomes humains ne s'explique pas aussi parfaitement que ceux des animaux par les différences anatomiques que présente chaque famille zoologique (1), de même

(1) Dugès, Traité de Physiologie comparée de l'homme et des animaux, in-8°. Montpellier 1838, tom. II, pag. 209 à 280.

que les ressemblances parfaites amènentinévitablement les mêmes sons, toujours sous l'empire des mêmes circonstances pathétiques. Un chat, sourd de naissance, miaule devant une porte pour se faire ouvrir, parce que son intelligence lui dit que c'est là le seul moyen d'atteindre son but, et ce miaulement n'est pas du tout le même que celui de l'amour ou de la colère, parce que inévitablement ces sentiments opposés ne s'expriment pas du tout sur les mêmes notes, sur les mêmes points de l'échelle vocale ou de la gamme des voyelles. Chaque passion a sa note spéciale; et si Conrad Amman, ainsi que le grand Haller, étudièrent physiologiquement chacun des sons de la langue allemande, je puis affirmer que les mêmes recherches appliquées à l'Idiomologie des Animaux obtiendraient exactement les mêmes résultats quant à l'alphabétisme.

Nous ne saurions trop le répéter : il est plus qu'évident que la bradylogie, si commune chez la plupart des animaux, est toujours l'inévitable conséquence de la bradynousie, de même que l'aphonie apparaît où n'existe plus l'appareil vocal, où par conséquent s'efface l'intelligence. En un mot l'anatomie rend toujours compte de l'étendue et de la puissance de la voix, détails par trop vulgaires pour ceux qui connaissent les premières lignes des sciences naturelles et que d'ailleurs on retrouve partout (1), que nous sommes presque honteux de rappeler et que nous ne pourrions pas reproduire ici sans outrepasser inutilement les limites raisonnables de notre sujet.

(1) *Ibid.*, tom. II, pag. 241 à 252.

En général tout ce qui constitue, je ne dis pas la physiologie de la voix, mais la physiologie du langage reste à faire. C'est une science fort importante qui n'est même point encore dans l'enfance, je ne dis pas seulement cela quant à l'Idiomologie des Animaux, mais encore quant à l'Idiomologie humaine. En effet, aucun anatomiste, aucun physiologiste, et je n'en excepte ni Amman, ni Haller, ni Muller, ni même Rapp (1), etc., n'éclairèrent jusqu'à ce jour, de leurs précieuses recherches, de leurs fécondes méditations, aucune de ces bizarreries phonétiques, déjà notées par les philologues modernes sur les différents points du globe. Je ne sais vraiment point par quelle constante fatalité les premiers ignorèrent ou dédaignèrent toujours les travaux des derniers et pourquoi ceux-ci agirent à leur tour de la même manière à l'égard des autres. Ainsi tout demeure donc bien évidemment à faire sous ce nouveau point de vue; tout reste à entreprendre, à commencer même, quant à ce qui touche ou concerne les relations intimes de la parole avec les appareils de la voix et de l'ouïe, sous le rapport anatomique, physiologique et pathologique.

De beaux, de magnifiques résultats couronneront un jour les investigations physiologiques de ce genre. En effet, ne peut-on pas déjà se regarder comme en droit de penser que l'anatomie chorographique de l'appareil phonétique, si bien appréciée par Court de Gébelin et son savant commentateur, explique-

(2) Versuch einer Physiologie der Sprache, 2 vol. in-8°. Berlin 1826 et 39.

rait pourquoi telles ou telles lettres n'existent jamais ou ne commencent jamais les mots ni chez les hommes, ni chez les animaux, de telle ou telle latitude? Pourquoi tel peuple, tel animal, sont riches en sons gutturaux, d'autres en sons nasaux, d'autres en sons sifflants, etc., en nous servant des dénominations généralement reçues, quoique mauvaises, ainsi que le démontrera l'Idiomologie des Animaux? Pourquoi la voix est éclatante ou sonore chez les uns, nasillante et sourde chez les autres? Pourquoi enfin tous les peuples, qui nous paraissent avoir très-certainement et bien exactement la même conformation anatomique de l'appareil vocal, auditif et cérébral, n'ont pourtant ni la même voix, ni la même accentuation, ni la même prononciation, ni les mêmes sons? En un mot, pourquoi tous les peuples ne tirent pas du même instrument les mêmes sons, les mêmes articulations, les mêmes intonations?

Il y a plus encore, ainsi que nous le verrons également plus loin, comment se fait-il donc, à ce propos, que l'on retrouve également chez les animaux jusqu'à la voix humaine et même jusque dans ses innombrables nuances particulières, alors pourtant qu'il y a, et l'on ne saurait en douter, dans leurs appareils vocaux des différences anatomiques et physiologiques extraordinairement sensibles? En effet, est-ce que la voix purement humaine ne se rencontre pas sous toutes les latitudes et dans une perfection vraiment étonnante? Est-ce que le Bouvreuil, la Pie, le Geai, la Corneille, l'Étourneau, la Grive, le Merle, le Corbeau, la Perruche, le Per-

roquet et même le Chien, ne reproduisent pas exactement la parole humaine? Est-ce que l'absence de tel ou tel son, ou bien de telle ou telle intonation, ne s'expliquerait pas par la faiblesse native ou l'inaction originelle, quoiqu'imperceptible dans sa cause anatomique ou physiologique, de quelque point matériel des trois tubes phonétiques? Pour en finir, je me plais à proclamer en somme, et d'une manière positive, que nous n'arriverons jamais à quelque résultat utile, dans les recherches que nous avons le désir de provoquer, qu'après que nous aurons profondément étudié l'organisme vocal, dans tous les êtres, sous le point de vue de ses rapports avec leur différent système particulier de phonétisation. Dans ces circonstances diverses, il faut donc nécessairement qu'il y ait une raison anatomique incontestable de ces différences vocales qui semblent après tout servir, comme chez les tribus humaines, à caractériser chaque famille zoologique, aussi bien que leur pelage ou leur excrément. Les mêmes circonstances doivent encore rendre raison des nuances si nombreuses et si opposées que présente la voix humaine sur toute la surface du globe. Concluons donc que la physiologie du langage, cette partie la plus essentielle de la philologie, ne peut bien évidemment avoir d'autre base non plus que l'anatomie et la physiologie comparées. Ainsi, sous ce rapport, la Zoologie est encore une fois appelée à rendre les plus grands services à l'Anthropologie.

Il faut bien convenir aussi que la nature qui semble avoir donné l'intelligence à toutes les organisations, dans des proportions toujours constantes quoique

décroissantes il est vrai, ne paraît cependant point avoir accordé à tous les êtres, avec la même libéralité, les moyens si précieux de lui donner une forme physique, de la matérialiser, c'est-à-dire d'exprimer vocalement tout ou partie de ses innombrables nuances par des vibrations particulières imprimées au produit délétère de l'expiration pulmonaire.

Depuis Aristote jusqu'à nous, l'homme ayant exclusivement fait l'objet des études anatomiques et physiologiques, il en est tout naturellement résulté que l'on a du perdre complètement de vue les animaux jouissant, comme lui, des mêmes organes et des mêmes fonctions, quoique dans des proportions d'autant plus étroites que l'on descend plus bas dans l'échelle zoologique. Dans tous les cas, il faut prendre un soin extrême pour ne point confondre la voix, ou les sons organisés comme paroles, avec certains bruits résultant, par exemple, du frottement des lames ou des écailles dont certains insectes ou reptiles sont doués; le stridor, enfin, qui sert bien aussi d'expression à une pensée sans doute, mais qui ne saurait être considéré comme le produit d'une phonétisation spéciale, et dès-lors très-variée. Voilà très-probablement ce qui a fait dire, avec raison, au naturaliste romain : *vocem non habere nisi quæ spirent Aritoteles putat; idcirco et insectis sonum esse non vocem.*

Ainsi les vertébrés presque seuls sont doués d'un appareil phonétique dans lequel l'air expiré éprouve des mouvements moléculaires qui le rendent sonore et lui impriment une valeur idéologique constante, uni-

forme, inévitable. Cet air impur, rendu sonore ainsi, se nomme voix ou parole, et se distingue très-facilement de tout autre bruit inintelligent par un timbre particulier et propre à chaque être, quoique ses nuances ou ses différences ne soient point également perceptibles dans toutes les circonstances, pour chacun de nous, et constituent inévitablement des modifications spéciales dont l'organisation et la pensée peuvent seules rendre compte d'une manière complètement satisfaisante.

L'on ne saurait disconvenir maintenant que pour résoudre en connaissance de cause le grand problème de l'Idiomologie Zoologique, le point de départ est surtout essentiel; aussi me paraît-il naturel de croire qu'il faut d'abord préciser ce qu'on entend, en Grammaire Générale, par l'expression de mot ou parole. M. le professeur Lordat dit que c'est une *suite* de sons articulés, *arbitraires, inventés et convenus*, pour faire naître, dans l'esprit de celui qui les écoute, les idées et la pensée que veut émettre celui qui prononce ces sons (1). Nous ne nous arrêtetons point aux erreurs inexplicables et nombreuses que contiennent ces quelques lignes, et nous nous bornerons à admettre la définition matérielle de ce que l'on doit entendre par mot ou parole. Pour nous, de même que pour l'auteur de cette définition bizarre, *tout son vocal*, exprimant une idée, quelle que soit d'ailleurs sa durée, son accentuation et sa composition, est un mot. En effet, *oui*, composé de trois voyelles, est tout aussi bien un mot que *non*, composé d'une seule et de deux consonnes, etc. Ces

(1) Journal de la Société de Médecine-Pratique. *Loco citato*.

prémisses une fois posées, examinons rapidement l'état anatomique et physiologique sur lequel se base naturellement l'Idiomologie Zoologique.

Poissons. — Aristote, Pline, Rondelet, G. Cuvier, M. Valencienne, etc., n'hésitèrent nullement à admettre, sur ce point éminement intéressant et curieux de la Zoologie, les résultats journaliers de l'observation populaire, et que les noms de Truie, de Porc, de Grogneurs, ainsi que leurs composés ou dérivés; ceux de Corbeaux, de Coucou, de Tambour, etc., donnés à divers Poissons marins, constatent, d'une manière empirique mais peu décisive pour moi, l'existence de la phonétisation chez les Poissons de mer. Cependant, et je dois le dire aussi, G. Cuvier et M. Valencienne sont même allés plus loin encore en ce qui regarde les Sciénoïdes : ainsi, la *Sciæna aquila*, la *Sciæna gurnardus*, la *Sciæna trilineata*, ainsi que Lamantin, (*Trichecus manotus* Cuv.) le Cachalot, (*Physetes macrocephalus*, Cuv.) etc., suivant les voyageurs, seraient doués de la parole.

Malgré ces graves autorités, nos recherches ne nous permettent point de croire ce fait. Ajoutons aussi, contre nous, qu'Athénée a dit positivement que le nom de Bogue (Βωξ, venant de Βοή, cri) fut donné à une espèce de Spare (*Spari* L.), parce que ce Poisson de mer crie, et qu'Aristote reconnaissait des Poissons parleurs qu'il nommait Λυρα, Χρομις, Καπρος, Χαλκις, Κοκκυξ (1) etc, que l'on croit être les genres *Trigla*, *Cottus*, *Sciæna*, *Pogonias*, etc. Un

(1) Histor. Animal., lib. IV, cap. 9.

savant collègue de M. Lordat recueillit aussi un très-grand nombre de faits de ce genre (1). Dans tous les cas, je ne crois pas que l'on puisse refuser de nous accorder que ce serait ici le point le plus infime de la phonétisation, et tout-à-fait en rapport avec une structure anatomique dans laquelle l'appareil vocal existe à peine. Ainsi, d'après le peuple, d'après Rondelet et Dugès, le dictionnaire des poissons, dont l'abbé Dicquemare ne parla point, se bornerait alors à la prononciation pure et simple de l'expression *Vou* ou *Kou*, ou bien *Kau* ou *Krau*, monosyllabe auquel ces savants n'assignèrent même aucune valeur idéologique.

Reptiles. — Sous le point de vue de la phonétisation, les Reptiles sont mieux lotis que les Poissons puisqu'ils ont un organe vocal et que les Poissons n'en ont pas. Le sifflement des Lézards (*Lacertæ* L.), des Serpents (*Amphibia serpentes* L.), etc., si semblable d'ailleurs à celui des Ouistitis, qui ont pourtant une organisation si différente quant à l'appareil phonétique, ne saurait être considéré non plus comme le produit d'une véritable phonétisation. Le son, le bruit, dans ce cas, n'est point laryngien. Nous n'en dirons point autant de la phonétisation explosive et clappante des Geckotiens, (*Ascalabotes*. Cuv.) que MM. Dumeril et Bibron attribuent au seul clappement de la langue contre le palais, que les grammairiens espagnols des langues du Nouveau Monde nomment si énergiquement *Castagnuelas*, et dont, dans l'espèce humaine, les Américains parlant

(1) Dugès, *loco citato*, t. II, p. 235 et seqq.

l'idiôme Quitchoua, sont les seuls qui puissent en donner une idée.

Ici se présente une difficulté historique opposée encore à notre opinion. Le Serpent, dit la Bible, abusa de son éloquence pour séduire Ève : mais on vient de le voir ; aucun des Serpents que nous connaissons aujourd'hui ne possèdent l'appareil vocal : comment dès-lors celui-là pouvait-il parler la même langue que notre première mère ? La Géologie se charge de répondre aussi à cette objection. En attendant, ce qu'il y a de sûr, c'est que Josephe, Philon, saint Basile, saint Ephrem, Dom Calmet, etc., ne doutent nullement de la réalité de cette conversation. Ne pourrait-il pas se faire en effet, comme la nature ne procède jamais par sauts mais toujours par transitions insensibles, qu'un Ophidien, perdu aujourd'hui, eût été doué des rudiments pulmonaires que nous allons trouver dans la famille qui suit immédiatement celle-ci dans le cadre zoologique ?

En effet, déjà parmi les Reptiles, le Crocodile, les Grenouilles, les Crapauds et les Pipas, la voix naît dans le larynx comme dans les mammifères. Le larynx du Crocodile (*Lacerta Crocodilus* L.), possède de très-fortes cordes vocales, ou lèvres de la glotte, qui ont au-dessous d'elles des ventricules spacieux de chaque côté. Elles sont mises en action par le même mécanisme que chez l'homme, et produisent le même résultat. Dans la Grenouille mâle (*Rana esculenta* L.), les cordes vocales sont doubles, et, chose extraordinaire, c'est que quelques espèces ont dans le ligament vocal un petit cartilage dont Mayer a donné la figure d'après le *Buffo*

Lazarus et que Savart a rencontré chez les oiseaux chanteurs. Nous aurons souvent l'occasion de rencontrer chez des animaux de familles très-différentes des circonstances anatomiques se rattachant à ces mêmes familles et jouissant par conséquent des mêmes fonctions physiologiques. C'est ainsi que la nature attache et lie sans cesse tout ce qu'elle isole, tout ce qu'elle sépare. Quoiqu'il en soit, les sons laryngiens permettent à la Grenouille mâle de produire sa voix dans le larynx en fermant la bouche et le nez; car l'air, qui fait vibrer les cordes vocales, peut s'écouler dans leur intérieur. Dans l'appareil du Pipa mâle, les sons naissent de la vibration de corps solides; comme chez les Batraciens en général, la trachée-artère manque à cette organisation anormale et curieuse, et les bronches partent immédiatement du larynx; les tiges cartilagineuses, décrites par Mayer (1), agissent comme des languettes en forme de verge ou comme un diapason, tandis que les organes vocaux ordinaires des animaux sont membraneux.

Ainsi, à partir des Ophidiens, plus nous nous élèverons dans l'échelle des êtres, plus la phonétisation devient incontestable et large : ainsi, en parcourant l'échelle intellectuelle et vocale on ne cesse jamais de suivre une progression constamment ascendante, tant sont intimes les relations de la pensée et de la voix! C'est si vrai, que sous ce rapport l'ordre a lieu de cette manière : les Salamandres terrestres (*Salamandræ*. Brogn.), le Lézard ou Algire (Ed-

(1) *Nova acta Naturæ Curiosorum*, t. XII, p. 11, p. 541.

wards), la Sirène (*Sirenæ*. L.) dont Berton nie pourtant le chant que Gerden n'hésite point à affirmer, les Crocodiles (*Crocodili*, L.), les Caïmans (*Alligatores*, L.), selon M. de Humboldt, etc., forment une chaîne dans laquelle le développement vocal est dans une progression incontestable, sous les deux points de vue de l'anatomie et de la physiologie.

Ici commence donc, en réalité, une phonétisation plus étendue, plus parfaite et plus compliquée. C'est celle des mammifères, car les vertèbres que nous avons examinés plus haut jouissent déjà du miaulement que l'on rencontre dans l'espèce féline, ainsi que les sanglots entrecoupés et les mugissements de l'âge adulte; aussi leur glotte a-t-elle beaucoup de ressemblance avec celle des Batraciens, à ce point que G. Cuvier la considère comme purement membraneuse, sans rubans vocaux, ni ventricules, bien qu'il y ait déjà au larynx cinq pièces cartilagineuses et deux muscles, l'un dilatateur, l'autre constricteur.

L'appareil phonétique est peut-être encore plus rudimentaire chez les femelles des Batraciens anoures, aussi leur voix est-elle bornée tout simplement à un petit grognement différent un peu de celui de la Grenouille (*Ranæ*, L.), et du Crapaud (*Buffo*, Laur.), tandis que les mâles sont doués, au contraire, d'une voix éclatante et large. Le son est fluté chez les Sonneurs (*Buffo musicus*, L.), les Accoucheurs (*Buffo obstreticans*, Laur.), et le Crapaud (*Buffo*, Laur.), de même que chez le Wistiti. Chez les Grenouilles (*Ranæ*, Laurenti), c'est un croassement rauque; chez les Rainettes (*Hyla arborea*), c'est

un cri rétentissant, et cela, parce que leur larynx osseux est composé de trois pièces qui ne sont guère plus flexibles que les parois d'une flûte, qu'il est soutenu par deux sacs sous-cutanés, voisins des oreilles et rempli d'air, exactement comme dans le cheval.

Oiseaux. — Lorsque la voix s'élève de plus d'un semi-ton, la parole est plus qu'accentuée ou prosodiée; elle est chantante. Par conséquent, une fois arrivé aux oiseaux, ce n'est plus seulement le son, la voix, c'est la parole même et la parole tellement accentuée, tellement modulée, comparée à celle qui l'est le plus dans l'espèce humaine, que c'est une parole chantée, en un mot que c'est un véritable chant, dont l'analogie avec le chant humain est telle, que l'on peut également le noter quant au son, et l'écrire quant aux paroles, car la pasigraphie est aussi applicable à l'Idiomologie des Animaux qu'à celle de l'homme. Quoiqu'il en soit, dans ces deux cas les phrases musicales peuvent être aisément soumises aux lois sublimes de nos méthodes, créées sans doute par le génie de l'homme, mais à l'imitation de celles de certains vertébrés.

Ici la voix a un timbre beaucoup plus harmonieux dans certaines familles que l'on nomme Oiseaux Chanteurs. Elle est plus suave que les sons les plus doux de nos instruments. Elle est infiniment plus avantagée, plus tendre, plus sonore, plus rapide que celle de la majeure partie des mammifères, à tel point qu'ils peuvent, comme l'avait très-bien vu M. Dugès, non-seulement exprimer par des cris instinctifs, les affections pathétiques si diverses qui

ıgitent l'animal, comme l'homme, mais encore ırticuler notre propre langage et répéter jusqu'à ıos mélodies. Et pourtant il y a de singulières différences entre les organes vocaux des oiseaux et ceux de l'homme, et il y a aussi des analogies non moins singulières! Ce qui paraîtra peut-être plus extraordinaire encore, c'est qu'il existe des différences anatomiques et par conséquent physiologiques très-notables non-seulement de famille à famille, d'espèce à espèce, mais encore d'individu à individu (1). Tout ceci est tellement encore une vérité que les femelles, qui n'ont en général point de voix chez les animaux, n'en ont pourtant pas moins les mêmes organes vocaux, beaucoup moins parfaits il est vrai que ceux de leurs mâles; aussi, sous ce point de vue, G. Cuvier était-il émerveillé d'entendre la Corneille et le Rossignol donner des sons si différents, alors que leur appareil phonétique était, à peu de choses près, dans les mêmes conditions, non pas physiologiques sans doute, mais anatomiques du moins.

En y réfléchissant un peu, n'est-on pas en droit de penser que c'est à peu près comme si le grand naturaliste avait été émerveillé de la différence extrême qui existe entre la voix des Hottentots et celle de Mme Pasta? C'est pourtant également ainsi que les conditions anatomiques de l'appareil vocal sont exactement les mêmes chez le Chien, le Bœuf (Malgaigne), et le Nègre (Dutrochet): aussi, ne faut-il, après tout, qu'une légère attention, assez long-temps soutenue il est vrai, pour bientôt se

(1) Dugès, *loco citato*, t. II, p. 242.

convaincre que les paroles ont entre elles une si frappante analogie, que le Chien, beaucoup plus intelligent et plus éducable que le Bœuf, parlerait beaucoup plus facilement une langue humaine; de même que de tous les oiseaux le Butor (*Ardea stellaris*. Cuv.), est le seul qui imite parfaitement la voix du taureau. Il résult eencore de là que certaines langues humaines iraient beaucoup mieux à ses organes vocaux que d'autres. L'Woloff, par exemple, serait beaucoup plus facile pour lui que l'Italien, le Portugais ou le Français; mais nous reviendrons bientôt sur ce point non moins curieux de l'Idiomographie Zoologique.

Nous n'étudierons point ici l'anatomie de l'appareil phonétique des oiseaux qui ont de la voix; les travaux de Savart et de Cuvier nous en dispensent. Il nous suffira de dire que le larynx inférieur, situé à la bifurcation de la trachée-artère et le bord interne des ouvertures bronchiales offrent une membrane semi-lunaire, nommée ligament vocal, qui est on ne peut plus développée chez le Rossignol, la Fauvette, le Serin, la Linotte, le Chardonneret, le Verdier, le Pinson, le Rouge-Gorge, le Gorge-Bleue, le Pouillot, le Traîne-Buisson, l'Ortolan de roseau, l'Alouette, l'Hirondelle de cheminée, le Rouge-Queue, le Tarin, le Daguet, le Troglodyte, le Pinson des Ardennes, etc., mais qui manque chez l'Oie, le Canard, le Coq, le Gros-Bec, le Moineau, l'Hirondelle de fenêtre, le Roitelet, l'Hirondelle de rivage, la Soulcie, le Bruant-Fou, la Mesange nonette, etc., et circonstance non moins extraordinaire, c'est que ce ligament a de plus grandes

dimensions chez les oiseaux qui peuvent apprendre à parler, comme si dans l'échelle phonétique Dieu avait encore ici réservé pour l'homme la supériorité qu'il lui assigna partout dans la création !

Nous pourrions encore montrer que l'étendue de la voix dépend aussi de quelques circonstances myologiques, mais il ne faut pas perdre de vue que c'est moins un essai sur l'anatomie et la physiologie des organes de la voix que des recherches sur l'Idiomologie Zoologique que nous avons maintenant en vue.

Mammifères. — Les conditions essentielles de la voix sont exactement les mêmes chez tous les mammifères, ainsi que l'ont démontré les beaux travaux de Brandt (1). Ici le son est toujours fourni par les ligaments inférieurs de la glotte, dont deux circonstances anatomiques viennent expliquer ensuite les variétés physiologiques. Ainsi les ligaments supérieurs de la glotte et les ventricules de Morgagni, manquent chez les Ruminants, ce qui prouve qu'ils ne sont point nécessaires à la production des sons graves. Les Solipèdes ont un ligament supérieur de la glotte, et par exception chez le Cheval, plus intelligent que l'Ane et le Mulet, la membrane muqueuse forme au-dessous de l'épiglotte un pli demi-circulaire qui va d'un ligament à l'autre (2), et au-dessous duquel est la cavité infundibuliforme dont j'ai déjà parlé. Au-dessus de ce pli se trouve une seconde cavité, plus spacieuse au contraire dans l'Ane et le Mulet.

(1) *Diss. de Mammalium quorumdam præsertim quadrumanorum vocis instrumento*, in-8°. Berlin 1826.

(2) Gurlt, Vergleichende Anatomie der Haussäugethiere, t. II, p. 167.

Le Cochon a aussi un vaste sac membraneux au-dessous de l'épiglotte. L'identité dont nous parlons n'est même point défigurée chez les quadrumanes, mais seulement les parties résonnantes offrent souvent des dispositions particulières. Ainsi l'Orang-Houtang a, entre les cartilages thyroïde et hyoïde, une poche membraneuse, que Cuvier constata chez les Mandrills, le Papion et la Macaque. L'appareil de ce genre le plus vaste, est celui des Singes hurleurs que l'on trouve dans le Nouveau-Monde. Il consiste en une dilatation de l'hyoïde et du thyroïde en des sacs latéraux partant des ventricules, ainsi qu'en des sacs laryngo-pharyngiens. Outre ces modifications anatomiques, ayant tout naturellement leurs conséquences physiologiques, l'épiglotte a une forme spéciale et une grandeur démésurée.

Camper, Cuvier, Adelon, etc., attribuent, très-justement ce nous semble, l'aphonie de l'Orang-Houtang à la présence des sacs thyroïdiens. C'est également aujourd'hui l'avis de tous les naturalistes qui s'occupent de Physiologie Comparée. Cependant M. le professeur Lordat n'est point encore de cet avis, et sans dire pourquoi, comme d'ordinaire. Mais comme ses nombreux travaux scientifiques débutèrent par d'excellentes Recherches sur l'Anatomie du Singe verd, il devrait très-bien savoir que cette poche n'existe point chez tous les quadrumanes. Il sait de plus enfin, et j'en suis certain, que l'œil de l'Orang-Houtang, ainsi que toute sa physionomie, suffisent à l'expression mimique, profonde et forte de son pathétisme.

Chez les Sapajous, au contraire, l'agrandisse-

ment des cartilages de Wrisberg, leur forme et celle de l'épiglotte donnent naissance à un tube recourbé, aussi leur voix est-elle sifflante ; circonstance physiologique présentée par les Wistitis, qui n'ont pourtant point cette disposition anatomique.

Ces contradictions entre la forme et le résultat sont on ne peut plus communes : tant il est vrai qu'il y a, dans la phonétisation en général, d'autres circonstances majeures que celles-là, dont il faut aussi tenir compte. Ainsi le Lion et le Chat ont bien sans doute le même appareil phonétique, et pourtant quelle différence dans leur voix et par suite dans leurs paroles ! L'homme et la femme ont aussi un appareil vocal anatomiquement identique, et pourtant quelle différence également dans leurs fonctions phonétiques ! Cette observation avait même si peu échappé aux habitans de l'Inde qu'ils avaient une expression particulière pour désigner la parole du Singe femelle qu'ils nommaient kakh (kakhati).

Ces faits nous conduisent à demander si l'organe vocal subit de grands changements dans la révolution de la puberté, chez les deux sexes, de manière à pouvoir expliquer ces altérations physiologiques profondes, je dirai même ces changements si complets et si brusques que présente alors la voix ? Ces variations si tranchées seraient-elles dues à ce que l'adulte a les cordes vocales du double plus longues ? Cependant celles-ci manquant chez les Bœufs, on conçoit très-bien dès-lors que sa voix ne saurait jamais ressembler ni à celle de l'homme, ni à celle du Chien. Il en est de même du Mouton, dont la phonation est tout aussi monotone que celle du

Bœuf, et, quelqu'attention que l'on puisse porter dans l'étude de leur langage, il me semble que le dictionnaire qui le compose aurait beaucoup de peine à remplir un petit carré de papier.

Ainsi que tout ce que nous venons de voir autorise à le penser, la voix paraît être plus proprement une faculté supérieure, accordée dans toute son étendue à certains mammifères en proportion du développement de leur intelligence. Chez eux, en effet, de même que l'intelligence va en s'agrandissant, l'appareil vocal, beaucoup plus compliqué, est infiniment plus parfait. Ici déjà l'on ne voit plus de larynx thoracique, comme dans les oiseaux; tout se passe dans le larynx cervical, et cette circonstance majeure est si patente que l'on peut dire que la voix tend à se rapprocher du siège des idées, en proportion du développement harmonique de ces deux facultés. La voix en effet se rapproche tellement alors du réservoir idéologique, que l'on peut, pour ainsi dire, juger du degré d'intelligence par le timbre de la voix, de même qu'on peut juger du timbre de la voix par le développement de l'intelligence. C'est pour cela que les Italiens, les Portugais, les Brésiliens, les Grecs, les Orientaux, etc., qui ont plus d'esprit que nous, homme à homme, nasillent. Nous croyons pouvoir passer également sous silence les preuves anatomiques et physiologiques de cette assertion qui n'a du reste qu'un rapport assez éloigné avec le plan de ces recherches, d'abord parce que ceux qui nous comprendraient les connaissent, et ensuite parce que ceux qui ne les connaissent point ne nous comprendraient pas.

D'après tout ce que nous venons de dire, l'anatomie comparée atteste irrésistiblement que les mammifères surtout, que les oiseaux, etc., possèdent bien réellement l'appareil vocal, dans une ressemblance anatomique et physiologique plus ou moins parfaite avec celle de l'homme, mais constamment en rapport avec l'étendue de l'intelligence individuelle.

Pourrait-on bien se persuader maintenant que la prévoyante et sage nature eût ainsi doté les animaux du luxe inutile et dérisoire de l'appareil complet de la phonation en les privant de la phonation, c'est-à-dire des fonctions naturelles et nécessaires de ce même appareil? Non certes, car la nature ne fait absolument rien d'inutile, et règle générale point d'appareil organique sans fonctions, point de fonctions sans appareil organique spécial; or la fonction inévitable, unique et nécessaire de l'appareil vocal étant la parole, tous les animaux doués de l'appareil vocal sont incontestablement dotés aussi de la parole, car l'existence des organes entraîne tout naturellement celle de leurs fonctions.

TROISIÈME PARTIE.

LINGUISTIQUE.

Il est certain que les animaux vivant en société doivent avoir quelques moyens de s'entendre et de se communiquer leurs idées.

G. PEIGNOT.

—

C'est une noble science qui est encore au berceau, dont l'illustre Volney a senti toute l'importance et dont sa magnificence va faciliter les progrès.

DUPONCEAU.

IDIOMOLOGIE

DES

ANIMAUX.

Notre siècle s'est ouvert par ce que l'on a nommé les Sciences Comparées. Ce parallélisme a été un foyer de lumières qui seul a pu porter partout une clarté qui développa l'encyclopédie au point où elle en est. On sait tout ce que les sciences naturelles ont donné à la science de l'homme : c'est là le but et l'origine de l'Anatomie et de la Physiologie Comparées. Éblouis par ce résultat, les philosophes, je ne dis pas les philologues, tentèrent de faire une grammaire générale, ce qui est impossible du moins aujourd'hui, témoin les Œuvres d'Harris, d'Arnaud, de Lancelot, de Sylvestre de Sacy, de Draparnaud, etc.; tandis qu'éclairés par la philologie, ils auraient été satisfaits d'avoir pu tracer à grands traits une grammaire comparative ou comparée, embrassant d'un même coup-d'œil les langues antiques ou modernes de l'Asie et de l'Europe. Il n'est pas plus possible de faire aujourd'hui une philologie générale. Essayons dès-lors une Philologie Comparée : Dieu seul sait tout ce qui pourra en résulter.

Vers le milieu du dernier siècle, à l'époque où un

vague besoin poussait les savants vers une science nouvelle, nommée aujourd'hui linguistique et philologie; lorsqu'on créait ce qu'on appelle si orgueilleusement et si mal à propos Grammaire Générale, puisque ce n'était encore et que ce ne pouvait être qu'une Grammaire Comparée, Maupertuis, plus clairvoyant, les invitait à abandonner la route étroite où ils s'étaient parqués, à négliger un peu les langues conventionnelles des Grecs, des Romains, etc. pour embrasser enfin d'un même coup-d'œil toute l'étendue du langage humain. Il recommandait surtout l'étude des idiomes qu'on appelait alors barbares, c'est-à-dire de ceux des peuples parmi lesquels l'usage de l'écriture ne s'était pas encore introduit. Ces langues, disait-il, semblent avoir été formées sur des plans d'idées différentes des nôtres. Ce conseil, plein de raison et de science, fut tourné en ridicule par Turgot lui-même (1), et il n'en fut bientôt plus question, parce que l'on trouva que l'expression de plan d'idées était d'une imprudente nouveauté. Adelung et Vater vengèrent Maupertuis en exécutant le plan que ce savant français avait indiqué (le Mithridate). Nous avons marché depuis lors et nous ne condamnons plus un système ou bien un ouvrage, parce qu'une expression est blâmable ou malséante. Il faut que l'œuvre elle-même toute entière mérite cette épithète.

S'il a fallu près d'un demi-siècle pour donner raison à Maupertuis; si d'après son conseil je suis le premier à avoir étudié les Patois, n'aurai-je pas

(1) Œuvres de Turgot, in-8°. Paris 1808, t. II, p. 104, 105.

donné à son opinion une trop grande extension en consacrant un travail spécial à l'Idiomologie des Animaux? On sait à peu près aujourd'hui ce qu'est en philologie humaine un plan d'idées. Ne serait-il pas aussi bon de savoir si les langues des animaux sont faites sur des plans d'idées différentes des nôtres? Et puisque la conclusion actuelle et légitime de tant de travaux synergiques est, qu'il n'y a pas de langues barbares, n'est-il pas curieux de savoir s'il en est de même chez les animaux? Qui sait, là peut-être se retrouvera la plus grande simplicité grammaticale et glossologique. Enfin marchons et nous verrons après. Les voyageurs ne procèdent pas autrement : c'est la voie de Christophe Colomb.

Si des hommes de mérite consacrèrent leur temps et leurs lumières à étudier le langage et la voix des animaux, c'est déjà là, ce me semble, une présomption légitime en faveur de l'existence de la voix et du langage qui n'est après tout que la voix mise au service de la pensée. Arrivé au point où nous en sommes, cette preuve est déjà complètement inutile, car nous avons déjà beaucoup mieux que cela dans les dépositions irréfragables de l'Anatomie et de la Physiologie. C'est donc ici que devrait se terminer uos propres recherches, si nous ne désirions créer en même temps la science que nous avons nommée Idiomologie zoologique, et dont le résultat premier sera la Philologie Comparée (1).

(1) Un prétendu baron de Reiffenberg, dont je dois tout naturellement parler dans l'Idiomologie des Animaux, s'est servi de cette expression pour désigner la philologie humaine, à laquelle il n'entend rien. C'est une erreur de plus que j'ai dû relever encore.

Entr'ouvrons un peu cette carrière nouvelle et posons quelques-unes des lois qui constituent le mécanisme extérieur du langage des bêtes, c'est-à-dire de la phonétisation comparée, dans ses rapports immédiats et clairs avec ce que les Hygiénistes nomment les *circumfusa*. Ces détails qui nous paraissent si importants, n'ont pas été jugés dénués de tout intérêt par Thomas Reid, qui n'a pas dédaigné de consacrer moins d'une vingtaine de pages à la description du langage naturel qui, dit-il, appartient aux brutes elles-mêmes, et qui contient pour éléments : 1° Les modulations de la voix; 2° les gestes; 3° les traits du visage ou la physionomie (1).

Considérée isolément, dans chaque famille zoologique, l'Idiomologie zoologique se développe-t-elle comme dans l'espèce humaine? En d'autres termes, le son est-il constamment si inévitablement attaché aussi à tel ou tel point de l'étendue du tube phonétique, qu'il soit tout-à-fait impossible que le même accident, intellectuel ou pathétique, puisse agir sur deux notes différentes de la gamme des voyelles? Non, certes, et pourtant il faut inévitablement aussi que ce même son, reproduit, rappelle constamment aussi la même idée, le même sentiment. Ainsi philologiquement parlant, le tube phonétique est très-réellement le miroir de la pensée sonorifiée; c'est un instrument analogue, métaphoriquement parlant, au piano sous ce point de vue, puisque cette idée ne saurait jamais être exprimée ou rendue que par les notes qui la représentent le mieux, c'est-à-dire irré-

(1) Tom. II, p. 89, 93, 342. — V° vol., p. 118, 123. — VI° vol., p. 27.

sistiblement sur telle ou telle touche, à l'exclusion de toutes les autres, parce qu'il n'y a pas plus de sons que de mots synonimes. Il en est, définitivement, de l'action de la pensée sur l'organe vocal comme des objets sur un miroir; ceux-ci ne peuvent jamais s'y peindre autrement qu'ils ne sont : de même aussi la pensée ne saurait se réfléchir que sur le point du tube phonétique exclusivement en harmonie avec elle. Cette vérité absolue, qui naît rigoureusement de l'étude des deux Idiomologies, est restée inaperçue, pour ainsi dire, par les philologues, les physiologistes et les philosophes, tandis qu'elle est très-habilement sentie par l'enfance. Un tout petit garçon demande à sa mère pourquoi M. Vid... porte ses joujoux au col? — Ce n'est point un joujou, mon enfant, c'est le signe de l'honneur, la récompense du courage, du talent et du génie; qualités qui manquent surtout au légionnaire. L'enfant alors fit une exclamation d'étonnement et d'indignation. — Pourquoi avez-vous dit : ah ! fit un témoin. — Monsieur, répond le tendre philologue, je n'ai pas dit ah ! j'ai dit : oh !... C'eût été bien pire s'il eût dit : hu ! (1).

C'est là, en effet, ce que revèle d'une part l'étude analytique de tous les idiomes humains éteints ou

(1) Mon savant ami E. Du Méril s'est trompé en regardant ce mot comme d'origine tudesque et en l'expliquant ainsi que M. Pertz (*vita H. Ludovici imperatoris,* t. II, p. 648, Hutz! Hutz, *quod significat ire foras.*) Ermold, dans un poème qu'il adressa à ce monarque, explique ce mot par celui de *præclarus*, etc. C'est tout simplement chez presque toutes les nations une interjection marquant le mépris.

vivants; c'est là aussi ce que confirment d'un autre côté les différents idiomes des animaux. Le langage phonétique des passions, et c'est à peu de chose près là que se borne, pour ainsi dire, toute l'Idiomologie Zoologique, est donc celui qui marche constamment le plus indépendamment de notre propre volonté, ainsi que de celle des animaux. Que l'on isole un homme ou une bête, dès leur naissance, et nul doute que dans les mêmes circonstances pathétiques, ils ne produisent la même voyelle, c'est-à-dire que leur intelligence ne fasse sortir le même son de la même touche vocale, son pur et simple d'abord, que l'oreille peut ensuite et finit même par embellir, et c'est précisément là ce qui rend partout les recherches étymologiques si difficiles, peut-être même si arbitraires, car l'euphonie qui polit les mots est aussi l'acte qui les défigure le plus.

Dès le moment que les choses se passent inévitablement ainsi, voilà la langue des affections et des passions naturellement créée dans tous les êtres dont l'appareil vocal est en harmonie avec les besoins moraux. On sent dès-lors qu'une langue aussi simple, aussi naturelle, aussi peu riche ne réclame nullement une longue étude ni la nécessité d'être apprise, et qu'elle fait, pour ainsi dire, partie intégrante des fonctions physiologiques des animaux. Je ne veux pas dire par là que cet idiome inévitable ne soit susceptible d'aucune espèce de perfectionnement; je ne veux pas dire non plus que l'euphonie, si puissante sur les idiomes humains, soit toujours étrangère à ceux des animaux, même chez les oiseaux chanteurs; que l'idiome brut, que l'idiome physiolo-

gique ne soit susceptible d'aucun perfectionnement ou d'embellissement dans certaines proportions, transmissibles même par voie d'association ou bien d'imitation. Seulement ma pensée est que les animaux n'abusant jamais de la parole comme l'homme, ne s'en servant au contraire que pour les choses qui en valent la peine, telles que l'amour, la faim, la douleur, le plaisir, le danger, etc., cette langue, tonte pathétique, est nécessairement extrêmement bornée dans ses moyens d'expression.

Il ne faudrait pas croire toutefois que la parole et ses variétés plus ou moins nombreuses dépendent exclusivement des circonstances anatomiques des appareils cérébral, auditif et vocal, de même que de leurs diverses circonstances accessoires; une foule d'autres influences inappréciables viennent encore, comme chez l'homme, la modifier profondément. Il en est, qui plus est, qui de même que les circonstances atmosphériques, géologiques, etc. ne demandent guères qu'à être citées pour que leur puissance soit immédiatement reconnue, mais il en est une foule d'autres dont l'action est incontestable et dont la cause échappe à l'appréciation de tous nos moyens d'observation.

L'instruction et la civilisation ont, ainsi que je le disais, une très-grande influence non-seulement sur l'intelligence, mais encore sur la phonation de l'homme et des animaux. Le professeur Dugès avait déjà reconnu cette vérité; aussi dit-il positivement qu'il ne faut pas seulement tenir compte de l'instrument, mais encore du moteur qui le met en jeu, de l'instinct, de l'intelligence et de l'éducabilité de

l'oiseau qui lui fait tirer meilleur parti d'une organisation commune. C'est ainsi que le Bouvreuil, dont le cri naturel imite le bruit de la scie, apprend à chanter, à parler (1). Le Chien, dit encore ce professeur de l'École de Médecine de Montpellier, exprime à peu près tout ce qu'il a le désir et l'intention d'exprimer. S'il n'en dit pas davantage, c'est moins la faute de ses moyens physiques que moraux. Ne voyons-nous même pas, sous ce rapport, une différence marquée entre les animaux sauvages et les animaux domestiques? Les premiers sont généralement silencieux, même dans les tourments, ou bien n'ont qu'un cri uniforme. Au contraire il semble, dit Buffon, que le Chien soit devenu criard avec l'homme qui, de tous les êtres qui ont une voix, est celui qui en use et en abuse le plus. Un Renard d'Alger, presque muet d'abord, est devenu criard en s'apprivoisant (Bodichon). Il est vrai que la face, les lèvres des mammifères se prêtent peu à la prononciation des consonnes (2). On peut objecter encore que leur voile du palais est beaucoup plus prolongé, beaucoup moins mobile que le nôtre; que les cornes de l'Hyoïde enchaînent les mouvements du Larynx ; mais il n'y a point parité, à cet égard, entre tous les mammifères : les singes mêmes ont les lèvres susceptibles d'avancement sans en avoir la voix plus expressive : leurs sacs laryngiens les gêneraient sans doute pour la production de certains sons, mais non assurément pour tous (3). Il ne

(1) *Loco citato*, t. II, p. 251.
(2) On verra plus loin que c'est une erreur.
(3) *Loco citato*, t. II, p. 275.

nous serait même pas difficile de montrer que ce cri des divers animaux peut s'exprimer par des syllabes de notre langue, mais c'est sur l'homme seulement que ces modifications de la voix méritent d'être étudiées (1).

On voit par ces extraits que le professeur Dugès était loin de nier la phonétisation des animaux, quoiqu'il ne se doutât nullement de toutes les conséquences qui pourraient naturellement découler du grand principe qu'il n'hésitait point à admettre. Étranger à la linguistique et à la philologie, comme le professeur Lordat (2), il ne se doutait pas dutout des lumières que ces sciences pouvaient recevoir un jour de l'anatomie et de la physiologie comparées, aussi déclarait-il aveuglement que c'est exclusivement sur l'homme qu'il était réellement important d'étudier les innombrables modifications de la voix. Ensuite, et ceci importe fort peu, il attribuait la parole chez les animaux à d'autres causes que celles admises naturellement par nous. Ainsi, dit-il encore, nous avons vu que beaucoup d'animaux expriment à l'aide de la voix des pensées, ou plutôt des sentiments plus ou moins raisonnés; mais il faut bien convenir que la plupart de ces expressions sont sous la dépendance de l'instinct (3). L'*aiguillon* intérieur que Platon nomme Ηλιον, Simplicius Ακρο-

(1) *Ibid.*, p. 271 à 273 et seqq.

(2) Ce qui le démontre, c'est lorsqu'il invoque l'autorité de Sanctius (Minerva, etc., in-8°. Amsterdam 1809, p. 21), et surtout ce qu'il dit à la page 16 de sa brochure : Je n'ai pas besoin, etc.

(3) *Loco citato*, t. II, p. 274.

πητα, Aristote φως, que notre professeur nomme instinct splanchnique, etc. est un mot jeté dans la science pour tenir lieu d'un fait inconnu, et qui, comme d'habitude, fut la source de vaines discussions et de nombreuses erreurs. L'instinct en effet n'est, si je peux m'exprimer ainsi, que la parole des organes, bien différente, j'espère, de la parole des pensées. Voilà tout le mystère. En effet, le nom qui lui convient parfaitement est celui d'instinct splanchnique, et sous ce rapport, M. Dugès est peut-être le premier qui ait vu la vérité. Ainsi le domaine de l'instinct, chez l'homme comme chez les animaux, s'étend à tous les besoins physiques ou matériels; mais l'intelligence est le domaine de la pensée. M. Dugès l'avait parfaitement senti lorsqu'il dit que l'instinct splanchnique se montre dans toute sa pureté, pour l'homme comme pour les mammifères et les oiseaux, dans les vagissements, les cris d'appel causés par la faim, et là se montre une relation indirecte entre la voix et la digestion, expressions involontaires des sentiments moraux (1).

A propos de cette question, je ne saurais me résoudre à ne point rappeler que j'ai écrit ailleurs ce qui suit : Ce serait bien évidemment une erreur que de croire que tous les animaux ont conservé leur langue primitive intacte et pure. Il ne pouvait pas en être ainsi, du moins pour les animaux domestiques. Les Chiens, par exemple, n'aboyaient certainement pas. Ils poussaient peut-être des accents plaintifs, grondaient, hurlaient, mais l'aboiement est bien évidemment l'expression de la civilisation :

(1) *Loco citato*, p. 275.

c'est une acquisition faite dans l'état social ; c'est peut-être même une conquête sur la nature organique. En effet, Sonini rapporte que les Chiens de berger qu'on rencontre dans les déserts de l'Égypte ne possèdent point cette faculté, et les Chiens des Esquimaux, de la Nouvelle-Hollande, etc., n'aboient point encore. Il serait curieux, sous le point de vue qui nous occupe, de soumettre leurs organes à l'influence de l'éducation et, circonstance non moins extraordinaire, c'est que ceux d'Europe la perdent en Amérique dès qu'ils reviennent à l'état sauvage. Christophe Colomb dit que ceux qu'il avait emportés en Amérique avaient cessé d'aboyer quand il les revit à son retour dans le Nouveau-Monde. Les deux Ulloa attestent formellement que les Chiens de l'île de Juan Fernandez n'aboyaient pas non plus avant que ceux d'Europe fussent introduits parmi eux. Ils les imitèrent bientôt, mais d'une manière très-imparfaite d'abord et comme s'ils avaient appris une chose qui ne leur fût pas naturelle.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette vérité, le célèbre auteur de la Zoonomie accumule les preuves en faveur de l'opinion que nous soutenons. Maintenant, à quelle époque les Chiens introduisirent-ils cette vaste amélioration dans l'expression physique de leurs pensées ? C'est ce qu'il serait assez difficile de déterminer. Ce qu'il y a de sûr, c'est que déjà du temps de Périclès et d'Auguste, les Chiens aboyaient ; c'est que du temps même du saint Roi cette révolution s'était déjà opérée, puisqu'il compare le bruit de ses ennemis aux aboiements des Chiens qui errent autour de la

Cité. Il a bien fallu tout ce temps, en effet, pour rendre ce nouveau langage aussi expressif et surtout aussi varié, et j'ajouterai même aussi intelligible pour l'homme et pour les animaux, car aucun d'eux ne se méprend sur les caractères annoncés par les diverses manières d'aboyer. (1)

L'Idiomologie Zoologique offre encore bien d'autres points non moins curieux et qui démontrent également la complète analogie qui existe, physiologiquement parlant, entre le langage des hommes et celui des animaux. Il faudrait bien se garder de croire que l'appareil phonétique des animaux ne fut nullement influencé, comme celui des hommes, par le climat et mille autres causes plus puissantes encore peut-être, quoique inappréciables la plupart du temps.

Quoique la parole ait été largement donnée à l'espèce humaine, il n'arrive pourtant que trop souvent que cette sublime faculté se perd également en tout ou en partie, comme nous venons de le voir pour les Chiens d'Europe transportés jadis au Nouveau-Monde. Cela me paraît expliquer parfaitement pourquoi tels points du globe ignoraient à perpétuité tels et tels sons, et certes il y a bien plus d'analogie entre le langage du Dindon et le gloussement des Hottentots, qu'entre celui-ci et l'Idiome créé par Homère, dans lequel les voyelles abondent de même que dans l'Idiomologie Zoologique, car nul doute que les animaux n'éprouvent une insurmon-

(1) Traité de la Folie des Animaux, 2 vol. in-8° Paris 1839, t. 1, p. 184.

table difficulté dans l'articulation de certaines consonnes ; mais n'en est-il pas de même pour certaines tribus de la grande famille humaine? Cette analogie si remarquable ne démontre-t-elle point déjà suffisamment que, comme l'homme, les animaux peuvent également perdre en tout ou partie la faculté d'exprimer leurs pensées, sans pour cela manquer de ces mêmes pensées ?

Si dans les animaux comme chez l'homme, il y a une indissoluble réciprocité d'action entre la voix et l'intelligence, il ne faut pas croire que celle-là ne puisse disparaître complètement aussi chez les animaux, alors même que leur intelligence reste intacte. La proposition inverse ne saurait avoir lieu. En effet, dès que l'intelligence disparaît, l'organe est muet, du moins quant à l'expression de la pensée abolie. En un mot, il ne donne guères plus alors que des sons sans aucune valeur idéologique, et c'est là précisément un moyen facile de constater la réalité de l'Idiomologie des Animaux. En effet, si les sons vocaux des animaux sont sans valeur idéologique, ils doivent inévitablement se produire aussi de la même manière après l'abolition de l'intelligence; or, c'est ce qui n'a point lieu : que l'on prenne l'animal dont la langue est la plus riche, le Chien, par exemple, que l'on respecte chacun de ces sens, mais que l'on détruise une plus ou moins grande portion de la masse cérébrale de manière à anéantir la pensée sans détruire l'existence, et l'on verra sur-le champ la parole disparaître ainsi que son usage, malgré l'intégrité complète des organes de l'ouïe et de la voix. De là l'inutilité de l'appareil vocal dans

l'Huître et dans les Zoophytes, où la pensée n'existe point, même à l'état rudimentaire. Enfin, les relations de la pensée avec l'organe de son expression matérielle et ces expressions elles-mêmes sont telles que l'on peut, jusqu'à un certain point, juger, dans toutes les classes zoologiques, du dégré d'intelligence de chaque individu par la beauté, l'étendue, la douceur, l'éclat et le timbre de sa voix.

L'étude de l'Idiomologie des Animaux, en nous révélant ses lois, ne nous apprendra-t-elle point aussi celles de l'Idiomologie Humaine? Confirmera-t-elle, par exemple, l'opinion de tous les philologues qui prétendent que toutes les langues furent monosyllabiques? Si la décomposition des mots chinois permettait de soutenir une pareille opinion, il est évident que celle des animaux et de toutes les tribus indiennes la démentiraient pleinement. Chez les animaux, comme chez tous les sauvages des deux Amériques, les mots les plus rares sont ceux d'une syllabe, et les plus communs ceux de trois, quatre et cinq syllabes. Ainsi le thême, plus ou moins brodé par l'euphonie ou la réflexion fut polisyllabe chez l'homme comme chez les animaux.

On pourrait peut-être se croire autorisé à conclure de mes propres expressions que chaque idiome zoologique est le produit inévitable et nécessaire de la pensée et de la toute puissance de celle-ci sur l'organisation matérielle. Ce n'est point là précisément ce que je crois, ou tout au moins en considérant ainsi ma pensée on tendrait à lui donner des limites qui me paraîtraient beaucoup trop

étroites, car je suis très-loin de nier que la société des animaux entre eux en multipliant les sensations et les affections n'agrandisse ou ne développe pas aussi leurs idiomes. Je pense en outre que la domesticité doit avoir la même influence sur le développement et sur le perfectionnement du langage; mais je crois fortement aussi qu'il y a entre la pensée et les appareils de l'ouie et de la voix des relations réciproques beaucoup trop intimes et beaucoup trop fortes, pour qu'il pût en être ainsi. Il est de plus en nous-mêmes un penchant si souverain à l'imitation, que nous reproduisons pour ainsi dire machinalement les sons divers que nous entendons journellement, et surtout quand ils sortent de la bouche de nos semblables, sans que l'on puisse nier toutefois que les peuples, en contact immédiat avec certaines familles zoologiques, telles que celles des oiseaux chanteurs, par exemple, ne puisèrent point chez ceux-ci une grande partie de la douceur et de l'harmonie de leurs idiomes. Si cela arrive chez l'homme, croit-on, ou pourrait-on raisonnablement supposer, que les animaux et surtout les oiseaux échapperaient facilement à cette même influence? Où avons-nous appris le chant du Rossignol? Où le Canari a-t-il étudié nos airs? Où le chien a-t-il appris ces paroles humaines qu'il répète si merveilleusement?

On sent très-bien que nous pourrions considérablement multiplier encore les divers points de contact entre la vocalisation de la pensée humaine, et la phonétisation des affections qui agitent toute l'échelle zoologique. Mais il nous paraît opportun de

clore ce qui nous resterait encore à dire sur ce sujet, en rappelant qu'il en est des animaux sauvages comme de l'homme étranger, que nous ne pouvons comprendre, et dont nous ne saurions être compris, qu'en parlant son propre idiome. Les chasseurs de tous les pays le savent très-bien à l'égard des oiseaux, par exemple, car, et nous l'avons déjà répété plus d'une fois, comme les mêmes sons naissent des mêmes idées et les rappellent forcément, ce n'est jamais qu'à un son particulier, qui doit nécessairement être un chant ou un cri d'amour, que les allouettes descendent en chantant sur le miroir funeste, tandis qu'il en est d'autres qui les convient autour de ce mortel engin.

L'homme a porté beaucoup plus loin encore la connaissance et l'appréciation du langage des bêtes. Il s'est aperçu que chez les animaux comme chez l'homme, la voix de la femelle a sur les mâles une irrésistible puissance, et dès-lors il s'est bien gardé de simuler la parole des mâles. C'est donc celle des femelles qu'il a constamment eu le soin de faire servir au massacre de l'espèce. En effet, la voix des femelles appelle, irrésistiblement et seule, les mâles dans toute l'étendue de l'échelle zoologique, bien entendu lorsqu'elles possèdent un organe phonétique.

La théorie de la chasse à la pipée et à l'appeau n'a pas d'autre fondement que celui de l'imitation et de l'influence du langage des bêtes. L'homme s'est bientôt aperçu qu'il ne pouvait se mettre en rapport d'une manière avantageuse avec les oiseaux qu'en se servant de leur propre langage pour les

faire venir ou dans ses filets ou au bout de son fusil. Pour atteindre ce but, aussi lucrativement que possible, il fit tout naturellement servir les individus d'une même famille à appeler ceux qui étaient encore à l'état sauvage. Cette importante utilité de la connaissance des idiomes comparés, et que l'homme ressent pour ainsi dire à chaque pas, fit bientôt imaginer un moyen mécanique de parler parfaitement la langue de certains oiseaux, et, dès-lors, les appeaux cessèrent d'être indispensables. En un mot, c'est à l'emploi de ces différents moyens artificiels que les Cailles, les Allouettes, etc., se rendent à la mort ; mais n'ayant pu découvrir encore de pareils moyens phonétiques pour piper tous les oiseaux à filets, l'homme s'est alors appliqué à imiter aussi les paroles ou les chants d'amour de chacun d'entre eux. Le mot appartenant je ne sais à quelle partie du discours, mais par lequel les hommes excitent les combats entre les Chiens, et que l'on trouve dans quelques-uns de nos dictionnaires, n'appartient certainement point à l'idiomologie humaine, mais comme bien d'autres il fut emprunté à l'idiomologie zoologique.

Tous ces faits tendent bien à prouver aussi la spécialité des sons, quant à la spécialité des idées ou des sentiments pathétiques. Il y a constamment en effet une telle relation entre la pensée et la parole, que, ainsi que certains hommes connaissent plusieurs langues, certains animaux à l'état d'esclavage ou de domesticité apprennent également plusieurs idiomes zoologiques; c'est ce qui arrive, par exemple, au Merle, au Canari, etc., et chose re-

marquable, ainsi que l'on peut aisément s'en convaincre, en attachant à chaque son sa véritable valeur idéologique. Mais de même que les Chinois ne peuvent point prononcer le français, etc., tous les animaux ne peuvent point non plus prononcer indifféremment telle ou telle langue. Ainsi, par exemple, tous ne pourraient point reproduire également bien la parole humaine, tandis qu'il en est au contraire dont c'est précisément une faculté dominante.

Nous avons déjà dit que c'était là ce qui arrivait à certains individus de la famille des Passereaux et des Grimpeurs; mais aussi avons-nous vu l'appareil phonétique de ces oiseaux s'y prêter merveilleusement, et quoique les conditions anatomiques et physiologiques de l'appareil phonétique de l'homme se rencontrent aussi chez les Chiens, nous serions certainement plus étonné encore si l'on obtenait le même résultat sur les individus de cette espèce. C'est précisément là pourtant ce que l'on a déjà observé plus d'une fois. J'éprouve encore ici le besoin de citer un autre passage de mon Traité de la Folie des Animaux, où j'en aurais du reste tant d'autres à prendre encore si j'obéissais aux exigences de mon sujet, tant le travail actuel est lié à celui-là : Nous ne saurions clore ce chapitre sans relever un autre erreur relative à l'objet de mes études et dans laquelle paraît avoir tombé Gall, puisqu'il dit positivement qu'il n'y a aucun mammifère doué des sons de la musique au point d'être capable de chanter de lui-même ou seulement de répéter le chant qu'il entend, tandis que plus loin il semble, entraîné par

la vérité, accorder qu'ils sont doués de l'harmonie des sons. A part les faits que nous avons déjà rapportés nous pourrions citer encore un très-grand nombre de preuves qui démontreraient qu'il s'est trompé la première fois. Le père Pardies, par exemple, parle de deux Chiens auxquels on avait appris la musique et dont l'un chatolait sa partie avec son maître. Quant à l'art de moduler la parole, que l'on nomme chant, si Gall exigeait qu'un mammifère l'exerçât comme Garat, il aurait eu parfaitement raison: mais il s'agit moins ici sans doute de la perfection de la parole modulée que de l'aptitude intellectuelle à cette même modulation, du goût musical enfin et de son expression, avec les moyens phonétiques dévolus à l'espèce. Il ne pouvait donc réclamer que l'application de leur idiome aux lois pathétiques de la musique, que la modulation cadencée et juste de leur voix, et rien n'était moins impossible. Paris en possède encore un exemple; cet animal qui est de l'espèce dite Caniche donne le *la* dans le ton et chante très-bien un magnifique morceau de Mozart, (*Mon cœur soupire dès l'aurore*, *etc.*). Il s'appelle Capucin et appartient à Habeneck, directeur de l'Opéra. Tous les hommes de sciences ont pu voir encore, à Paris, le Chien du docteur Bennati, chantant parfaitement la gamme. Leibnitz, que les Allemands nomment le philosophe des bêtes, qui, comme Crébillon, était entouré de chats, va bien plus loin encore, car il assure, et ce génie n'avait aucun besoin d'en imposer, qu'il a vu un Chien qui prononçait plus de trente mots, répondait assez à propos à son maître et prononçait très-distinctement

toutes les lettres de l'alphabet, à l'exception du M, du N et du X, (1) comme si l'appareil phonétique de la race canine ressemblait à celui de la famille humaine qui naît et vit au Tonquin (2). Cette circonstance particulière nous rappelle que l'Idiomologie des Animaux peut même servir à trancher certaines discussions survenues parmi les philologues. Ainsi par exemple nul doute que ceux qui soutiennent que les Grecs anciens prononçaient les lettres B et H comme V et I ne soient complètement dans l'erreur, puisqu'Aristophane, voulant désigner la parole des Moutons, emploie un mimologisme qui décide la question en sens contraire, si l'on admet que le bêlement de ces animaux n'a point changé, ce qui est incontestable. En effet il dit βλη-χαομαι.

De tout ce qui précède il me semble que l'on peut donc légitimement conclure :

1° Que l'existence de l'organe vocal entraîne rigoureusement celle de la voix et de la parole, lorsque l'encéphale existe à l'état normal.

2° Que si l'étendue des intelligences explique toujours la richesse et la variété de l'idiome de la famille qui le parle, on peut également déterminer *à priori* l'étendue et la qualité de la voix par l'unique appréciation anatomique des organes qui concourent à la phonétisation.

3° Que l'intelligence varie tout autant que l'art de de la parole, non pas seulement dans une même

(1) *Opera omnia*, t. v, p. 72. *Epistola.*

(2) T. I, p. 401 et seq.

famille humaine, mais encore dans une même famille zoologique.

4° Que dans l'homme, comme dans les animaux, la partie pathétique de l'idiomologie générale étant en quelque sorte de véritables mimologismes, il est impossible que le même sentiment n'amène pas inévitablement la production d'un son identique et, inévitablement aussi, sur un même point de l'organe vocal pour tous les êtres et par conséquent parfaitement semblable, sauf toutefois les modifications nécessaires et nombreuses que peuvent leur imprimer les organes accessoires de l'appareil phonétique dans chaque famille zoologique.

5° Enfin que les mêmes influences, intérieures ou extérieures, agissent également sur l'organe vocal et sur ses fonctions, tant chez l'homme que chez les animaux.



IDIOMOLOGIE

DES

ANIMAUX.

Je crois maintenant avoir déjà suffisamment démontré un assez grand nombre de vérités nouvelles, quant à l'Idiomologie Zoologique ; ainsi l'on ne peut plus douter, ce me semble, que chaque espèce zoologique dotée d'un appareil phonétique est également douée de la parole dans le cercle étroit de ses besoins ou de ses passions, sous les conditions matérielles de sa propre organisation, ainsi que sous celles de sa propre intelligence, et qu'il peut même en outre reproduire, jusqu'à un certain point, celle d'une famille étrangère et bien distante de la sienne dans l'échelle des êtres.

Il nous reste à présent à rechercher en quoi consiste, à proprement parler, le langage de chacune de ces familles zoologiques sous le point de vue général de l'Idiomologie des Animaux. On sent que pour remplir dignement un pareil cadre, il serait indispensablement nécessaire de pouvoir se servir de toutes les observations de plusieurs savants, car un seul homme ne peut jamais ni tout voir, ni tout recueillir

et surtout en Idiomographie Zoologique, puisque rien encore n'est fait à ce sujet : aussi afin de ne rien hasarder nous serons donc excessivement court sur ce point, et le Mezzofante de l'Idiomologie Zoologique ne pourra mériter un jour notre admiration qu'alors que la philologie nouvelle en sera arrivée au point où se trouve actuellement la philologie humaine. On aurait complètement tort d'exiger aujourd'hui, sur cette vaste question, autant et même plus que nous ne possédons en somme sur notre propre philologie. En effet, il en est exactement de même pour la grande majorité des hommes à l'égard de ceux qui leur sont étrangers, et cependant ici tout se trouve à leur avantage, puisqu'ils ont entre eux de nombreux moyens de communications intellectuelles, favorisées toujours par des intérêts pour ainsi dire réciproques, qui, en somme, servent merveilleusement à l'étude de tous les idiomes humains. Chez les animaux au contraire, les relations intellectuelles avec notre espèce sont nulles, ou peu s'en faut, lorsqu'elles n'ont point aussi pour base des intérêts réciproques bien influents.

Il est donc bien évident que nous ne pouvons guères arriver à l'explication, à l'interprétation de leurs différents idiomes que par la liaison très-spirituellement et très-habilement saisie entre leurs paroles et les actes qui en sont incontestablement la cause ou la conséquence nécessaires. On pourrait aisément parvenir, ce me semble, par ce moyen, à confectionner un jour tous les Vocabulaires Zoologiques si limités, si restreints d'ailleurs dans chaque famille, de même que les voyageurs instruits en réu-

nissent pour chaque famille humaine dispersée sur les terres qu'ils découvrent journellement loin des grands centres de civilisation.

Dans tous les cas, il y a entr'autres, dans l'Idiomologie nouvelle, un phénomène philologique extrêmement curieux, c'est que de tous ces Vocabulaires futurs, justifiés du reste par l'anatomie et la physiologie, il n'y en a certainement pas de plus varié ni de plus nombreux peut-être et par conséquent de plus identique, de moins variable que celui de l'innombrable famille de l'espèce Canine. Ce serait donc par le Vocabulaire-chien qu'il faudrait peut-être ouvrir ces nouvelles investigations, mais à part cette circonstance, si favorable que chacun est à même de pouvoir entreprendre ce précieux travail, il me semble beaucoup plus utile aujourd'hui de jetter un coup d'œil rapide sur la manière dont ces importants ouvrages, ainsi que les Grammaires Zoologiques, doivent être exécutés, sauf à donner ensuite un ou deux exemples propres à guider les savants qui voudront bien s'occuper de cette question, dans ce que nous regardons comme la meilleure voie.

C'est donc ici que commence à proprement parler la tâche la plus difficile que nous nous sommes imposée, et cela se conçoit aisément, car jusqu'à ce jour le naturaliste et le philologue n'ont point encore d'éléments propices à leurs investigations ou à leurs réflexions. Si, à part tous les obstacles de plus d'un genre auxquels nous faisions allusion, on se rappelle combien sont incomplètes, fautives et même le plus souvent ridicules, toutes ces collections par

ticulières de mots, dressées par les voyageurs et appartenant aux idiomes de quelques tribus qu'ils nomment sauvages, comme si l'homme pouvait être sauvage lorsqu'il n'est point idiot, on ne sera nullement étonné des obstacles multipliés que présente un semblable travail.

A part tous les inconvénients, résultant de la précipitation, de l'inattention, de l'inexpérience, de la légèreté ou de l'ignorance de la philologie, l'alphabétisme sera encore ici comme partout la plus puissante cause de l'imperfection inévitable des Vocabulaires Zoologiques, mais alors même qu'on serait assez heureux pour parvenir à rendre graphiquement et aussi fidèlement que possible les paroles de chaque famille d'animaux, pourra-t-on jamais arriver à donner une idée du timbre de leur voix, de leur prononciation si variée, de leur accentuation si multiple ? Et qu'est-ce donc dans toutes les circonstances possibles qu'une langue écrite, à côté d'une langue parlée, si ce n'est un cadavre à côté de l'homme vivant et fort ? Et qu'est-ce encore qu'une langue parlée avec un accent ou une prononciation qui lui sont étrangers, si ce n'est un homme de génie déguisé en arlequin ?

Mille et une difficultés se présentent donc dans la rédaction des Vocabulaires Zoologiques ; aussi je ne répondrai pas non plus de saisir parfaitement le son étudié, de lui donner son unique et véritable orthographe ; mais ce que j'espère, c'est qu'elle sera tout aussi logique que celle de nos vocabulaires, car je n'aurai point comme eux la prétention déplacée de la rendre scientifique, heureux si je parviens à la

rendre seulement fidèlement phonétique, système d'orthographe adopté avec tant de raison en Italie, en Espagne, en Portugal et partout enfin où des préjugés historiques n'ont pas faussé la science étymologique.

Ce n'est pas tout-à-fait là ce que tenta le savant Iriarte dans le précieux recueil qu'il publia sous le titre de Glossaire Zoologique (*Glossarium Zoïcum*); mais nous verrons plus loin que Dubartas, Gamon, Dupont de Nemours, Bettini, Pasquier, Bechstein, etc., essayèrent de transcrire les paroles de quelques oiseaux à l'aide de l'alphabet européen. Ces essais, vérifiés avec toute l'attention dont nous sommes susceptible, nous paraissent tous très-mauvais, très-arbitraires. Ce n'est point une vérité, c'est un rêve, un jeu, un caprice de l'esprit auquel la philologie ne saurait ajouter la moindre confiance. Par conséquent, ici comme ailleurs, tout est encore à refaire. Mais lorsque des études consciencieuses et souvent répétées ou contrôlées auront permis de donner enfin à chaque son sa véritable orthographe, il ne s'agira plus que de chercher, avec une précision et une fidélité égales, sa véritable valeur idéologique, et ceci ne sera point non plus un travail d'observation sans difficultés opiniâtres et sans cesse renaissantes.

Les Vocabulaires Zoologiques une fois confectionnés il faudra envisager alors l'ensemble de ces mots sous le point de vue de leur formation, de leur affinité, de leur famille et surtout de leurs désinences. Ne serait-il pas bien curieux, en effet, de constater que sous ce rapport il en est exacte-

ment aussi de l'Idiomologie nouvelle comme de l'Idiomologie Humaine? Ce parallelisme, aussi exact que les parallèles anatomiques et physiologiques, n'expliquerait-il point peut-être pourquoi l'on rencontre chez les animaux des idiomes qui ont ces physionomies spéciales et tranchées sous lesquelles nous comprenons l'existence des langues italienne, espagnole, allemande, anglaise, etc.? Est-ce que, par hasard, la langue chantée du Canari, c'est-à-dire si vivement accentuée et prosodiée, ne ressemble pas en quelque sorte à l'idiome de la Péninsule italique, créé par Dante, ou bien à quelques-uns des idiomes indigènes de l'Amérique; en un mot, n'est-ce pas l'italien des oiseaux? Est-ce qu'au-contraire on ne trouverait pas à la parole chantée du Rossignol quelqu'air de famille avec les syllabes sonores, pleines, majestueuses et musicales de l'Espagnol? Est-ce que le monologue ou le dialogue chantés de la Fauvette n'a pas quelque ressemblance avec le Portugais, puisque sa parole a, en même temps, la douceur de l'Italien et la majesté de l'Espagnol? Est-ce que le Corbeau enfin n'a pas l'air de parler plutôt allemand, tout comme l'Hirondelle ou le Moineau paraissent parler anglais? Ce parallèle idiomologique serait peut-être plus curieux qu'utile à établir, et tendrait seulement à rapprocher, par les formes extérieures des idiomes et d'une manière intime, l'Idiomologie nouvelle de l'Idiomologie Humaine.

Il n'est que trop vrai que nous ne pouvons malheureusement pas pénétrer dans l'étendue, ni dans les replis de l'intelligence des Animaux pour en tra-

cer avec certitude les véritables limites, et cela parce que nous ignorons leurs différents idiomes, ce qui n'a point lieu pour les hommes auxquels nous portons très-naturellement un profond intérêt. Cependant, après avoir dressé le Vocabulaire si éminemment court de chaque famille, pouvons-nous croire que nous puissions jamais le regarder comme le thermomètre, comme le panorama, comme l'encyclopédie, non pas de toutes les pensées des connaissances de chacun d'entre eux, mais de leur idiome? Non, sans doute, et la raison en est fort simple : c'est que les animaux n'ont ni la volonté, ni la faculté, ni la rage de parler toutes leurs sensations, toutes leurs impressions, toutes leurs pensées. En effet, hormis les actes ou les expressions des grandes passions, leur intelligence est aphone. La joie, le plaisir, la douleur, la crainte, la jalousie, etc., voilà réellement le fond de toutes les langues, le reste n'est que de la broderie. Elles sont toutes primitivement pathétiques et restent à ce point lorsque l'intelligence est stationnaire et, sous ce point de vue, celle des Animaux ne saurait être comparée à aucune autre; mais quel est l'observateur isolé qui pourra assister à l'audition vingt fois répétée de paroles différentes, émises pendant les différentes périodes de chacune de ces situations morales ou physiques? Cela me paraît difficile : dès lors, que chacun écrive ou note une parole, et réunies ensuite elles formeraient un jour le Vocabulaire de la famille observée, car, je le répète, je ne crois pas qu'un seul observateur puisse être assez heureux pour recueillir toutes les paroles d'une même

famille zoologique; pour cela il ne faudrait pas seulement habiter constamment au milieu d'elles, mais encore que le plus heureux des hasards vous fît successivement passer en revue toutes les circonstances pathétiques de leur existence.

Ici s'élève une difficulté qui ressort tout naturellement de la théorie si juste et si fréquemment développée des relations de la pensée avec la parole, c'est-à-dire si l'on pourrait incontestablement penser sans parler. Assez généralement l'on a cru que la pensée n'était point indépendante des motsqu'elle a polis ou créés pour se représenter sous une forme palpable, et l'on a dit que l'esprit se servait de mots dans toutes ses spéculations, alors même qu'on ne parlait pas. On sait tout ce que Condillac et Degerando écrivirent sur la nécessité, l'indispensable nécessité des signes verbaux pour le mécanisme ordinaire de la pensée. L'Idéologie nouvelle, unie à l'étude des Vocabulaires Zoologiques, démontre que ce sont là des erreurs. En effet, il y a deux choses bien distinctes dans le domaine de l'intelligence : la pensée d'abord, indépendante et libre de tout ce qui est matière, et puis la manière de la manifester par la parole, ce qui n'est plus elle, mais bien une fausse traduction phonétique d'elle-même. Il en est encore ainsi de l'écriture relativement à la parole, car elle est également un autre système de traduction de la parole comme celle-ci l'est de la pensée, et celle-là est également tout aussi incomplète, tout aussi infidèle que l'autre.

C'est là ce qu'attestent à la fois et les animaux et les mutisurdes : c'est là aussi ce qu'a parfaitement vu

Schubert dans son excellent ouvrage sur la Symbolique des Songes. En effet, il est une situation normale dans laquelle ce fait est évident ; c'est le sommeil, et c'est peut-être pour cela que les Grecs distinguaient la parole des Chiens pendant la veille (υλακτεω), de celle qui était émise pendant le sommeil (Σκυζαν); et, bizarrerie philologique inexplicable, cette langue, qui était bien évidemment la même, prenait une troisième dénomination lorsqu'elle était amicale ou caressante (Κνυζαομαι). Est-ce que, hors des scènes dans lesquelles il y a des interlocuteurs, nous rêvons avec des mots ? Est-ce que les idées rapides et vives, au lieu d'être écrites ou parlées, ne se dessinent pas, ne se forment pas, ne se matérialisent pas, si je puis employer une pareille expression pour désigner un phénomène métaphysique? Mon illustre ami Ch. Nodier a donc eu parfaitement raison de dire, dans sa Théorie des Langues, qu'on pouvait penser, combiner des choses abstraites, les bien distinguer, sans avoir aucun mot pour les exprimer, et sans y penser le moins du monde. Ainsi, quand les Vocabulaires zoologiques seront aussi complets qu'il sera permis de le supposer, on n'aura même pas encore le droit de les considérer comme des panorama de l'intelligence de chaque famille ainsi étudiée.

Chez nous, comme chez les animaux, la pensée est antérieure et supérieure à la parole, de même que celle-ci l'est à l'écriture qui la représente ; toutes deux traînent péniblement et pâlement leur image métaphysique. Nous pouvons bien, sans doute,

par l'effet d'une longue habitude, disserter en nous-même sur une question quelconque ; mais il est bien évident que si notre esprit était moins intimément lié à ses représentations matérielles, nous nous apercevrions plus d'une fois que nous pensons très-gravement et très-sagement, sans avoir recours à l'absurde procédé de la parole inarticulée ou mentale, c'est-à-dire à la parole qui n'existe point.

Nul doute, en effet, que si chez les animaux l'exercice interne de la pensée peut très-bien se passer de mots, que si la matérialisation de cette pensée est complètement indépendante de sa formation et de ses diverses combinaisons, il doit en être exactement de même chez l'homme, quoiqu'en aient dit quelques métaphysiciens, et voilà précisément ce qui nous explique les développements miraculeux de certaines intelligences privilégiées en l'absence des mots et de la société, ce qui semblerait démontrer que la solitude, sans vocabulaires à apprendre par cœur, vaut mille fois mieux, pour le développement de l'intelligence, que ces serres où chaque jour on l'étouffe sous le poids inutile des mots et des paroles. Nul doute aussi que l'on ne parlât moins verbeusement et que l'on ne pensât davantage, car l'aphonie vaut infiniment mieux que la folie. Ces vérités dernières fussent-elles après tout les seules que nous dussions déjà à l'examen du langage des bêtes, feront du moins que nos peines ne seront point complètement perdues.

Le travail admirable que l'intelligence est obligée de faire pour attacher une valeur idéologique à chacun des sons et des demi-sons de la gamme des

voyelles, n'identifie nullement la pensée et la parole : l'on pourrait très-bien penser, quoique l'on ignorât complètement la science des mots et celle de leur représentation, ainsi que cela est arrivé à M. le professeur Lordat (1), et c'est précisément ce qui engagea ce médecin célèbre à dire que nonobstant un sens intime sain, un entendement normal et des organes vocaux *et verbaux* parfaits, on pourrait être atteint d'alalie, c'est-à-dire d'impossibilité de parler.

Abordons maintenant d'autres questions. Les langnes zoologiques sont-elles analogues aux nôtres? En d'autres termes, pouvons-nous supposer que comme celles de l'espèce humaine elles sont également soumises à des règles syntaxiques universelles et constantes ?

Je ne conçois pas qu'une pareille question puisse être posée et surtout discutée sérieusement, et pourtant, comme tant d'autres, elle a été agitée. Nul doute que dans les idiomes humains cette circonstance majeure ne fasse toujours partie intégrante, essentielle même, de la pensée articulée tout aussi inévitablement que le rapport nécessaire des sons avec les différentes circonstances de cette même pensée ; mais après avoir demandé s'il en était ainsi chez l'homme, ne pourrait-on pas raisonnablement la reproduire pour les idiomes des animaux ?

On ne saurait nier que dans toutes les langues essentiellement pathétiques, aussi expressives, aussi pittoresques, aussi compliquées qu'elles le sont

(1) Journal de la Société de Médecine Pratique, in-8°. Montpellier 1843, p, 351.

en général, le fil d'Ariadne d'un pareil labyrinthe ne soit très-certainement les lois du langage, réunies dans ce que l'on nomme si improprement Grammaire ? La Grammaire n'est pas plus que la parole une spéculation avantageuse, une découverte heureuse de l'esprit ou de la raison. C'est tout simplement un complément indispensable de la traduction fidèle de nos pensées. C'est elle seule qui nous permet de représenter la succession des faits ou des idées dans leur ordre matériel, comme chaque mot est un trait particulier de ces mêmes faits ou de ces mêmes idées. Ce sont deux conditions intimes et essentielles d'une seule et même situation morale. Il serait en effet tout aussi impossible de penser sans règles, sans syntaxe, que de le faire sans intelligence. Dès le moment qu'un homme pourrait arriver à parler sans obéir à ces lois inévitables et divines, il aurait perdu complétement l'usage de la faculté la plus précieuse que Dieu lui ait accordée, de la raison. Voilà précisément pourquoi il y a une Grammaire commune à tous les hommes et mal à propos aussi décorée du titre pompeux de Grammaire Générale, avant que l'on connût toutes les langues, tout aussi bien qu'une langue première, et pourquoi des écrivains myopes l'ont prise pour autant de grammaires spéciales qu'il y a d'idiomes différents et cela surtout avant d'avoir étudié les langues de l'Amérique.

Nous ne saurions donc dire maintenant trop haut et d'une manière trop absolue que la loi de l'union des mots est une loi physiologique inévitable pour tous les êtres doués de la pensée et de la parole ; et de même qu'un bon peintre n'arriverait jamais à

tracer un portrait fidèle s'il déplaçait chaque trait, de même la parole ne représenterait jamais la pensée s'il n'en était pas la fidèle portion, la pure réflexion, et c'est précisément là ce qui fait qu'il en est exactement des mots comme des chiffres, c'est-à-dire qu'ils ont aussi leur valeur de position comme expression fidèle de la pensée. Quoique tous les grammairiens des langues indo-germaniques n'en aient pas dit un mot.

La valeur de position des mots est tellement un fait absolu et général que je ne connais point d'idiomes, si cultivés qu'il soient, qui n'en aient conservé quelques exemples. C'est même une des circonstances les plus importantes de la pensée, et c'est pour cela qu'on la respecte sur tous les points du globe, partout enfin où se rencontrent deux interlocuteurs. Les langues cultivées peuvent bien en perdre la trace, mais non pas celles que le peuple conserve avec tant de respect et d'amour. Ainsi, par exemple, dans les langues algonquines comme dans la numération romaine dix et un signifient onze, tandis que un et dix n'expriment que neuf. La seule différence entre les Romains et les Algonquins, c'est que les écrivains latins n'avaient pas de mot pour représenter ce dernier fait idéologique et qu'ils représentaient l'autre aussi mal (*unus decem*) que nous désignons chaque jour la Mère du Sauveur par l'expression de Vierge-Mère, ce qui est propre à toutes les femmes, au lieu de la Mère-Vierge, et l'Homme-Dieu, tandis qu'il faut bien évidemment dire le Dieu-Homme, etc.

On conçoit très-bien que des idiomes purement interjectifs en quelque sorte, puissent tout aussi bien

que les nôtres se passer de règles pour exprimer clairement chacune des souffrances dont l'existence est semée, mais pourtant lorsque l'animal voudra se plaindre et dire qu'il souffre d'une douleur ou de la faim, toutes les fois enfin que l'intelligence le poussera à émettre une idée complexe, il faudra bien nécessairement que sa parole représente exactement sa pensée, et dès-lors que les faits phonétiques se succèdent dans le même ordre que les faits intellectuels ou moraux, ou bien l'intelligence serait gravement malade, ainsi que je l'ai longuement démontré ailleurs. Nul doute enfin que l'esprit ne saurait se dispenser de la puissance que la syntaxe donne aux paroles, et parconséquent de l'indispensable fidélité de la représentation des idées par ces mêmes paroles.

Je sais très-bien que certains philologues profonds ne furent point étrangers aux idées que nous combattons; mais il est plus qu'évident qu'une étude moins superficielle devait donner bientôt un démenti formel à leur opinion. N'avons-nous pas vu l'illustre Vater affirmer que la langue des Chippeways était entièrement dépourvue de formes, comme celle des animaux, tandis qu'elle en est aussi surabondamment pourvue que le Basque? Ceci n'est point étonnant, car les savants en ont toujours dit autant de ce qu'ils ne saisissaient point. Le P. Sagard n'éleva-t-il pas la même accusation contre la langue des Wyandots (Hurons) et les PP. de Nève et Molina contre celle des Othomis?

Ce serait donc une erreur par trop grossière que de croire que la parole, dès qu'elle existe, peut, un

seul instant, ne point être soumise à des lois d'ordre et de succession, véritable représentation de l'ordre et de la succession idéologiques; qu'elle partirait enfin de l'organe phonétique absolument comme le son de la harpe éolienne, c'est-à-dire sans méthode, sans ordre, et par conséquent infidèle à la pensée qu'elle veut retracer et faire connaître entièrement.

Nous ne saurions trop le répéter, la syntaxe n'est autre chose que la liaison forcée, inévitable de nos idées, suivies ou mieux représentées dans le même ordre, lors de leur manifestation vocale. Ceci est de rigueur et de rigueur absolue. En effet, comment pourrait-on concevoir, dès le moment que l'on admet que les mots ne sont autre chose que les différents traits qui nous servent à peindre la pensée pour en former une image exacte et complète, que chacun de ces traits pussent être émis autrement que dans l'ordre où ils se succèdent mentalement? Comment chacun des mots qui concourent à la représentation d'un fait moral ne seraient-ils point placés dans l'ordre naturel de l'importance ou de l'intensité des diverses circonstances pathétiques? C'est tout aussi impossible qu'un bâton sans bout. Aussi, comme on ne saurait en douter, c'est précisément à l'oubli des lois fondamentales du langage, qu'il faut attribuer l'omission inexplicable des Grammairiens européens, qui ne parlent nullement de la valeur de position des mots. C'est là pourtant le langage de la nature et même de la civilisation à certains égards, puisqu'après tout c'est celui de l'intelligence même, circonstance qui explique

pourquoi on le retrouve dans tous les idiomes (1); et conséquemment on ne saurait douter un seul instant que l'Idiomologie des Animaux n'y soit aussi forcément soumise dans toutes ses branches. Tout démontre, en effet, que c'est également la première loi de sa syntaxe et nécessairement la plus inflexible. Enfin, elle est si forte partout, que n'importe dans quelle circonstance, je ne saurais jamais me résoudre à croire qu'il peut exister un vocabulaire, si limité qu'on veuille bien le supposer, qui ne soit pas soumis à l'impérieux besoin d'obéir à l'ordre des impressions et des idées dans leur manifestation phonétique.

Ainsi la valeur de position des mots, commune dans tous les idiomes algonquins, est bien incontestablement aussi une conséquence inévitable et naturelle des opérations même de l'intelligence. Ce sont là des formes et des travaux que la richesse même des vocabulaires n'a fait que rendre de plus en plus indispensablement nécessaire, car le chaos est l'antipode de l'intelligence, tandis que l'ordre en est la règle générale. Or, point d'ordre, point de raison dans le chaos des mots, partant point d'idées claires, et par suite inextricable confusion : c'est la parole impuissante, réduite à ses éléments sans valeur ; c'est la casse de l'imprimeur avant que de chaque lettre empruntée dans l'ordre voulu il ne compose des mots. Cet ordre est donc on ne peut plus essentiellement indispensable à la pensée comme aux

(1) Pierquin de Gembloux, Idiomologie Antique et Moderne de la France Naturelle, 5 vol. in-8°.

faits qui le font naître, et tout aussi exactement que celle-ci l'est aux différents sons qui concourent à sa représentation. En un mot il est nécessaire partout, et il l'est bien plus encore lorsqu'il s'agit de s'élever à des idées complexes.

Si j'ai encore une fois la hardiesse de dire toute ma pensée, ou du moins d'avouer jusqu'oùse sont étendues depuis vingt ans ou mes recherches ou mes réflexions à ce sujet, j'avouerai que s'il s'est trouvé des écrivains assez peu instruits pour soutenir que les idiomes des sauvages, pas plus que nos patois, n'avaient de syntaxe, c'eût été surtout dans le cas présent que cette assertion étrange eût pu, de prime abord, ne point paraître aussi absurde, et passer même aux yeux de quelques-uns pour une vérité philosophique La syntaxe naît avec la pensée, et par suite antérieurement aux langages qui n'en sont, après tout, que la représentation. La syntaxe est un fait congénère à la pensée, et par conséquent celle-ci ne saurait être fidèlement rendue si l'autre était légèrement blessée. De tout cela, il faut conclure que la Syntaxe fait partie intégrante de l'Idiomologie des Animaux, aussi inévitablement que la pensée ou l'affection. Est-ce qu'il dépend de nous, en effet, d'admettre dans la douleur ou dans la joie d'autres cris que ceux que l'organe a la fonction et l'habitude de produire alors, et cela sur un point toujours déterminé de son étendue? Et comme il y a des nuances extrêmes dans toutes les souffrances, comme celles-ci ont leur période d'accroissement et de décroissement, pense-t-on, par exemple, que la voix puisse également suivre un autre

ordre, et que nous pourrons exprimer la peine que nous fait éprouver la plus vive douleur, par l'interjection ou le verbe interjectif affecté à la plus faible? Eh bien, de même qu'il y a un ordre inévitable dans la succession des mots, il en est un aussi dans l'émission des différents sons élémentaires qui les constituent.

Ces sons élémentaires ont-ils débuté par être isolés? L'animal, comme l'homme, en a-t-il forcément réuni plusieurs pour former un seul et même mot, afin de représenter tout un fait, toute une affection, par différents sons empruntés aux tons attribués à tels ou tels points pathétiques de l'organe vocal? C'est ainsi du moins que je conçois l'Idiomologie des Animaux, sans penser toutefois que, comme dans celle de l'homme, l'art ou la science ait jamais pu y introduire des mots composés ou mixtes. Ici tous les mots, quelque longs qu'ils soient, sont complexes comme sons pathétiques, et constamment élémentaires comme mots. Aussi, quoi qu'on ait pu dire en idiomologie humaine, je n'ai jamais pensé et je n'ai jamais pu me prouver que les idiomes zoologiques fussent monosyllabiques, et il n'y a point de langues dans ce cas, ni même dissyllabiques, quoiqu'incontestablement ces mots soient aussi composés de sons élémentaires, représentés par des voyelles auxquelles on joignit ensuite des consonnes, qui toutes avaient une valeur idéologique ou pathétique, décomposition dernière, véritable synthèse à laquelle on ne saurait peut-être arriver complètement aujourd'hui pour aucune langue écrite.

Ainsi, règle absolue et générale tant pour

l'homme que pour les animaux, l'expression suivra toujours forcément les phases de la douleur ou du plaisir : elle croîtra d'énergie ou faiblira au fur et à mesure que le mal sera plus vague ou plus intense; mais dans tous les cas, l'ordre inévitable qui préside à l'arrangement forcé des mots, est le même que celui qui dirige le choix des sons élémentaires. Ces deux phénomènes physiques sont forcés et sous la loi suprême du moral, comme toute autre chose. Est-ce que l'enfant qui a si vite fait son petit dictionnaire sur le cercle et l'étendue de ses besoins ou de ses plaisirs, agit autrement? Les exprime-t-il ensuite autrement qu'il ne les sent, c'est-à-dire que dans l'ordre de l'importance qu'il leur donne ?Mét-il autant d'accentuation dans l'expression de ses faibles désirs que dans celle de ses plus impérieuses volontés? M. Lordat rapporte qu'un personnage de deux ans lui racontait ainsi une grave anecdote dont il était le héros, car les enfants et les sots sont constamment les héros de tout ce qu'ils ont vu, tant l'homme est naturellement égoïste et personnel! Chameau.... esplanade.... homme.... singe.... pampam! Il dit tout cela avec joie, emphase et labeur, mais avec vivacité. Eh bien, il ne me paraît nullement douteux que c'est ainsi que les animaux doivent construire leurs phrases, leurs narrations. Mais croit-on qu'il n'y ait point de lois syntaxiques dans le narré de cet enfant, quoiqu'il soit privé de tant de parties du discours? Croit-on que ces mots ne soient point rangés dans l'ordre d'importance que l'esprit de l'enfant accordait à chacune des circonstances du fait raconté ?

Malgré cette simplicité élémentaire des phrases et des mots, ce serait à tort que l'on pourrait croire que les Animaux sont extrêmement bornés dans l'émission de leur pensée. Il y a dans leurs idiomes, comme dans les nôtres, une foule de circonstances phonétiques que l'alphabétisme de toutes les nations est dans l'impuissance absolue de rendre aux yeux, en sorte que tout ce qui n'est point dans la forme bien arrêtée des mots se retrouve toujours dans les inflexions, les intonations, etc., que nos lettres ne peuvent jamais formuler. C'est là ce qui entravera long-temps les progrès de l'étude des idiomes dont nous nous occupons en ce moment. Un fait acquis à la science dès à présent, car il est incontestable, c'est qu'en général les Animaux suppléent par ces moyens à l'absence des inflexions déclinatives ou conjugatives des langues indo-germaniques, de même qu'aux affixes de tout genre du Copte et de toutes les langues sémitiques, ainsi qu'aux particules significatives du Chinois. C'est, comme on le voit, l'articulation expressive de la pensée saisie à sa plus simple existence, quoique comprenant sans nulle confusion le plus grand nombre d'idées possibles, dans le plus petit nombre de mots, exactement comme chez les tribus sauvages de l'Amérique. C'est même, grâce à l'aide de ces procédés, que leurs idiomes, quoique réduits à une ou deux parties du discours, n'en expriment pas moins, par le secours puissant de l'intonation, de la prosodie, du pathétisme enfin, tout ce qu'ils ont intérêt à exprimer en donnant simplement à ces mêmesparties du discours, par le fait d'une exten-

sion toute pathétique, la valeur précise et puissante que nous donnons à nos pensées par les secours infinis que nous puisons dans l'arsenal riche et varié de toutes nos espèces de mots.

Ainsi, quelle que soit la véhémence de la passion ou l'impétuosité du besoin, l'animal ne prononcera pas toujours exactement de la même manière, mais reproduira constamment le même son, autrement modulé selon les cas, dans les circonstances identiques. Il s'exprimera toujours par des mots équivalents à ceux-ci : souffrir; aimer, craindre, manger, boire, etc. Dès lors il est évident que l'Idiomologie des Animaux, sous le rapport glossologique ou syntaxique, doit être aussi simple que celle du céleste Empire, et comme toutes les langues de la Chine celles des Animaux observeront constamment la règle importante et pour ainsi dire unique de la valeur de position des mots, que le latin lui-même ne dédaignait pas toujours, pas plus que toutes les langues inversives. Comme les idiomes du céleste Empire, ceux des Animaux m'ont paru complètement dénués de formes et se passer très-bien aussi de liaisons grammaticales. Si ces conditions spéciales n'ont certainement point varié depuis Confucius, quant au Chinois, il est à peu près certain qu'il en est de même quant à l'Idiomologie des Animaux. Chaque idiome en effet est né successivement le même, dans chaque famille zoologique, depuis le jour de la création, sans que je nie toutefois que la domesticité et surtout l'intime familiarité, de même que l'éducation, ne puissent étendre à la fois les bornes de leur intelligence et de leur parole.

M. Duponceau a dit, avec juste raison, ce serait une question curieuse à examiner que celle de savoir quelles sont les parties du discours indispensablement nécessaires à la formation d'une langue, et quelles sont celles dont elle pourrait à la rigueur se passer. Ce n'est qu'en comparant toutes les langues existantes que ce problême pourra être résolu. Il semblerait, au premier coup-d'œil, qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de ce qu'on appelle *Parties du Discours* qui soit indispensablement nécessaires à la représentation ou à l'expression des idées.

A l'époque où notre savant compatriote écrivait ces lignes, le Mithridate avait déjà fondé la Grammaire Comparée pour l'Idiomologie Humaine, et il s'agit aujourd'hui d'en rechercher aussi les lois, quant à l'Idiomologie des Animaux. Tout ce qu'il a dit ou supposé, me paraît aujourd'hui démontré parfaitement, grâce à l'étude grammaticale de l'Idiomologie des Animaux, ainsi que l'on va bientôt en être convaincu, et nous avons à ce résultat plus d'un intérêt essentiellement grave. En effet, comme la Grammaire et la Glossologie dévoilent on ne peut plus heureusement l'intelligence qui les créa, ne serait-ce pas là aussi, pour les animaux comme pour l'homme, un moyen à la fois diagnoctic et dynamométrique, si je puis m'exprimer ainsi, de l'intelligence servie par des organes?

Ici les faits se présentent tout nus, ce sont des perceptions simples et c'est sans artifice d'aucune nature que l'animal les transmet ou les communique. Enfin, la Grammaire de l'Idiomologie des Animaux ne nous mettra-t-elle point sur la route réelle que

les Métaphysiciens crurent avoir dévinée, et qui dès-lors n'hésitèrent point à tracer une route uniforme pour la création de la pensée parlée? Ainsi, l'on aurait commencé, selon eux, par dénommer les objets visibles; aux noms génériques auraient succédé les noms spéciaux. Vous pouvez voir, dès-lors, combien l'intelligence de l'homme est philosophique dès ses premiers pas. Adam Smith prétendit, au contraire, que les noms de genre ont été formés avant ceux d'espèce, et que l'on a dit le fleuve ou la rivière avant de dire la Seine ou la Marne. Croit-on donc bien sérieusement que le premier besoin et le premier plaisir qui réclament des noms soient les fleuves, les rivières ou les arbres? Quoi qu'il en soit, de là on aurait passé aux adjectifs, aux pronoms, aux verbes et ainsi de suite. Cette théorie faite à plaisir, et sans travaux préalables d'érudition, est évidemment fausse, non pas seulement d'après les lois de l'Idiomologie des Animaux, mais comme on peut s'en assurer facilement aujourd'hui, d'après l'Idiomologie des populations indigènes de l'Amérique, qu'il faut enfin prendre aussi en considération dans la Philologie comme dans la Grammaire générales.

On a dit, en général, que le fondement de toutes les langues humaines sont les mots qui désignent les choses, et pourtant nul doute que ces parties du discours ne soient complètement étrangères à l'Idiomologie des Animaux, comme on peut très-facilement aussi s'en assurer. On conçoit en effet que les animaux puissent très-bien s'appeler sans se nommer, car cela arrive très-souvent à l'homme. De là, résulte donc l'inutilité manifeste des *noms propres*,

des *pronoms personnels*, etc., et l'on comprendra tout aussi facilement qu'ils n'aient pas besoin non plus du secours des *substantifs* pour désigner les choses. Leur vie et ses besoins peu nombreux se passent parfaitement bien de ce luxe de paroles, et la preuve d'ailleurs qu'il en est réellement ainsi, c'est qu'au lieu d'avoir des noms différents pour chaque individu, dans chaque famille, lorsqu'ils veulent s'appeler ils émettent au contraire constamment le même son, la même articulation.

Les Idiomes Zoologiques pas plus que le Mahican, le Lenapé, ou toutes les langues Algonquines, ne sauraient avoir non plus d'*adjectifs*, puisque cette partie du discours exprimant aussi des modifications pathétiques existantes, se confond naturellement dès-lors avec le verbe. Une autre raison encore de son absence dans l'Idiomologie des Animaux, c'est qu'elle désigne surtout une qualité sous forme abstraite, raffinement intellectuel dont bien évidemment les animaux ne sont pas susceptibles, et qu'il leur serait d'ailleurs fort inutile de connaître. Ainsi il y aurait bien incontestablement pléonasme dans l'Idiomologie des Animaux si l'on y rencontrait à la fois le Verbe et l'Adjectif qui n'en diffère après tout que par la forme, ou même qui n'est tout bien considéré qu'un verbe incomplet comme le substantif et prenant souvent, comme dans les langues Algonquines, la forme du verbe.

L'absence de l'adjectif semblerait autoriser à croire que le *superlatif* est également inconnu dans l'Idiomologie des Animaux. Ceci serait une grave erreur, à moins que l'on ne voulût confondre le superlatif

avec l'adverbe, mais nous allons voir que ce n'est guère possible. Cependant quoique l'Idiomologie Zoologique n'ait point de superlatif pour rendre l'extrême joie, l'extrême douleur, ou l'extrême colère, elle y arrive par un autre procédé que nous retrouvons également dans l'Idiomologie Humaine, et qui est surtout parfaitement perceptible dans la colère du Chien, du Chat, du Lion, du Tigre, etc., comme dans celle de l'homme de toutes les nations. Je me suis très-souvent convaincu que les Animaux parvenaient à représenter ces différents états moraux, soit comme les Hébreux, en répétant plusieurs fois de suite le même mot, interjection ou verbe peu importe, soit, et c'est ce qui arrive plus fréquemment encore, comme chez les Madékass, par exemple, et je dirai même comme chez tous les peuples en proie à une passion violente, c'est-à dire en prolongeant démesurément la voyelle ou syllabe initiale ou médiale de l'interjection ou du substantif verbal. Ainsi, par exemple, les Madékass rendent notre mot *grand* par *be*, comme dans la langue des Moutons où cette expression n'a pourtant pas la même valeur idéologique. Selon que ces peuples veulent donner une idée de plus en plus forte de la grandeur, ils prononcent la voyelle comme si elle était redoublée, triplée, quadruplée, etc., *bée*, *béée*, *bééééé*. Ils allongent de même *ratchi* (mauvais) pour obtenir le même résultat. En effet, lorsqu'ils veulent désigner quelque chose de très-mauvais, ils traînent la première syllabe en appuyant fortement dessus pendant environ deux secondes et presque toujours avec un air d'acclamation. Ce procédé

pathétique n'est même pas étranger à nos paysans et démontre que tous les animaux, comme tous les hommes, soumettent leur phonétisation à leur pathétisme.

L'article, n'étant qu'un adjectif déterminatif, existe, exprimé ou sous-entendu, dans la majeure partie des branches de l'idiomologie humaine, et sa présence n'étant pas indispensablement nécessaire à la peinture de la pensée par la parole, il est plus que naturel de conclure que l'Idiomologie Zoologique ne possède pas plus cette partie du discours que la langue Russe et ses Patois.

Nous en dirons autant des *Adverbes*, qui qualifient le verbe comme l'adjectif qualifie le substantif, et qui ne marquent ni l'affirmation, ni la négation, ni le temps, qui, après tout, ne représentant que des abstractions, ou que les Animaux n'apprennent point, ou qu'ils ne connaissent pas plus que les innombrables idiomes des tribus Indiennes et qui ensuite n'ont guères d'autres propriétés grammaticales que celles du superlatif des verbes. Il est par conséquent à présumer qu'ils rendent encore par le procédé de l'alongement ou de la répétition, ainsi que par le ton ou l'accentuation, les *prépositions* et les *conjonctions* qui, à proprement parler, ne sont pas plus des mots que les affixes, et qui, constituant un luxe superflu, ne sauraient se trouver dans l'Idiomologie Zoologique. Elles sont bien évidemment l'œuvre d'une civilisation avancée, une incontestable invention de l'intelligence humaine et non une simple sugestion de la nature, puisqu'isolées elles n'ont absolument aucune valeur. L'on conçoit tout natu-

rellement que l'on ne doit pas plus rencontrer les *pré-positions* et les *conjonctians* dans l'Idiomologie Zoologique que dans la majeure partie des langues indiennes, les Chyppeways exceptés qui ont le καὶ avec la même valeur. L'*interjection* seule est nombreuse dans les langues des Animaux et qu'elle soit verbifiée ou substantivée, ce qui revient au même, c'est réellement là le fond de l'Idiomologie Zoologique.

Ainsi donc l'on ne trouve dans l'Idiomologie des Animaux que l'*interjeetion* et le *substantif* verbal, modifiés par le pathétisme, selon l'opportunité.

Dans tous les cas la simplicité presque chinoise des résultats que nous venons d'obtenir atteste l'indépendance de notre esprit, l'absence de toute préoccupation scientifique ainsi que le dégré de certitude ou tout au moins de probabilité de nos recherches et de notre observation soutenue et répétée. En effet, maître de nous on ne pourra point, j'espère, nous reprocher, comme aux auteurs des recherches sur l'Idiomologie Mexicaine, par exemple, d'avoir tout osé pour faire accorder les formes grammaticales de l'Idiomologie des Animaux avec celle du Grec, du Latin, du Français, etc. Dans notre isolement nous n'avons vu que la nature, parce que nous ne cherchions qu'elle. De tout ceci, l'on doit conclure que rien ne ressemble autant aux innombrables Idiomes des sauvages des deux Amériques que l'Idiomologie Zoologique, ainsi que l'on peut aisément s'en convaincre, grâce aux travaux récens des savants indigènes.

A part cette circonstance même, quoi d'éton-

nant que les animaux puissent construire leurs phrases, alors qu'ils manquent de certaines parties du discours, alors que les verbes se subtantivent ou que les substantifs se verbifient, sans qu'ils puissent toutefois se conjuguer, en un mot, qu'ils se réduisent au présent de l'infinitif, comme dans l'Idiomologie humaine, qui de plus a l'avantage presque général de le conjuguer. Est-ce que les indigènes de l'île de Madagascar s'expriment différemment ? Non certes, puisqu'en fait de conjugaisons ils n'ont également pour tout temps, pour tout mode, que le présent de l'infinitif Ainsi, *mangui* veut dire se taire, *vese,* nager, etc., et cela se conçoit, puisque le verbe représente les accidents pathétiques existant actuellement. Aussi dans l'origine des langues un mot servait à la fois de nom et de verbe, et la preuve, c'est qu'on retrouve ces deux formes d'un même mot dans toutes les langues humaines, D'après cela, l'on concevra parfaitement pourquoi l'Idiomologie Zoologique, ainsi que l'Idiomologie de la Polynésie et même des deux Amériques, tout comme certaines langues sémitiques manquent des temps du présent et ne possèdent pas non plus les verbes être ou avoir. Dans tous ces cas, l'idée superflue de l'existence n'est point exprimée : c'est un pléonasme dont l'Idiomologie humaine est seule capable dans la majeure partie des cas. Il est évident en effet que celui qui dit *je suis*, pourrait très-bien se passer de cette affirmation, puisque s'il était mort il ne parlerait pas ; aussi *ego sum qui sum* est-il intraduisible pour ces idiomes innombrables. Ce verbe regardé comme indispensable par tous les grammairiens est donc inu-

tile aussi, c'est du luxe et les Animaux n'en ont point en paroles. C'est si vrai que très-souvent nous disons comme les Outawass, à qui le canot (*ouatchimanet*)? oh mon Dieu! *Péter's Book* (Péter his Book) que nous dirions même en français, (Pierre, son livre.) Que penser maintenant de l'opinion de Condillac qui voulait qu'à l'origine des langues, le premier verbe inventé ait été celui qui marquait l'existence et que tous les autres même n'étaient encore que lui, uni à un substantif (1)? MM. Cousin et Jouffroy qui m'honorait de son amitié, n'ont-ils pas l'avantage d'avoir émis les premiers la théorie philosophique appuyée par l'Idiomologie Nouvelle?

Ici comme dans les langues algonquines le verbe, non conjugué même, est la clé du langage et concentre en lui, c'est-à-dire en une seule parole, une multitude d'accessoires à l'idée verbale. Aussi peut-on dire du verbe, de l'Idiomologie Zoologique, ce que le docteur Edwin James en dit, quant aux langues algonquines, alors qu'il le compare à Atlas portant le monde sur ses épaules. C'est enfin le substantif indéclinable, comme dans le système général des langues de l'Amérique

La grammaire des Idiomes Zoologiques est-elle aussi compliquée que celle des langues humaines et surtout que celles du Nouveau-Monde? Nous venons d'exposer rapidement tout ce qu'une infatigable et longue réflexion a pu nous révéler ou nous autoriser à croire. Je ne pense pas que nous soyons jamais en état de répondre mathématiquement et plus com-

(1) Cours d'étude. Grammaire, chap. VIII.

plètement sur ce point important de l'Idiomologie des Animaux. Aller au-delà de ce que nous avons déjà osé dire, serait, ce me semble, une témérité beaucoup plus nuisible qu'utile. Sauf toutefois ce qu'une étude plus approfondie, ou mieux faite, pourra dévoiler à l'avenir, nous avons vu que les Idiomes Zoologiques ne sont guères composés que d'exclamations, d'interjections ou de substantifs verbaux, et que le superlatif et l'adverbe sont remplacés par un double procédé commun à l'Idiomologie humaine, modifications on ne peut plus naturelles sans doute, mais extraordinairement habiles et que produit l'intelligence inculte, dans ses divers dégrés de développement, agissant sur l'organe qui lui appartient et qui lui sert d'interprète : organe qui, dans ce cas, représente ainsi la douceur ou la véhémence du pathétisme par l'habitude de la parole ainsi que par l'éducation ou la transmission de ces mêmes créations phonétiques.

Nous venons de voir bien évidemment que l'on retrouvait en général dans l'Idiomologie humaine les divers procédés syntaxiques ou grammaticaux des Idiomes Zoologiques et qui nous paraissent bizarres, à nous qui ne connaissons guères que les formes grecques ou latines des noms, des articles, des verbes, des substantifs, des superlatifs, des adverbes, des prépositions, des conjonctions, etc. Tout cela ne fait-il pas légitimement présumer aussi, 1° l'identité d'une langue primitive, commune aux animaux comme aux hommes et point de départ de toutes les langues des temps antiques et des temps modernes? 2° La possibilité de la réunion dans une

seule et même partie du discours, de toutes celles admises jusqu'à présent par les divers grammairiens, tant elles rentrent naturellement les unes dans les autres par différents points?

Je ne saurais même, à ce propos, me résoudre à passer sous silence une observation qui me semble confirmer également les récits de la Bible, puisque plus les langues remontent haut dans les temps reculés, plus on retrouve fréquemment encore l'emploi du procédé syntaxique de l'Idiomologie des Animaux, consistant à dériver certains verbes des interjections ou des exclamations, afin de mieux représenter l'action dont cette espèce de mots ne formule après tout que la situation actuelle et momentanée, car pour les bêtes le présent est tout. L'hébreu, le sanscrit, le grec, le latin, le français lui-même ont des verbes ainsi construits. Ce sont en quelque sorte des interjections verbifiées, et cette méthode, savante en apparence, est tellement le produit inévitable des fonctions cérébro-phonétiques, qu'il ne serait pas difficile de trouver encore des exemples analogues dans toutes les langues modernes de l'espèce humaine. Ainsi, par exemple, si les Grecs avaient πολυ-γη-θης et γη-θεω (γε! γε!), les Romains *geh-mere* (veh! geh!) *vapulare* (vah! ah!) les Français, hahanner (ah! ah!) huer (hu! hu!) hous-piller (hous! hous!) se garer (gare!) etc., modifications verbales évidentes de l'interjection, et on ne peut plus communes aussi dans l'Idiomologie Zoologique, ainsi que peuvent en donner un exemple le Chien qui vient de recevoir une blessure grave, la Tourterelle qui gémit dans la saison des amours, la Tortue en colère

parce que la brosse, frottant sa caparace, endolorit ses membres etc. C'est précisément là ce qu'avait parfaitement entrevu Schlegel lorsqu'il a dit, dans ses Observations sur la Langue et la Littérature Provençale, qu'en modifiant les lettres radicales, et en ajoutant aux racines des syllabes dérivatives on forme des mots dérivés de diverses espèces, et des dérivés de dérivés, on compose des mots de plusieurs racines pour exprimer les idées complexes et, aurait-il dû ajouter, ce mécanisme qui commence à l'accouplement des lettres, à la syllabation philologique ou idéologique, est involontaire, irrésistible, inévitable même et par conséquent commun aux deux Idiomologies.

Si, comme je m'en suis assuré très-souvent, toutes les parties du discours, que nous avons vu exister réellement dans l'Idiomologie Zoologique, peuvent être employées séparément, quoi d'étonnant que la grammaire de l'Idiomologie Zoologique soit comme celles des langues Indiennes ou de celles de l'empire Chinois, composée de mots isolés, dyssillabiques ou tryssillabiques, dépourvus d'inflexions et de ces liaisons qui nous paraissent si essentielles à la formation et à la constitution du langage ? N'est-ce pas, en quelque sorte, l'étonnante simplicité des langues de l'Asie ? Mais il est encore une observation fort curieuse et fort importante, que nous ne devons pas omettre, c'est que de même que les idées se succèdent ou sont complexes, de même les mots qui représentent chacune d'elles se suivent et se lient en quelque sorte. Cette manière d'accumuler ainsi les mots quand les idées se pressent, n'est pas

exclusive à l'Idiomologie des Animaux; elle se retrouve aussi chez les Macmacs ou Souriquois, chez les Abénaquis, et il en résulte, dans les deux cas, des mots d'une longueur apparente fort extraordinaire; mais, circonstance fort remarquable aussi dans les deux cas, c'est que ce sont toujours des substantifs qui expriment constamment des situations pathétiques, ce qui prouve, je crois, que dans aucune langue les mots représentant des idées abstraites n'ont été faits les derniers, et que si on ne les trouve pas dans l'Idiomologie indo-germanique, c'est qu'elle est trop vieille et qu'ils en ont disparu. Voilà ce qui explique l'interminable chant pathétique du Rossignol, du Canari, etc. Si l'on y remarque des différences notables, c'est que la même phrase peut, comme en latin, être construite de cinquante manières différentes avec les mêmes mots. C'est l'histoire de : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour; d'amour vos beaux yeux, belle Marquise, me font mourir d'amour, etc.

De tout ceci concluons qu'il en a été des grammaires comme des langues elles-mêmes, qu'elles sont allées aussi en se développant, en s'étendant. En un mot, la Grammaire primitive de l'Idiomologie Humaine était-elle aussi simple que celle de l'Idiomologie Zoologique? Dans l'affirmative, les Idiomes du Nouveau-Monde seraient incontestablement les plus anciens et les patois basques les plus récents, ainsi que nous l'avons démontré par d'autres moyens il y a déjà bien long-temps. En effet, les uns sont polysynthétiques et les autres ne le sont pas. Ici enfin, comme dans le Chinois et l'Othomis, le sens de la phrase détermine toujours la valeur exacte du mot

Il y aura un point de Glossologie qu'il sera très-intéressant de chercher à constater dans l'Idiomologie Zoologique, car c'est un phénomène on ne peut plus fréquent dans l'Idiomologie Humaine. Je veux parler de l'isophonie ou homophonie sans aucune trace de synonimie. En effet, il n'y a pas sur la surface du globe un seul idiome qui ne contienne quelques mots que l'on ne retrouvât dans un autre, et presque toujours avec une valeur idéologique différente. Il en est de même dans l'Idiomologie Zoologique : ainsi le Butor (*Ardea Stellaris*, C.), reproduit la parole du Taureau, et cette circonstance extraordinaire n'avait point échappé au génie d'observation dont le peuple est doué, car c'est de là qu'il tire sapropre dénomination (*Bos-Taurus.*); le Canari (*Fringilla Canaria*, L.) et la Pintade, quelques cris du Wistiti commun, etc. Ceci est également un fait hors de doute, mais ces mêmes mots, communs à plusieurs familles Zoologiques, ont-ils aussi la même signification? C'est ce que je n'ai pu constater encore et dont pourtant il importe aussi de s'assurer. Enfin, et ceci soit dit en passant, je ne sais pas encore jusqu'à quel point le peuple a eu raison de faire deux idiomes distincts, ainsi que l'annonce la différence des dénominations, de la langue des Corbeaux (*Corvus Corax*, L.) et de celle des Grenouilles (*Ranæ*).

Avec l'aide de tout ce que je viens d'exposer, je n'ai nullement la prétention de m'élever jusqu'à la traduction de la chanson du Rossignol, ainsi que Dupont de Nemours eut la hardiesse et le malheur de le tenter, en homme qui ne se doute nullement des difficultés que présente un semblable travail.

L'Idiomologie Zoologique n'est point assez avancée pour cela, et de plus le système de traduction suivi était inadmissible. En effet, cet écrivain suppose, sans nulle recherche sans aucune discussion, deux choses qui, selon nous, n'existent point. D'abord, une langue aussi riche que celle des hommes civilisés, et de plus, une syntaxe aussi compliquée, dans ses procédés, que la syntaxe humaine ; car je passe même sous silence l'impossibilité des doctrines littéraires Voltairiennes chez les Rossignols. Ce badinage spirituel n'est point l'œuvre d'nn physiologiste, ni d'un philosophe et encore moins d'un philologue. C'est tout simplement une débauche d'esprit aussi spirituelle, aussi gracieuse que la Romance du Chien de mon célèbre ami Creuzé de Lesser. Dans notre opinion, une traduction réelle de la parole, plus ou moins accentuée, allant même jusqu'au chant si pur et si cadencé du Rossignol, ne saurait jamais être qu'une suite d'interjections, d'exclamations ou de substantifs verbaux, avec un nombre infini de variations sur le même son, qui en partagent la durée et en rendent l'expression plus vive, plus poignante ou plus agréable. Nul doute enfin, que le Vocabulaire de chaque famille Zoologique ne se borne à un très petit nombre de sons, ayant une valeur pathétique bien arrêtée, subissant de légères modifications de durée, de force et d'intonation, selon la faiblesse ou l'intensité de la passion, au moment où l'animal chante ou crie dans l'ordre syntaxique inévitable.

L'Idiomologie Nouvelle est-elle, comme celle de l'espèce humaine, composée de mots formés

par l'habile et savant mélange des voyelles et des consonnes? Ou bien, comme chez certaines tribus sauvages, les Vocabulaires Zoologiques sont-ils exclusivement composés de mots d'une étendue plus ou moins variée et variable, sous le point de vue de la prononciation ou de l'accentuation et formés exclusivement de voyelles?

On a singulièrement exagéré la difficulté que quelques animaux éprouvent à prononcer certaines consonnes, et l'on s'est cru, bien à tort, autorisé à en conclure que la conformation anatomique des organes vocaux expliquait très-bien ce phénomène. Et en outre, comme il a plu aux grammairiens de classer les consonnes d'après les parties anatomiques qui concourent à leur articulation chez l'homme, avant d'examiner si les animaux privés de ces mêmes parties ne les prononçaient pourtant pas, on en a trop rigoureusement conclu que tous les animaux ne pouvaient point prononcer toutes les consonnes. C'est comme si l'on avait pris les Chinois pour point de départ de l'alphabétisme universel et que l'on eût dit alors: l'homme ne peut pas prononcer B, D, R; ou bien B, P, D, T, si l'on était parti des Misniens.

Un fait constant, c'est que dans certains idiomes Zoologiques, de même que dans ceux de l'espèce humaine, les voyelles abondent beaucoup plus que les consonnes, et si, jusqu'à ce jour, les animaux peuvent donner toutes les voyelles, en est-il de même quant aux consonnes? L'articulation des consonnes, en d'autres termes, est-elle bien réellement liée aux parties anatomiques désignées par les

grammairiens, et leur absence chez les animaux, est-elle très-certainement la conséquence naturelle de l'absence, ou mieux de la privation de ces mêmes organes? Dans tous les cas quelle doit être la nature matérielle de ces différents mots? Je ne doute nullement que l'étude attentive de l'Idiomologie Zoologique ne démontre un jour que les différentes classes d'animaux articulent toutes nos consonnes, partant que la classification organique de ces lettres est complètement vicieuse, et, quant à la dernière question, je crois avoir rapporté tout ce qu'il était permis de dire aujourd'hui.



CINQUIÈME PARTIE.

GLOSSOLOGIE.

Les bêtes parlent et s'entendent entre elles tout aussi bien que nous, et quelquefois mieux.

Le père BOUGEANT.

—

J'avais recueilli encore quel signes particuliers ; lorsque voulu les mettre en ordre, je suis aperçu que leur significatio n'était pas toujours en rapport avec leur conformation. Il est donc présumable qu'ils ont été, pour la plupart, fort mal copiés. J'attendrai pour les faire connaître, etc.

L'abbé PROMPSAULT.

—

Celui qui commence un livre n'est que l'écolier de celui qui l'achève.

Antoine DE LA SALLE.

IDIOMOLOGIE

DES

ANIMAUX.



La Bible dit positivement qu'Adam attribua à chaque animal le nom qui lui convenait et qu'il devait conserver. N'est-ce pas déjà donner une idée suffisante de l'immense supériorité du roi de la création sur toutes les autres intelligences servies par des organes?

Postérieurement au grand cataclysme phonétique, ces noms s'altérèrent ou se perdirent, et chaque tribu humaine, ignorant les dénominations adamiques, fut contrainte d'en former de nouvelles, qu'elle puisa tout naturellement dans les caractères anatomiques qui la frappèrent le plus, ou dans tout autre accident, mais, circonstance fort extraordinaire! c'est que dans aucun idiome connu, tous les noms de la parole de chaque tribu zoologique ne furent point tirés de celui de l'animal, sauf de rares exceptions. Ainsi, les Français ne disent point rossignoliser, hirondéliser, fauvétiser, alouétiser, moutoniser, chevaliser, éléphantiser, etc., quoiqu'au lieu

de boviser, nous disions, ce qui vaut mieux, beugler, que les étymologistes prennent pour un mimologisme, piailler (pie), corbiner (corbeau), chevroter, etc., que nous avons adoptés, dans l'usage vulgaire, tout comme les Romains se servaient métaphysiquement de *adhinnire*, etc. Ce procédé, si naturel et si philosophique, n'a guère été employé que dans l'Idiomologie humaine, quoique la règle ne soit pas sans de nombreuses exceptions. En effet, que les peuples soient policés ou non le même phénomène se reproduit toujours. Ainsi, en Chippéway, le nom de la parole (*Migid*) du Chien, ne dérive nullement de celui de l'animal (*Énimous*) etc. Il en est de même dans toutes les langues algonquines, et l'on pourrait même étendre cette observation jusqu'à l'Idiomologie des deux Amériques et de la Polynésie.

Il en est exactement ainsi pour les langues savantes: le sanscrit, par exemple, donne le nom de *Kakh* (Kakhati, à la troisième personne de l'indicatif), à l'idiome des Makaques (*Kakhi*); d'*Avati* à celui du Bélier (*Avi*); de *Vedati* à celui du Chat (*Vidala*); de *Bhachati* à celui du Chien (*Bhachako*); de *Gadjati* à celui de l'Éléphant (*Gadja*); mais toutes les autres dénominations dérivent de toute autre source.

Les Grecs ont suivi les mêmes procédés appellatifs : Ainsi de *γρυλλος*, ils ont fait venir Γρυλλιζω (grogner) : *Στρουθιζω* vient de *στρουθος* (parler comme les moineaux) : Κωγμω de Κοξ : *ογκομαι* de *ονκος*. Les Romains se sont bien moins écartés encore de cette méthode, puisqu'ils dérivèrent *gruere* de *Grus ; cucullare* de *Cucullus ; ululare* de *Ulula ; boare* de *Bos ; barrire* de *Barrus*; *felire* de *Felis*, etc.

De tous les peuples qui ont le plus observé la nature, de tous ceux qui ont accordé le plus d'attention à l'Idiomologie Zoologique, les Romains et les Chinois sont placés aux deux extrêmes de l'échelle. Il n'ya peut-être pas de langue aussi riche que le latin sous ce point de vue et il n'y en a pas d'aussi pauvre que le chinois. Ce phénomème philologique a également une cause, et je ne crois pas qu'il faille la chercher ailleurs que dans la religion qui comme offrande ou comme divination, accordait à la zoologie une importance toute particulière chez les Romains.

Parmi les réflexions qui naissent tout naturellement des recherches de ce genre, nous ferons seulement remarquer encore que ces dénominations sont quelquefois communes à plusieurs familles zoologiques; confusion qui annonce l'absence d'observation approfondie, et qui, sous ce rapport, assimile toute langue à l'ignorance presqu'absolue de celle des Chinois. Dans tous les cas, peut-on croire que ces différentes tribus parlent un même idiome, ainsi qu'autoriseraient à le croire de pareilles dénominations? Les hommes, ou se sont trompés évidemment ou n'ont point voulu observer. Ainsi pour le français, le Hibou et la Chouette qui huent, le Chat et le Léopard qui miaulent; la Grenouille et le Mangou qui coassent; le Guêpier, la Linotte, le Roitelet et l'Hirondelle qui gazouillent; le Loup et l'Orfraie qui hurlent; le Ramier, la Tourterelle et le Pigeon qui gémissent ou qui roucoulent; le Sanglier et le Canard qui nasillent; l'Ours et le Sanglier qui grommelent, etc., parlent-ils donc très-certainement la même langue?

Cela n'arrive pas seulement au français, mais à toutes les langues, et le latin lui-même, si prodigieusement riche sous ce rapport, offre aussi des rapprochements analogues. Ainsi, l'Onagre et le Bœuf gémissent (*gemere*). Mais c'est bien pire encore dans les idiomes du Celeste Empire, où le même signe (*ming* chanter), désigne indistinctement la parole de presque toutes les intelligences douées d'organes vocaux, tant le peuple, moralement stationnaire, négligea complètement l'étude de la zoologie ou l'observation de la nature. Pour eux aussi, le Tigre et l'Homme se servent du même idiome, de la même parole (Hao), et il en est de même quant au Cerf, à l'Éléphant, etc., tant la croyance, dans l'unité primitive d'une langue commune, est antique et générale !

Comme les produits de l'appareil vocal sont dissemblables aussi sur tous les points du globe, ilest évident qu'il fallait donner à chacun d'entre eux des noms topographiques ou nationaux, mais c'est précisément parce que, sous toutes les latitudes les Idiomes Zoologiques restent exactement les mêmes qu'il fallait nécessairement leur donner le nom de la famille qui en était douée. Ici, dans aucune langue, on ne retrouve cette haute et profonde philosophie qui présida toujours à leur création. Je sens bien qu'il était assez difficile de former un verbe mimologique propre à rappeler la prédominance de telle ou telle voyelle dans l'Idiome de chaque Tribu Zoologique; mais c'est précisément pour cela qu'il était indispensablement nécessaire de suivre la méthode employée dans l'Idiomologie Humaine, c'est-à-dire ded ériver la dénomination de

la langue du nom même de la tribu qui la parle. Ainsi, comme on ne pouvait, pas plus pour les animaux que pour l'homme, dire la langue de l'A, de l'E, de l'I, de l'O, de l'U, du S, du W, etc., et que d'une autre part chaque tribu humaine, constituée politiquement, avait un idiome plus ou moins différent de sa tige ascendante ou collatérale, tout en conservant cependant la physionomie originale, on imposa tout naturellement au langage le nom de la tribu. C'était là ce que l'on devait également faire pour l'Idiomologie Zoologique.

Il est bien évident que l'on ne peut point appliquer le même procédé aux idiomes zoologiques: ici point de dialectes nouveaux: on ne les crée point, ils ne naissent point, ils ne se forment point, ils sont liés à l'organe dont ils sont une véritable fonction, s'exécutant, comme celles de tous les autres appareils, sans éducation, sans instruction. Tout ce que l'on peut accorder, c'est qu'ils se transmettent, quant à leurs perfectionnements, et se développent fatalement quant à leur simplicité naturelle, par l'unique synergie de l'intelligence individuelle et des fonctions de l'appareil phonétique. Tous les individus d'nne même famille parlent à perpétuité, et pour ainsi dire mécaniquement, la même langue et celle-ci présente, comme toutes celles de l'espèce humaine, une prédominance constante de tel ou tel ordre de voyelles; mais alors pourquoi n'a-t-elle point été guidée par les deux seules lois qu'elle s'était donnée dans les différentes dénominations de l'Idiomologie des Animaux? Pourquoi, au lieu de prendre pour former le verbe ou le nom de l'animal ou

son cri, comme radical pour en faire un mimologisme, a-t-elle été chercher on ne sait où une troisième catégorie de dénominations qui ne peut être rattachée ni au mimologisme, ni à l'onomatopée, ni même à la métonymie? C'est là un des points les plus obscurs et les plus curieux de l'Idiomologie Humaine. Quoiqu'il en soit, cette faute même, ainsi que l'emploi simultané de ces deux méthodes, prouvent déjà quelle importance l'homme accorda presque partout aux langages des animaux, et combien, depuis la tour de Babel, leur étude nous était dévenue difficile.

En effet, ces procédés différents prouvent beaucoup plus l'attention que l'homme accorda toujours à l'Idiomologie nouvelle que l'usage constant de sa haute raison. En refusant d'admettre l'importance, pour l'homme, de cette étude, quel intérêt aurions-nous à fabriquer avec soin des noms, propres à désigner le langage des Animaux? Mais nous le repétons, par une circonstance aussi bizarre que singulière cette attention n'a pas eu, dans l'esprit de tous les hommes, les mêmes résultats, puisqu'il est constant que chaque peuple a différemment nommé l'usage de la parole dans chaque famille zoologique, et sous ce rapport, il faut bien convenir que souvent il a poussé beaucoup trop loin l'amour de l'analyse et de la dénomination. De ce nombre sont les Romains dont la langue est excessivement riche (1) sous ce rapport, et qui, chose qui me parait inexplicable, ne nous ont point transmis, s'ils

(1) Cl. Duret, Histoire des Langues de cest univers, p. 1019 et seq.

l'avaient, le nom qui leur servait à désigner la parole du chat. Je ne saurais passer sous silence, que Lemaire a publié le texte (*Poetæ Latini min.*), que Charles Nodier a donné un excellent commentaire du poëme intitulé *Philomela* (1) qui, dans soixante-dix vers, réunit presque tous les mots de ce genre. Sous ce point de vue, il est par conséquent on ne peut plus important pour l'Histoire de la physiologie et de la philologie comparées. Ce poëme curieux n'a été traduit qu'une seule fois en français, encore par l'abbé de Marolles (2). Pour donner un échantillon du texte et de la traduction, nous allons citer le passage *d'Albus Ovidius Juventinus* qui se rapporte à l'objet de nos études :

Cucurrire solet gallus, gallina gracillat,
  Pupillat pavo, trissat hirundo vaga
Dum clangunt aquilæ, vultur pulpare probatur;
  Et crocitat corvus, graculus at frigulat.
Gloctorat immenso de turre ciconia rostro.
  Pessimus at passer tristia flendo pipit, etc.

Voilà des vers qu'un homme de goût ne traduira jamais en bon français, aussi l'infatigable et courageux abbé de Marolles les a-t-il rendus ainsi :

Le Coq a nuit et jour son haut coqueliquais;
Cocodaste a la Poule et le Paon poupegais,
L'Hirondelle trinsotte, et de l'aigre trompette,
L'Aigle imite le son quand le Vaultour pulpette,

(1) In-8°, *Lutetiæ Parisiorum* 1829, p. 22.

(2) Recueil de diverses pièces d'Ovide et d'autres poètes anciens, in-8°. Paris 1661, p. 29 et seq. — André Schott, *Observationum Humanarum*, lib. II, c. 51.

Le noir Corbeau croasse et le Geai, gris et vert,
Frigulote au printemps, en automne, en hiver.
Le Passereau pipie en pleurant sa couvée,
Du sommet d'une tour la Cigogne élevée
Pousse d'un bec fort long sa glottorante voix, etc.

Au temps où le laborieux et fatigant écrivain traduisait ainsi, il lui était permis, sans doute, de franciser les dénominations latines plutôt que d'emprunter au peuple indigène le fruit de ses observations et de ses créations philologiques à ce sujet ; mais de bonne foi, qui de nous en connaît, en comprend quelques-unes ? Il ne s'arrête même point là, car tout aussitôt il nous apprend que la Mésange *tintine*, la Grive *gringotte*, l'Etourneau *pisote*, la Perdrix *caquate*, l'Oie *gratonne*, la Grue *gruine*, l'Épervier et l'Autour *piaillent*, le Milan *lippe*, la Pie *jase*, le Butor *bouffe*, le Tigre *rougnone*, le Léopard *miaule*, l'Ours *grommelle*, le Sanglier *roume*, l'Éléphant *barronne*, le Cerf *zée*, l'Onagre *brame*, le Grillet *grillote*, la Souris *chicote*, etc. Voilà des mots, la plupart du temps bizarres, qui ne sont point indigènes, mais qui du latin d'*Albinus Ovidius Juventinus*, n'ont jamais pu passer dans le français, malgré l'abbé de Marolles, ce qui n'a nullement empêché le servile troupeau des grammairiens français de répéter comme techniques tous ces mots barbares, créés ou métamorphosés du latin en français par le rocailleux abbé.

Les Grecs n'étaient point aussi riches que les Romains, sous ce point de vue; porter la lumière et l'exactitude sur le très-petit nombre de mots qu'ils possédaient, serait un travail important qui ne serait

point sans peine, sans labeur et sans gloire. Creuzer (Meletamata), Ducange, (V. *Baulare*), Yriarté, le tentèrent pour le grec et le latin; mais, plutôt d'après les textes que d'après des autorités philologiques, aussi ne serions nous pas toujours d'accord avec eux. Selon notre habitude, nous avons moins consulté l'usage que l'origine des mots. Enfin, comme ce sujet n'entre que très-accessoirement dans notre plan, nous dirons tout simplement que pour toutes les langues un travail semblable est à faire et, comme il demande beaucoup de temps et beaucoup de soins, si on veut le faire comparatif et polyglotte, voici commment il faudrait l'exécuter.

TECHNOLOGIE

FRANÇAISE de		HÉBRAIQUE de		SANSCRITE de	
L'ANIMAL.	SA PAROLE.	L'ANIMAL.	SA PAROLE.	L'ANIMAL.	SA PAROLE.
1 Ane.	braire.	Chamor.	nahar.	»	»
2 Beuf.	beugler.	Schor.	ghabah.	»	»
3 Bouc.	»	Hez.	»	»	»
4 Brebis.	bêler.	Tson.	»	Avi.	avati.
5 Canard.	nasiller.	»	»	»	nâs.
6 Cerf.	bramer.	Ajjal.	»	»	»
7 Chat.	miauler.	»	»	Mârdjara. / Vidala.	mardj. / vid, bid.
8 Cheval.	hennir.	Sus.	tsahal.	Açva.	rêch. / hêch.
9 Chien.	aboyer.	Cheleb.	nabach.	Çoan. / Bhachaka.	» / bhach.
10 Cochon.	grogner.	Chazir.	»	»	»
11 Corbeau.	croasser.	Horeb.	»	Kâka.	kard.
12 Crapaud.	coasser.	»	»	»	»
13 Éléphant.	bareter.	Pil.	»	Gadja.	gadj.
14 Léopard.	miauler.	Namer.	»	»	»
15 Lion.	rugir.	Labi.	schaagh.	Simha.	gard.
16 Loup.	hurler.	Zeeb.	»	»	»
17 Ours.	grommeler.	Dob.	anak.	»	»
18 Paon.	brailler.	Tuchi.	»	»	»
19 Perroquet.	crier.	»	»	»	»
20 Pie.	jacasser.	»	»	»	»
21 Pigeon.	roucouler.	Jonah.	hamah.	»	kou.
22 Poule.	glousser.	Schechvé.	»	»	»
23 Poulets.	piauler.	»	»	»	»
24 Renard.	glapir.	Shuhal.	»	»	»
25 Taureau.	mugir.	Shor.	«	»	»
26 Tigre.	rauquer.	»	»	Vyâghra.	ri.

TECHNOLOGIE

	CHINOISE de		ARABE de		ALLEMANDE de	
	L'ANIMAL.	SA PAROLE.	L'ANIMAL.	SA PAROLE.	L'ANIMAL.	SA PAROLE.
1	»	»	Hemar.	nahac.	Esel.	yahnen.
2	»	meou.	Bacar.	naara.	Rind.	brüllen.
3	»	»	Tays.	»	Bock.	meckern.
4	»	»	Ganama.	mémé.	Schaaf.	bloerren.
5	»	»	Batth.	nas.	Ente.	schreien.
6	»	ming.	Ayel.	»	Hirsch.	»
7	»	»	Cotth.	naoua.	Katze.	miauen.
8	»	ssé.	Faras.	sahal.	Fferd.	wiehern.
9	»	feï.	Keleb.	nabah.	Hund.	bellen.
10	»	»	Khinsyr.	ayat.	Schwein.	grunzen.
11	»	»	Gorab.	naac.	Rabe.	kraechzen.
12	»	»	Dhafdaa.	schakhar.	Kroete.	quaken.
13	»	ming.	Fyl.	»	Elephant.	schreien.
14	»	»	Nemor.	»	Leopard.	»
15	»	»	Assad.	zar.	Loewe.	brüllen.
16	»	»	Dzyb.	aoua.	Wolf.	heulen.
17	»	»	Dobb.	barbar.	Baer.	brummen.
18	»	»	Thaous.	»	Pfau.	kreischen.
19	»	»	Bebeghan.	»	Papagey.	plaudern.
20	»	»	Acac.	lahouac.	Aelster.	plaudern.
21	»	»	Hemam.	nåh.	Taube.	gurren.
22	»	»	Dadjadjé.	nacnac.	Henne.	gackern.
23	»	»	Farroukh.	kakay.	»	glucksen.
24	»	»	Tsalab.	saoua.	Fuchs.	klaeffen.
25	»	»	Tsaur.	naara.	Stier.	brüllen.
26	»	hao.	Nemer.	»	Tieger.	brüllen.

. TECHNOLOGIE

GRECQUE de		LATINE de		ANGLAISE de	
L'ANIMAL.	SA PAROLE.	L'ANIMAL.	SA PAROLE.	L'ANIMAL.	SA PAROLE.
1 Ονος.	ονκαομαι.	Asinus.	rudere.	Ass.	to bray.
2 Βους.	μυκαομαι.	Bos.	mugire.	Ox.	to low.
3 Τραγος.	βληχασθαι.	Hircus.	micere.	Goat.	to bleat.
4 Οις.	βληχαομαι.	Ovis.	balare.	Sheep.	to bleat.
5 Νηττα.	»	Anas.	tetrinire.	Duck.	to quack.
6 Ελαφος.	τριτζειν.	Cervus.	clocitare.	Hart.	to billow.
7 Αιλουρος.	λαρυγγιζειν.	Felis.	»	Cat.	to mew.
8 Ιππος.	χρεμετιζω.	Equus.	hinnire.	Horse.	to neigh.
9 Κυων.	κνυζαομαι.	Canis.	latrare.	Dog.	to bark.
10 Γρυλλος.	γρυλλιζω.	Sus.	grunnire.	Hog.	to grunt.
11 Κοραξ.	κρωζω.	Corvus.	crocare.	Raven.	to croak.
12 Μυοξος.	κρωγμω.	Bufo.	coaxare.	Toade.	to quack.
13 Ελεφας.	τριζειν.	Barrus.	barrire.	Éléphant.	»
14 Παρδαλις	λαρυγγιζειν.	Pardus.	felire.	Liopard.	»
15 Λεων.	βρυχωμαι.	Leo.	rugire.	Lion.	to roar.
16 Λυκος.	υλακτεω.	Lupus.	ululare.	Wolf.	to howl.
17 Αρκτος.	τρυζω.	Ursus.	gemere.	Bear.	to growl.
18 Ταων.	κραζειν.	Pavo.	pululare.	Peacock.	»
19 Ψιττακος.	στωμυλλω.	Psittacus.	loquere.	Parrot.	to chatter.
20 Κισσα.	βαβαζω.	Pica.	pippire.	Magpie.	to cheep.
21 Περιστερα	στεναζω.	Columba.	murmurare.	Dove.	to coo.
22 Αλεκτρυων	κακκαζειν.	Gallina.	gracillare.	Hen.	to cluck.
23 Πωλος.	πιπιζω.	Pullus.	pipare.	»	to pip.
24 Αλωπηξ.	ροιζεω.	Vulpis.	gannire.	Fox.	to yelp.
25 Ταυρος.	βρεμω.	Taurus.	mugire.	Bull.	to roar.
26 Τιγρις.	λαρυγγιζειν.	Tigris.	raucare.	Tiger.	»

Devant un tableau de ce genre, que sera-t-il permis de conclure ? Comment y a-t-il dans toutes les langues une différence totale entre la majeure partie des mots qui désignent le langage des animaux et leur propre nom? Les idiomes des familles zoologiques varient-ils selon les climats, selon les latitudes? Chaque peuple saisit-il à sa manière les sons différents dont il est frappé, ou bien l'oreille humaine perçoit-elle différemment les sons, selon diverses circonstances accessoires, ou bien encore toutes les dénominations de la parole zoologique ne sont-elles point partout des mimologismes ou des onomatopées ou des métonymies ? C'est à quelques exceptions près ce qu'il me paraît convenable de conclure, sans toutefois pouvoir complètement l'affirmer, car ce serait décider alors qu'il est on ne peut plus facile d'écrire les paroles humaines.

Quoiqu'il en soit des règles multiples qui présidèrent à la dénomination des langues zoologiques, il est à remarquer qu'alors que la parole comparée, sans être identiquement la même, ou qui plus est quoique complètement différente quelquefois, n'en est pas moins fortement harmonieuse, accentuée, prosodiée, on ne les désigne plus du tout d'après les règles dont nous venons de parler. Alors, pourvu qu'elle soit majestueuse et douce comme le Portugais, sévère comme l'Espagnol, musicale comme l'Italien, ou même beaucoup mieux encore que tout cela, ces idiomes enchanteurs n'ont plus un nom spécial, comme dans l'Inde : on les confond sous l'expression générique de chant. Telles sont celles du Serin, de la Fauvette, du Rouge-Gorge, du Pinson, de l'Alouette,

du Chardoneret, du Merle, du Rossignol, etc. (1). Langues ravissantes qui disparaissent pour ainsi dire sous l'enchantement et l'éclat de la parure et de la mélodie, comme les idiomes humains les plus suaves enveloppés de la musique de Rossini ou de Bellini, ainsi que l'a fait remarquer Daines Barrington (2) et que nous ne saurions jamais représenter un peu passablement que par le triple secours de l'écriture, de la musique, ainsi qu'on l'a tenté dans le Magasin Pittoresque, et ensuite d'un instrument harmonieux, comme l'a très bien vu Duhamel, dans son morceau de musique intitulé : le Chant du Rossignol ; nécessités dont ne se sont nullement doutés ni Dubartras, ni Gamon. ni Buffon, ni Dupont de Nemours, etc.

Je ne connais aucun écrivain sérieux qui ait pensé que les oiseaux chanteurs ne faisaient en quelque sorte que solfier, c'est-à-dire, que les sons sortis de leur gosier n'avaient tout simplement qu'une valeur musicale et nullement idéologique. Il n'y a point d'être au monde dans ce cas : toujours on chante sa peine ou son plaisir, mais on ne s'amuse jamais à chanter rien, aussi Buffon fait-il observer avec beaucoup

(1) Le Rossignol a eu son zoïle. L. S. Mercier a dit : Le Rossignol est un animal détestable, un musicien féroce, un mauvais faiseur de fausses notes qui, n'allant que par écarts, ne parcourt la gamme que pour y faire des sauts périlleux. Ne semble-t-il pas entendre un facteur de serinettes qui essaye ses tuyaux à tort et à travers, soufflant au hasard et rompant la mesure à tout propos ? Ecoutez le saltimbanque, il joue des gobelets avec sa voix : c'est le versificateur des oiseaux.— Il est vrai qu'il trouvait l'Aigle de Meaux sans ame, sans vie et sans couleur.

(2) Expériences sur le Chant des Oiseaux, etc.

de justesse que les Hirondelles de cheminée (*Hirundo urbica*, Cuv.), outre les différentes inflexions de la voix qu'il décrit, ont encore le cri d'assemblée, celui du plaisir, de l'effroi, de la colère et enfin celui par lequel la mère avertit sa couvée des dangers qui la menacent, et beaucoup d'autres expressions composées de toutes celles-là. Il existe même aux Philippines un oiseau nommé par les indigènes Bizahi Koumbang (l'amant des fleurs), espèce de Rossignol qui, selon le peuple de ces contrées, a non seulement un chant mais encore un langage à part (1), comme l'homme. Ici, j'espère, les deux manières de parler sont parfaitement distinctes et démontrent qu'il en est des animaux comme de l'homme; qu'ils peuvent très-bien avoir la parole chantante et mériter dès-lors l'épithète de chanteurs, parce qu'ils parlent le plus ordinairement en chantant.

Jusqu'ici ce n'est jamais scientifiquement qu'ont été faites les diverses tentatives de transcription et d'orthographie de l'Idiomologie nouvelle, et je ne crois pouvoir excepter personne de cette proscription générale, commençant je ne sais où et finissant à nos jours. Il y a plus de deux siècles que Marco Bettini essaya une transcription du chant du Rossignol. Ne fût-ce que pour l'histoire de l'Idiomologie comparée, ou pour son perfectionnement futur, nous allons la reproduire :

Tiouou, tiouou, tiouou, tiouou, tiouou,
Zpe tiou zqua
Quorrror pipi
Tio, tio, tio, tio, tix

(1) De Rienzi, l'Univers Pittoresque. Océanie, t. I, p. 291.

Quoutiò, quoutiò, quoutiò, quoutiò,
Zquò, zquò, zquò, zquò,
Zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi, zi
Quorror tiou zqua pipiqui (1).

Ce même fragment du chant du Rossignol fut répété par le comte Emmanuel Tesauro qui, dans son admiration ignorante pour la tentative du Jésuite Bettini, s'écrie : *Incerto, non il Rusignuolo sia divenuto poëta o il poëta un Rusignuolo* (2).

Étienne Pasquier tenta d'écrire aussi quelques mots de l'idiome du Rossignol, mais il fut moins heureux que le jésuite italien. C'est dans une épître amoureuse qu'il inséra les mots qu'il crut avoir saisi *au passage*. En parlant du roi des chanteurs ailés, il dit :

Il me caresse tantost
D'un tu tu, puis aussitost
Un tot tot il me bégaye (3).

Puis il joue avec aussi peu d'esprit que de grâce sur l'Homophonie de ces paroles incomprises avec quelques unes de notre propre langue.

Jean Mathieu Bechstein (4), naturaliste allemand, mort au commencement de ce siècle, s'occupa de cette même question d'une manière si satisfaisante, sous quelques rapports, que nous éprouvons vive-

(1) *Ruben, Hilarotragedia Satiro pastorale*, in-4°. Parme 1614.

(2) *Il Cannochiale Aristotelico, o sia idea dell'arguta et ingeniosa elocutione, etc., quarta impressione*, in-8°. *Roma* 1664, p. 200 et 201.

(3) Recherches sur la France, in-fol. Paris 1665, p. 625.

(4) Gemeinnützige Naturgeschichte Deutschlands nach allen drey Reichen, 2 vol. in-8°. Leipzig 1789.

ment le regret de voir qu'il était complètement privé de toute connaissance en linguistique et en philologie. Ce chasseur instruit, qui avait fait une étude particulière des mœurs et du langage des oiseaux, eut le talent et la patience de noter et d'écrire une suite de ces éclatantes tirades, et M. Nodier, étonné aussi d'un pareil succès, n'a pu s'empêcher de dire à ce sujet : Rien n'égale dans la langue factice de l'imitation, le tour de force extraordinaire du savant ornithologiste allemand Bechstein qui est parvenu à exprimer assez heureusement, avec les signes usuels de notre langue parlée, toutes les modulations de la voix du Rossignol.

Mon savant ami Renier Chalon de Bruxelles, a jugé le travail de Bechstein digne d'être réimprimé séparément, et il en a publié une magnifique édition, en une page in-folio, sous le titre de : Chant du Rossignol, à Mons, chez Jevenois 1840. Voici maintenant le morceau de musique dont le savant naturaliste a transcrit seulement les paroles :

Tiouou, tiouou, tiouou, tiouou,
Shpe tiou tokoua;
Tio, tio, tio, tio,
Kououtio, kououtiou, kououtiou, kououtiou :
Tskouo, tskouo, tskouo, tskouo,
Tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii, tsii,
Kouorror, tiou, tskoua, pipitksouis,
Tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tso, tsirrhading!
Tsi si si tosi si si si si si si si
Tsorre tsorre tsorre tsorrehi;
Tsatn tsatn tsatn tsatn tsatn tsatn tsatn tsi
Dlo dlo dlo dla dlo dlo dlo dlo dlo
Kouiou, trrrrrrritzt,
Lu lu lu ly ly ly lî lî lî lî

Kouio didl li loulylí.
Ha guour guour koui kouio!
Kouio kououi kououi kououi koui koui koui koui ghi ghi ghi;
Gholl gholl gholl gholl ghia hududoi.
Koui koui horr na dia dia dillhi!
Hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets hets
hets hets hets
Touarrho hostehoi;
Kouia kouia kouia kouia kouia kouia kouia kouiati;
Koui koui koui io io io io io io koui
Lu lyle lolo didi io kouia.
Higuai guai guay guai guai guai guai guai kouior tsio tsiopi.

Pour accorder à Bechstein les éloges si honorables que lui ont donné MM. Nodier et Chalon, il faudrait admettre que cette transcription est parfaitement exacte, or, pour faire une pareille supposition je n'invoquerai point la nécessité du contrôle ou de la vérification, mais je me bornerai à demander s'il est possible 1° qu'un morceau de cette longueur soit bien entendu et bien écrit sous le chant rapide du Rossignol; 2° si le Rossignol répète souvent et très-exactement les chants qu'il improvise? or, comme on ne peut répondre que négativement à ces deux questions, j'en conclus qu'il faut au moins suspendre ou retenir une bonne partie de nos éloges.

Dupont de Nemours, soumis aux mêmes difficultés, essaya également la transcription suivante :

Ti-ô-ou, ti-ô-ou, ti-ô-ou,
Spe tiou z'eou-à
Cou-orror pipi,
Ti-ô, ti-o, tio, coui ciò!

Ziou-ô, zcou-ô, z'cou-ô,
T'si t'si t'si,
Curror tiou! z'quouá-pipi, coui! (1).

Je me garderai bien de reproduire aussi la traduction voltairienne, ou plutôt la supposition toute gratuite qu'il en fit, puisqu'il est plus que certain qu'il ignorait la langue rossignole. Je me contenterai de faire remarquer seulement, en ne tenant même point compte des différences d'orthographe, que la langue des Rossignols doit être extrêmement riche si elle possède autant de mots distincts que nous en voyons dans ces différentes romances, car Bettini, Pasquier, Bechstein et Dupont de Nemours ne se rencontrent qu'extrêmement rarement dans les sons divers qu'ils ont cru saisir et transcrire : que n'ayant eu en vue que la transcription d'un Idiome qu'ils ignoraient complètement et qu'ils saisissaient bien ou mal dans une très-rapide élocution, cette transcription, qu'ils n'ont pas pu vérifier, est inévitablement fautive et devrait être considérée comme non avenue ; que la ponctuation est aussi arbitraire que l'orthographe , la composition des mots et leur disposition métrique ; que les travaux de ce genre ne sauraient jamais être d'aucun secours pour l'Idiomologie ni pour la philologie comparées, etc.

En effet, il ne faut jamais perdre de vue, dans les recherches de ce genre, qu'il en est de l'Idiomologie nouvelle comme de la paléographie des langues antiques qui cessent d'être clairement et constamment intelligibles dès le moment que la ponctuation

(1) Souvenirs de la marquise de Crequy, in-8°. Paris 1840, t. VI, p. 222, 223.

n'est point intelligente et que les mots, au lieu d'être espacés, forment entre eux une suite non interompue de lettres. Nul doute, par exemple, que si les vers qui ouvrent le *Pænulus* de Plaute n'étaient point dans ce cas qu'ils seraient traduits depuis long-temps, ainsi que tous ces passages nombreux d'Aristophane dans lesquels il fait parler les Animaux, si l'Idiomologie Zoologique avait été étudiée. Les traducteurs de ce comique illustre, au lieu de répéter textuellement les phrases en Idiomes Zoologiques, auraient tenté de les traduire. Il en est exactement de même dans le langage des Animaux et surtout des oiseaux, dans lequel nous ne pouvons connaître où commence ni où finit positivement tel ou tel mot. Si l'on en veut la preuve on n'a qu'a tenter d'écrire un morceau chanté dans une langue qu'on ignore. On sent dès lors quelles barrières, pour ainsi dire insurmontables, élèvent d'insurmontables difficultés dont l'Idiomologie est d'ailleurs hérissée à chaque pas, et puis enfin en est-il des Animaux comme des hommes qui très-souvent représentent les idées les plus disparates, les plus éloignées par les mêmes radicaux? En Aymara, par exemple :

Huara-tha, signifie de l'eau, et
Huara-huara, veut dire *étoile*.
Huara-ritha. . . . . *crier*.
Chaca-tha. . . . . . *se perdre*.
Chaca-y-tha. . . . . *perdre*.

Souvent aussi la plus légère différence phonétique, la plus insaisissable, donne au même mot un sens opposé ou différent; ainsi en Aymara, *sanou-s-tha* veut dire se peigner et *sanou-tha* peigner un autre,

etc. Ces nuances se rencontrent dans tous les Idiomes humains et doivent nécessairement se trouver aussi dans les Idiomes Zoologiques.

Maintenant que l'on prononce avec la volubilité du Rossignol et de tous les oiseaux chanteurs, ou bien que l'on écoute avec une attention insuffisante, et c'est extrêmement facile, on ne prononce plus ni les voyelles, ni les consonnes caratéristiques rapides, d'où dépend toute la valeur idéologique du mot. C'est d'autant plus naturel que très-souvent aussi ces lettres, le plus ordinairement intercalaires, sont réellement sans valeur idéologique. C'est en quelque sorte l'umlaut des grammairiens Allemands, et elles se confondent toujours, dans tous les cas, avec les lettres purement euphoniques, si communes dans tous les Idiomes. Ainsi en Aymara, puisque nous avons déjà pris cet Idiome pour exemple, *yaca-tha* et *yaca-r-tha* veulent également dire uriner, etc. Aussi est-il complètement vrai que, comme l'a très-bien vu Dupont de Nemours, c'est une erreur de croire que les oiseaux répètent toujours le même son. Cet écrivain assure que l'Idiome-Corbeau, par exemple, ne comprend pas moins de vingt-cinq mots différents, que voici :

Cra, cre, cro, cron, cronon.
Grass, gress, gross, gronss, grononess.
Crae, crea, crae, crona, groness.
Crao, creo, croe, crone, gronass.
Craon, creo, croo, crono, gronoss.

Aussi ajoute-t-il, avec non moins de raison : Si nous pensons qu'avec nos dix chiffres arabes qui sont dix lettres, dix mots, en les combinant deux à deux,

trois à trois, quatre à quatre, on forme les chiffres diplomatiques de 100, de 1000, de 10,000 caractères et que si on les combinait de cinq à cinq on en ferait un chiffre de cent mille caractères, ou de plus de mots que n'en a aucune langue, on aura moins de peine à comprendre que les Corbeaux puissent se communiquer leurs idées. Leurs vingt-cinq mots suffisent bien pour exprimer : *Là, ici, droite, gauche, en avant, halte, paturez, garde à vous, l'homme armé, froid, chaud, partir, je t'aime, moi de même, un nid*, etc. et une dixaine d'autres avis qu'ils ont à se donner selon leurs besoins.

Les tentatives informes qu'Etienne Pasquier a faite sur la glossologie zoologique, quantaux paroles chantées du Rossignol, furent renouvellées aussi par trois illustres poëtes du XVIe siècle, à propos de l'Alouette. Je demande pardon au lecteur de les mettre dans la confidence de semblables barbaries, comme poésie et comme philologie; parce qu'elles auront au moins cela de bon que l'on fera tout ce que l'on pourra pour ne point les imiter :

Elle, guindée du Zéphire,
Sublime, en l'air vire et revire
Et y décligne un joli cri
Qui rit, guerit et tire l'ire,
Des esprits mieux que je n'écri.

RONSARD.

La gentille alouette avec son tire-lire
Tire l'ire à l'iré et tire-lirant tire
Vers la voute du Ciel, puis son vol vers ce lieu,
Vire et désire dire à Dieu Dieu, à Dieu Dieu.

DU BARTAS.

L'Alouette en chantant veut au zéphire rire
Lui crie vie vie et vient redire à l'ire,
O ire ! fuy, fuy, quitte, quitte ce lieu
Et vite, vite, vite adieu, adieu, adieu !

GAMON.

Descendrons-nous plus bas dans l'échelle des êtres ? nous arrêterons-nous là ? Non puisque l'Eternel a jeté ses trésors beaucoup plus loin, mais après avoir commencé par accorder notre attention aux animaux les plus parfaits, bornons-nous à dire, pour le moment, qu'Aristophane n'hésita point à mettre en scène des animaux parlant leur idiome; de même que plus tard Plaute offrit aux Romains un Carthaginois parlant le Punique, écart philologique admis par Molière, Goldoni, etc. Ce sont les Grenouilles, par exemple, qui ouvrent le chœur de la scène V du premier acte, après avoir dit Ω *οπ οπ*, *ω οπ οπ*. Dans la Scène précédente, les Grenouilles disent :

βρεκεκεκεξ κοαξ κοαξ
βρεκεκεκεξ κοαξ κοαξ

M. Artaud, Inspecteur-Général de l'Université, auquel nous devons une traduction aussi fidèle qu'élégante d'Aristophane, s'est borné à reproduire textuellement ces paroles de l'Idiome-Grenouille. C'est également là ce que fit Jean-Baptiste Rousseau, dans son allégorie intitulée : *la Grenouille et le Rossignol*.

L'animal aquatique,
Du fond de son petit thorax,
Leur chantait pour toute musique,
Brequequequex keyx coax.

Quoiqu'il en soit, il est évident qu'on ne peut

aujourd'hui se refuser d'admettre, dès-à-présent, que toutes les consonnes que l'on peut rencontrer dans l'idiomologie humaine ne se retrouvent aussi dans l'Idiomologie nouvelle. Partant de là, comment se fait-il donc que l'abbé Mousseau n'ait pas dit un mot de cette question, dans son *Alphabet Raisonné*? Il ne s'est pas même douté qu'elle pût être posée.

L'on voit qu'en admettant, comme des résultats philologiques digne de foi, de semblables folies il faudrait nécessairement en conclure, si l'Idiomologie Zoologique doit avoir plus d'un point de contact avec l'idiomologie humaine, que la langue française, créée du XIII[e] au XIV[e] siècle à l'aide des dialectes ou patois indigènes, existait avant la tour de Babel. Mais rassurons-nous ; philologiquement parlant, ceci est moins que rien, et Pasquier, Ronsard, Du Bartas, Gamon, etc., ne méritaient même pas l'honneur d'être cités. Ils n'ont écouté que le mauvais goût de leur siècle en se livrant à une espèce de jeux de mots, de concetti, bien fades, bien niais, roulant uniquement sur les hasards de l'isophonie, c'est-à-dire sur la ressemblance accidentelle et sans aucune valeur de quelques mots des langues zoologiques avec quelques autres des langues de l'espèce humaine.

Enfin, quoique le grand Buffon n'ait pas dédaigné de transcrire la chanson de l'Hirondelle de cheminée, il n'en est pas moins vrai que tous les travaux de ce genre ont été exécutés en aveugle, en sorte que les familles zoologiques étudiées philologiquement, ne sont guères plus avancées que celles pour lesquelles de semblables travaux sont encore

à commencer. En effet, à part les notes peu dignes d'attention de Dupont de Nemours, nous n'avons rien sur ce sujet. Cet homme du monde a dit que le Chien n'employait que des voyelles et quelquefois, mais seulement dans la colère, les consonnes G, Z., ce qui donne un démenti formel aux mimologismes de la majeure partie des nations, ayant un mot pour désigner l'action de la parole du Chien. Selon lui, le Chat emploie les mêmes voyelles que le Chien, et de plus, les consonnes M, N, B, R, V, F ; mais il ne donne absolument aucun des mots du Vocabulaire-chien ou du Vocabulaire-chat qui puissent appuyer ses énonciations.

Si tout cela est vrai, et je n'en doute pas, il en résulte que nous savons encore beaucoup moins que nous ne le pensions sur la Physiologie de l'Alphabet et que nous devons vivement regretter que les grammairiens antiques et modernes n'aient point éclairé leurs travaux par ces connaissances préliminaires, et surtout par l'Idiomologie comparée. Ils n'auraient pas d'abord constitué des groupes de sons organiques puisqu'ils auraient été bientôt convaincus que la plupart des organes désignés, comme concourrant à l'articulation de ces lettres, manquent dans la majeure partie des animaux, qui la possèdent pourtant dans l'ensemble de leur alphabétisme, ainsi que l'attestent les verbes mimologiques faits chez tous les peuples pour désigner le parler de certaines tribus zoologiques.

On sent que nous avons dû méditer longtemps sur quelques parcelles d'un grand nombre d'idiomes des familles zoologiques, et c'est précisément parce que

notre observation en embrassa trop que nous n'avons presque rien sur chacune d'elles, et qu'il nous est tout-à-fait impossible de pouvoir nous hasarder aujourd'hui à publier le Vocabulaire d'une ou de deux familles zoologiques. Et puis enfin, nous l'avouerons sans peine, si Mélampe, fils d'Amythaon, si Tyresias, si Appollon de Thyanes, si Démocrite, etc. pouvaient à bon droit se croire très-forts en glossologie comparée, s'ils disaient la vérité en se vantant de comprendre le langage des oiseaux et des mammifères, nous avons le regret, nous, de ne pouvoir en dire autant.

Occupé des principes généraux de l'Idiomologie nouvelle, nous ne saurions, sans risquer d'ajouter aussi quelques erreurs à celles qui n'existent déjà qu'en trop grand nombre, descendre jusqu'à tenter de donner un Vocabulaire particulier et complet. Pourtant nous désirerions vivement pouvoir exposer un spécimen comme exemple, comme essai à suivre ou à éviter, et sous ce point de vue, nous ne sommes même point arrêté par l'embarras du choix. En effet, dire ce que tout le monde peut aisément constater, est bien un moyen d'être approuvé, mais c'est aussi celui d'enlever à chacun un mérite facile. D'un autre côté, prendre pour sujet de ses observations philologiques ou glossologiques une famille zoologique exotique et rare, c'est échapper au contrôle sans doute, mais aussi c'est donner ce qu'il n'est point facile d'obtenir ou de trouver chaque jour.

Partant de nos données anatomiques, qui n'ont absolument rien de commun avec le travail tout-à-

fait empirique réclamé par l'Idiomologie Zoologique, il faudrait que divers observateurs entreprissent à la fois un Vocabulaire-Wistiti. Il est évident que sans cette synergie d'observation, je ne croirai jamais qu'il soit prudent d'affirmer que l'on connaît toutes les expressions constituant réellement l'idiome d'une famille zoologique quelconque, lorsque l'on n'a pas eu des occasions multipliées d'écouter la parole de l'animal, plusieurs fois répétée dans toutes les circonstances pathétiques de sa vie.

En effet, comment donner les expressions de la frayeur ou de la terreur, lorsque l'animal est complètement apprivoisé? Comment écrire celles de l'amitié, lorsque l'animal n'aime que d'amour? Comment connaître celles si déchirantes que la femelle exhale lorsqu'elle perd son mâle par la mort, ou lorsqu'on le lui ravit alors qu'il n'est plus qu'un cadavre? C'est dans ce cas que l'on pourrait concevoir quelle différence de ton et d'expression il y a entre la parole d'appel de l'amour, et celle qui suit tout naturellement une pareille calamité. Sans doute : *viens*, *viens*, ou l'expression équivalente, reste la même, mais qu'on le dise avec amour ou bien avec désespoir et l'on verra quelle force différente le pathétisme donne aux mêmes expressions. C'est là aussi ce qui arrive pour les mêmes mots prononcés dans des situations pathétiques différentes, et puis ajoutez à tout cela que les animaux parlent extrêmement peu en esclavage et qu'il n'y a que, je ne dis pas la domesticité mais la plus intime familiarité qui puisse fournir à chaque instant la prononciation de mots nouveaux.

Une fois ce travail fait et refait, corrigé et recorrigé, il serait éminement curieux de comparer aussi ces résultats avec ceux que donnerait l'étude plus réfléchie, plus sérieuse et tout aussi difficile des familles humaines à l'état de sauvagerie absolue. Mais il n'est pas permis malheureusement d'ajouter quelque confiance aux nombreux Vocabulaires de ce genre que nous possédons. Tels qu'ils sont, il est déjà permis d'espérer qu'on y trouverait une beaucoup plus grande affinité qu'on ne se croirait en droit de le supposer *à priori*.

Je ne veux pas seulement dire par là que le langage des animaux doit nécessairement avoir eu une très-grande influence sur celui des premiers hommes, des premières sociétés des peuples pasteurs ou chasseurs, mais encore que puisqu'ils s'entendaient parfaitement, il faut bien nécessairement retrouver, chez les uns et les autres, des sons identiques profondément altérés sans doute par la succession des âges, comme tous ceux de l'humanité, quoiqu'ayant conservé la même valeur idéologique, altérations qu'il ne faut point du tout s'attendre à rencontrer chez les animaux qui n'ont subi, depuis la création jusqu'à nos jours, aucune révolution ni phonétique, ni idiomologique, ni philologique. Toutes ces altérations, qu'il sera très-facile de constater, ne dépendent jamais, pour les mots, que des circonstances anatomiques et physiologiques, variant de famille à famille et ensuite des révolutions phonétiques auxquelles toutes les langues humaines sont sujettes depuis l'événement de la Tour de Babel.

Je ne veux pas dire non plus que les Idiomes des

Animaux aient subi de grandes révolutions, comme cela est arrivé aux langues auliques, ou même à celles du peuple. Bien plus encore que ces dernières, ils sont au contraire restés les mêmes, ou plutôt ils ont beaucoup moins varié encore que les idiomes populaires dont l'étude est si mal-à-propos négligée par les philologues.

Plus tard, je l'espère du moins, puisque cela ne dépend que de Dieu et de moi, je pourrai m'élever à un travail de philologie comparée pour savoir définitivement s'il n'y a pas une extraordinaire analogie entre les hommes et les animaux dans les fonctions physiologiques ou normales de l'appareil phonético-auditif, selon les régions topographiques de leur commun séjour; c'est-à-dire, si les fonctions de l'ouie et de la voix ne sont pas influencées de la même manière, avec la même puissance, par des causes inappréciables que l'on peut supposer être le climat peut-être, à tel point que l'on retrouve dans le timbre de la voix, dans la prépondérance de telle ou telle consonne, une similitude presqu'exacte, ce qui tendrait à ne pas faire rechercher les analogies philologiques des langues comparées du Nouveau-Monde dans les patois ou bien même dans les langues auliques de l'Ancien-Monde, mais bien plutôt dans les idiomes des tribus les plus immédiatement en contact avec les mêmes animaux dont on étudie l'idiome. Si, en un mot, l'idiome de telle tribu sauvage n'est pas en rapport avec celui de telle famille zoologique plutôt qu'avec telle autre. De cette manière ne pourrait-on pas espérer que l'Idiomologie nouvelle pourrait contribuer un jour à la solution du long problême de

la langue primitive, tour-à-tour accordé à l'Hébreu, au Sanscrit, au Basque et voire même au Flamand? On devra chercher enfin, quoique ce soit beaucoup moins important, si certaines familles d'animaux ne sont pas aussi supérieures, phonétiquement, à quelques familles humaines qu'elles le sont très-souvent aussi par l'esprit, par l'intelligence, par la ruse, par l'adresse, par la vélocité, par le chant, etc. Quant à présent j'avoue que j'aurais de la peine à croire que les Hottentots, les Papous, les Kamchakdales, les naturels de la terre de Van-Diémen, ou bien les sauvages de la Nouvelle-Hollande ne soient point réellement inférieurs en intelligence, en sensibilité, et par conséquent en phonétisation des idées, à certains oiseaux, à certains chevaux, à certains singes, etc.

On a sans doute été frappé de tout ce que nous avons dit plus haut sur l'imperfection de l'alphabétisme général, ainsi que sur l'impossibilité où l'on est quelquefois de bien analyser un son quelconque, alors même qu'il est lentement, clairement et fréquemment répété, alors même que l'on peut le reproduire, l'entendre et le contrôler mille fois de suite. On a du penser que je devais nécessairement être un de ceux qui ont le plus vivement regretté l'imperfection, l'inattention, la légèreté même, avec lesquelles l'on procéda à la rédaction de tous les Vocabulaires humains, et voilà précisément qu'au moment où je me trouve exposé à la même épreuve, je me sens dans la même impuissance, dans la même impossibilité; mais comme l'amour-propre trouve toujours ses consolations en lui-même, je me dis

qu'il est on ne peut plus naturel qu'un alphabétisme exclusivement conçu pour quelques idiomes humains privilégiés, appartenant à la même famille philologique, et on ne peut plus mauvais d'ailleurs ne puisse jamais parvenir à rendre, d'une manière approximative et passable, des paroles qui, en général, conservent extrêmement peu d'analogie avec les nôtres et qui diffèrent entre elles comme chez l'homme, dès que ce n'est plus le même appareil vocal qui les émet, ni les mêmes régions qui les voient éclore.

Je ne pense pourtant point que notre alphabétisme si incomplet, si insuffisant même pour l'homme cultivé, lui qui fit tous ces systèmes graphiques, ne puissent point, en partie du moins, remplir encore mon but. Je crois bien que le signe qui manquerait à une nation pour représenter tel ou tel son, se trouverait peut-être bien chez une autre. Ainsi il est évident, par exemple, que le grammarchive ou Irofa des Japonais, avec ses quarante-sept caractères et quelques signes pour représenter les sons employés, ou mieux encore les quatre-vingt-cinq caractères Cherokees, viendraient en aide aux vingt lettres du nôtre ; malgré cela, je n'hésite point à déclarer que l'alphabétisme humain est encore mille fois plus imparfait que d'ordinaire lorsqu'on veut en faire un moyen de pasigraphie pour l'Idiomologie des Animaux. L'employer à cet usagc, c'est faire de ce détestable alphabétisme une espèce de pasigraphie bâtarde, plus ridicule encore que toutes celles proposées jusqu'à ce jour, et ce n'est pas peu dire, aussi n'en citerons nous ici qu'un très-petit nombre

d'exemples, afin d'en démontrer toute la difficulté. En thèse générale, si depuis la tour de Babel la pasilogie est une véritable folie, la pasigraphie en est bien le pendant.

Mais après tout, comme nous n'avons pas d'autres moyens graphiques il faut bien l'employer, tout en prévenant des imperfections inévitables et naturelles d'un pareil procédé. Il faut pourtant être juste, même envers l'alphabétisme et reconnaître que dans cette circonstance il a un avantage incontestable, celui de pouvoir donner instantanément, à tout le monde, une idée exactement approximative de la glossologie de l'Idiomologie Zoologique. Ainsi la majeure partie des erreurs ou des fautes que pourraient présenter les épineuses recherches de ce genre ne devront guères être reprochées ni à l'inattention, ni à l'absence de finesse ou de délicatesse de l'appareil auditif, ni à l'impossibilité absolue de saisir les différents sons, mais je le répète, plutôt à l'insuffisance, à l'incapacité de nos signes alphabétiques. N'avons-nous pas vu en effet que Rondelet et Dugès proposèrent quatre orthographes différentes de ce qu'ils regardaient comme un seul et même mot? S'il en est ainsi, dans cette circonstance, qu'amènera-t-il donc lorsqu'il s'agira de transcrire les mots isophones à valeur idéologique différente, qui ne varient souvent entre eux que par des inflexions à peine sensibles aux oreilles les plus délicates et les plus instruites? C'est là une des raisons qui doivent engager les vocabulistes à ne point trop se hâter de donner une valeur absolue à un son quelconque et à ne considérer comme définitivement bien écrit que

les mots bien entendus et même à plusieurs reprises.

Que M. Jourdan ait tort ou raison de vouloir baser une classification zoologique sur l'Anatomie et la Psycologie, c'est-à-dire sur tout ce que l'on ne peut constater à première vue et surtout alors que l'une est à faire, à créer, et que l'autre exige, non pas seulement la mort mais encore la dissection du sujet avant de pouvoir lui donner un nom; peu importe que les jolis petits singes siffleurs aient ou non des circonvolutions cérébrales, comme le prétend M. Leuret et comme le nie avec raison M. I. Geoffroy S'-Hilaire; il n'en est pas moins vrai qu'étant privés des sacs épiglottiques que possède le Singe-Vert et qui sont encore plus grands chez les Mandrills, ils doivent toujours avoir un idiome en rapport avec leurs besoins, leurs passions et leur appareil vocal. Sur un point anatomique important il diffère de l'Allouatte ou Sapajou hurleur, dont le corps de l'hyoïde se développe en une énorme ampoule osseuse qui ressemble à un goëtre submaxillaire, interbronchique, et en communication avec les ventricules laryngiens prolongés en un canal passant dans l'échancrure d'un large thyroïde (Camper, Vicq d'Azyr, Cuvier, Carus, etc.), aussi ce petit et doux animal, qui est également moins civilisable qu'on ne l'a dit, ne peut-il donner des sons graves de même que l'Orang-Houtang. Mais puisque nous avons tant parlé de ce quadrumane si rare en Europe, choisissons-le pour le sujet de l'exemple que nous voulions donner ici des recherches glossologiques à faire, et dont nous avons démontré toute la difficulté, toute l'importance et toute l'utilité.

Ainsi, par exemple, lorsque vous aurez écrit que l'Idiome du Wistiti commun, (*Hapale*, Jliger : *Arctopithecus*, Geoffroy), est extrêment riche; lorsque vous aurez donné tout son Vocabulaire, vous aurez à peine commencé le travail; car j'ignore même si, ce qui n'est point probable, tous les callitriches de cette famille intéressante n'ont qu'un seul et même idiome.



GLOSSAIRE-OUISTITI.



Ghrîîî. — Venir. En donnant une idée de la composition alphabétique de ce mot et de sa valeur réelle, on ne reçoit point une idée de la parole telle que l'animal la prononce et c'est là en quelque sorte la vie d'un mot. C'est si vrai que nous ne savons pas trop ce que diraient Homère et Virgile si, par malheur pour eux et pour nous, ils entendaient appliquer notre propre prononciation à leur magnifique idiome et le défigurer ainsi de la manière la plus barbare. Croit-on que Pindare ou qu'Horace ne s'indigneraient point d'entendre leur poésie admirable déclamée par nos savants Allemands, Anglais ou Français? Si je ne puis bien noter, bien rendre l'articulation, l'accentuation, la prosodie pathétiques de chacun des mots que je vais choisir pour exemple, je suis sûr du moins que leur orthographe phonétique est rigoureusement exacte, car je les choisis parmi ceux que j'ai entendus un nombre considé-

rable de fois. Pour arriver à ce résultat il faut encore ajouter quant au son, qu'il est surlaryngien, tremblottant, aigu, grasseyant, et faible, fort ou prolongé, selon que la demande exprime un désir pressé, un ordre impérieux, une prière tendre, ou un appel désespéré, qui ne saurait être écouté ni exaucé.

Guenokiki. — Frayeur terrible : cri d'alarme qui équivaut à fuir, à craindre fortement, redouter. — La prononciation de la première syllabe est fortement gutturo-nasale. — Si maintenant nous voulions tenter quelques rapprochements philologiques entre la glossologie des Animaux et la glossologie humaine, ne pourrions-nous pas raisonnablement supposer que cette expression a la plus grande analogie avec celle de *N'gischiqui*, par laquelle les Schawanos, peuplade sauvage de l'Amérique, désignent, d'après Heckewelder, l'action *d'éclairer* quelqu'un sur sa position, et, comme dans certaines sociétés américaines le grand surveillant se nomme *Wiskinki*, ne serait-ce pas aussi dans le radical de ce mot, appartenant aux deux Idiomologies, qu'aurait été pris le nom même du Wistiti, qui ne porte au Paraguai que le nom de Titi ? (1)

Irouahhi. — Douleur violente et morale allant jusqu'au désespoir. — Prononciation gutturo-nasale.

Irouah-gno. — J'ai une douleur morale affreuse, sauvez-moi, épargnez-la moi. — Prononciation gutturo-nasale très-prononcée.

Krrrreoeoeo. — Être heureux, jouir d'un bonheur

(1) Peut être encore Ouis ou Wik, ou bien Ouik est-il un mimologisme emprunté à l'idiome de ce galeopithèque.

profond, accompli; prononciation surlaryngienne aiguë quoique faible, tremblottante, et grasseyant. Cette exclamation, ou ce substantif verbal, est également répété plusieurs fois de suite et d'autant plus fortement que la joie qui la fait pousser est plus vive et plus grande.

Keh. — Être un peu mieux, souffrir moins. — Prononciation gutturale.

Kouic. — Être contrarié, être vexé, être gêné. — Accentuation d'autant plus brève, longue ou prosodiée que le pathétisme a plus ou moins d'intensité, comme d'habitude.

Ococo. — Terreur profonde. — Prononciation nazale clappante.

Ouik. — Protection, secours, — faiblement et mélodieusement. — Ce mot ressemble aussi, quant à sa physionomie, à une expression de l'Idiome des Schawanos, celui de toutes les tribus sauvages de l'Amérique qui ressemble le plus à la langue du Wistiti, si toutefois l'idiome presque monosyllabique et sans formes grammaticales des Othomis, si analogue dès lors au Chinois, ne lui ressemble pas davantage.

Quih. — Il me manque quelque chose que je désire vivement, que je demande. — Prononciation aspirée et nasale.

Quouéée. — Souffrir avec désespoir de ce qu'on ne peut échapper à une douleur physique ou morale. — Prononciation gutturo-nasale.

Sifflet. — Aigu, perçant, long, uniforme, répété deux et même trois fois. — S'ennuyer, désirer le boire, le manger, le soleil, le plaisir, etc. — Articulation surlaryngienne.

D'après la signification extrêmement étendue de

ces exemples, empruntés au Glossaire d'un mammifère charmant de l'Amérique, ne pourrait-on pas se demander, si de même que dans les nombreux idiomes des sauvages de l'Amérique, ceux des animaux de cette contrée ne réunissent pas un très-grand nombre d'idées sous la forme d'un seul mot ? C'est à la solution affirmative de cette proposition que nous conduit du moins l'unique tentative faite jusqu'à ce jour. Peut-être que celles espérées par nous, ou que nous chercherons encore à pouvoir faire, confirmeront cette indication vraiment extraordinaire. Est-ce que tous les animaux, depuis le Groënland jusqu'au Chili, auraient leurs langues ainsi formées? Ensuite une autre observation, probablement spéciale à l'Idiome-Ouistiti, doit nous frapper encore : comment se fait-il en effet que sur les onze mots pris au hasard, sept commencent par l'articulation que représente le G ou le K? C'est assez inexplicable sans doute, mais le même fait se présente également chez les Iroquois et à un tel point que Zeisberger avoue qu'il s'est très-souvent servi de G parce que son imprimeur n'avait pas assez de K. Ceci prouve en outre, ce me semble, que cet écrivain était Allemand, puisqu'il paraît confondre la valeur phonétique de ces deux lettres. Ce qu'il y a de certain c'est que cette confusion serait impossible dans le cas qui nous occupe. Enfin une autre observation qui ressort de ce fragment de glossaire, c'est qu'ici comme dans l'espèce humaine, les véritables radicaux n'ont par eux-mêmes qu'une valeur abstraite. De là résulte l'impossibilité matérielle d'avoir ce que nous nommons des parties du

discours pas plus que la situation active ou passive. Dans l'Idiomologie Humaine il n'y a plus de radicaux isolés; tous se trouvent à l'état de combinaison et leur valeur idéologique différente dépend uniquement du sens des divers éléments qui l'accompagnent, pour constituer un mot, une expression. Quant au mode d'activité ou de passivité, il est ici comme partout complètement arbitraire, quoique souvent cette circonstance dépende, dans l'Idiomologie Humaine, de la forme artificielle dont a été enveloppé le radical.

Quoiqu'il en soit, on sent que pour donner un plus grand nombre d'exemples, extraits du Glossaire-Ouistiti, ou de celui de tout autre animal, il suffirait de l'observation individuelle, mais tel n'était point notre plan et nous nous engageons à livrer les matériaux que nous avons recueillis à celui dont ces recherches seront l'unique but. Il serait à souhaiter qu'un certain nombre d'hommes éclairés s'adonnât à l'étude philologique d'une tribu zoologique, que d'autres contrôleraient, et de la réunion des observations diverses résulteraient des Vocabulaires complets que l'on pourrait mettre ensuite en parallèle avec les différents idiomes de la patrie de chaque tribu, c'est-à-dire avec ceux des nombreuses familles sauvages de toute l'Amérique méridionale, par exemple, quant aux géopithèques dont nous venons de citer quelques mots. Que notre exemple trouve des imitateurs, c'est le seul vœu que nous puissions former en terminant !

FIN.

NOTE DE LA PAGE 149 LIGNE 13.

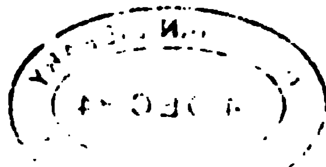
Un ménage de cette famille fut acheté à Londres, dans le mois de décembre 1842, et transporté chez moi, à Bourges. La défloration très-tardive eut lieu laborieusement et avec des conséquences excessivement remarquables, le 13 décembre 1843. Le 16 janvier au matin, la femelle fut trouvée asphyxiée par le froid, qui la veille avait tué son mâle. Rappelée à la vie, elle accoucha vers les une heure du matin d'un fœtus énorme, bien développé, bien conformé et à terme. Le fœtus fut trouvé mort auprès de sa mère: le cordon ombilical tenait encore au jeune Ouistiti d'une part, et de l'autre part au placenta, qui avait une odeur spermatique excessivement prononcée. Ce cas de reproduction serait unique en Europe, si Fr. Cuvier n'en avait pas observé un autre à Paris, aussi l'ai-je adressé à l'académie des sciences, le 17 janvier 1844, par l'entremise de M. Isidore Geoffroy St-Hilaire.

Dans la nuit du 25 au 26, le Ouistiti femelle est encore une fois asphyxié par le froid : nous parvenons à la rappeler à la vie : dans la journée elle appela plusieurs fois le mâle, et après avoir été assez mal elle mourut le 26, à neuf heures et demi du soir. L'agonie dura pendant plus d'une heure.

Le 27 à 8 heures du matin, M. le docteur Lhomme et moi, procédâmes à la nécroscopie. L'animal pesait 317 grammes.

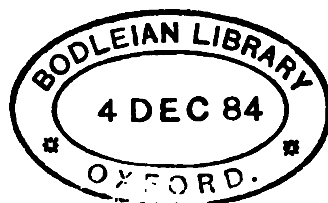
TÊTE. — Extérieur. Les muscles temporaux étaient énormes; le coronal ne présentait aucune autre protubérance que celle de la causalité, encore était-elle fort légère, quoique l'animal fût très-curieux et d'une intelligence remarquable. — L'occipital offrit l'organe de la philogénésie énormement developpé; elle était très-lascive : les pariétaux étaient à peine saillants par l'effet de la bosse de la destructivité, et pourtant elle aimait beaucoup à détruire. Les sutures étaient complètes. — Intérieur. — *Cerveau très-volumineux, parfaitement lisse : cette circonstance est hors de doute, car elle fut parfaitement constatée ; c'était là le point principal de nos nouvelles recherches ; ainsi le cerveau, ni le cervellet n'avaient, pas même à la loupe, la moindre trace d'anfractuosités.* La substance grise ou corticale est très-épaisse : la substance blanche l'est un peu moins que chez l'homme, chez lequel c'est l'inverse. Dans le cervelet au contraire, la substance blanche est plus considérable.

POITRINE. — Les poumons d'un beau rose, très crépitants, étaient parfaitement sains : tous deux présentèrent trois lobes. Celui de la base, un peu engorgé à gauche à cause du décubitus pendant l'agonie, est le plus gros. Le plus petit est celui du milieu. — Le cœur était extrêmement volumineux; ses cavités droites étaient pleines de caillots veineux; il en existait beaucoup moins du côté opposé. Son poids était de cinq grammes avant d'être vidé. Sa forme est exactement celle du cœur humain.



Abdomen. — Le péritoine est légèrement enflammé dans toute son étendue; il contient un peu de sérosité. Les intestins sont distendus par des gaz dune odeur désagréable. Deux foies bien distincts et symétriques, d'un volume considérable, tapissent le diaphragme et remplissent les deux hypochondres au point de recouvrir les reins. La vésicule biliaire longue, large et pleine est placée sur le foie gauche qui à trois lobules. Le lobe de Spiegel du foie apposé est beaucoup plus petit que les autres. — La rate, parfaitement saine, de la couleur du foie, a la même forme que dans l'homme, présentant deux traces de séparations primitives, quoique non lobulée. Les capsules surrénales sont bien marquées. Les reins n'offrent, comme dans l'homme, aucune marque des divisions antérieures; le droit présente, à l'extérieur, des taches blanches, confluentes et des granulations à la face postérieure (maladie de Bright.). Le gauche est à peu près dans le même état (elle urinait considérablement.) — Intestins très-sains: les vaisseaux de l'estomac légèrement injectés, l'organe était fortement distendu par du lait caillé. — La matrice est exactement celle de la femme, énormément allongée pendant la gestation, puisque dans les derniers temps elle arrivait jusqu'à l'estomac; elle est complètement revenue sur elle-même et présente la forme triangulaire de celle de la femme: elle est fermée; une sonde très-fine ne peut y pénétrer, point de métrite, seulement le fond de la matrice est encore légèrement sanguinolent, comme après les couches récentes. — Les parois du vagin son peu épaisses, et l'organe dépasse de beaucoup les os pubis.

Cerveau et cervelet. . . .	7		1/45
Poumons.	5		1/63
Cœur.	4		1/79
Foie.	25		1/12
Reins et capsules surrénales .	3		1/105
Rate.	1	50	1/211
Matrice et ovaires.	2		1/158
Paquet intestinal.	4	06	1/79
Caillots.	1		1/317
Corps.	264	44	52/63
Total égal . .	317	60	



ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

LES OUVRAGES SUIVANTS DU MÊME AUTEUR :

Histoire Littéraire, Philologique et Bibliographique des Patois, in-8° Paris 1850.

Recherches sur l'Y, in-8°. Paris 1851.

Recherches sur le mot patois Évaline (Osselet), in-8°. Paris, 1851.

Idiomologie des Iles Marquises, in-8°. Paris 1853.

L'Origine de la Langue Basque ramenée au xie siècle. (Ad cal. France Littéraire.)

Traité de la Folie des Animaux, 2 vol. in-8°. Paris 1839.

De l'Unité de l'Espèce Humaine, in-8°. Paris 1851.

Réflexions Philosophiques et Médico-Légales sur les maladies intellectuelles du sommeil, in-8°. Paris 1829.

Réflexions sur un Cas d'Hermaphrodisme et d'Hypospadias, in-8°. Montpellier 1823.

De l'Arithmétique Politique de la Folie, in-8°. Paris 1829.

De la Peine de Mort et de son influence sur la santé publique, in-8°. Paris 1831.

Attila sous le rapport iconographique, in-8°. Paris 1842.

Réflexions Physiologiques sur le Sommeil des Plantes, in-8°. Paris 1850.

Réflexions philosophiques sur l'Homme et les Animaux, etc.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT :

Idiomologie antique et moderne de la France Naturelle, 4 vol. in-8° et 1 vol. de Bibliographie.

Le Christ et les Langues, in-8°.



ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

LES OUVRAGES SUIVANTS DU MÊME AUTEUR :

Histoire Littéraire, Philologique et Bibliographique des Patois, in-8°. Paris 1840.

Recherches sur l'Y, in-8°. Paris 1841.

Recherches sur le mot patois Évaline (Osselet), in-8°. Paris, 1841.

Idiomologie des Iles Marquises, in-8°. Paris 1843.

L'Origine de la Langue Basque ramenée au XIe siècle. (Ad col. France Littéraire.)

Traité de la Folie des Animaux, 2 vol. in-8°. Paris 1839.

De l'Unité de l'Espèce Humaine, in-8°. Paris 1841.

Réflexions Philosophiques et Médico-Légales sur les maladies intellectuelles du sommeil, in-8°. Paris 1829.

Réflexions sur un Cas d'Hermaphrodisme et d'Hypospadias, in-8°. Montpellier 1823.

De l'Arithmétique Politique de la Folie, in-8°. Paris 1829.

De la Peine de Mort et de son influence sur la santé publique, in-8°. Paris 1831.

Attila sous le rapport iconographique, in-8°. Paris 1845.

Réflexions Physiologiques sur le Sommeil des Plantes, in-8°. Paris 1840.

Réflexions philosophiques sur l'Homme et les Animaux, etc.

POUR PARAITRE INCESSAMMENT.

Idiomologie antique et moderne de la France Naturelle, 5 vol. in-8° et 1 vol. de Bibliographie.

Le Christ et les Langues, in-8°.